

Souffrance et recherche de la bonté perdue

Une étude du roman *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq.

Yngvild Fauskevåg.

*Maintenant que nous sommes parvenus à destination
Et que nous avons laissé derrière nous l'univers de la séparation
L'univers mental de la séparation
Pour baigner dans la joie immobile et féconde
D'une nouvelle loi / Aujourd'hui / pour la première fois,
Nous pouvons retracer la fin de l'ancien régime.*

Michel Houellebecq, 1998.

Våren 2007
Mastergrad i fransk litteratur
Institutt for litteratur, områdestudier og europeisk språk

UNIVERSITETET I OSLO

Souffrance et recherche de la bonté perdue
Une étude du roman *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq

Yngvild Fauskevåg

Veiledere : Gro Bjørnerud Mo og Karin Gundersen

Våren 2007
Mastergrad i fransk litteratur
Institutt for litteratur, områdestudier og europeisk språk

UNIVERSITETET I OSLO

Remerciements

Mes remerciements s'adressent tout d'abord à ma famille. A Vilja Aurora, ma fille et mon cœur : merci pour ta patience, ta maman sera avec toi dès maintenant. A Sigve, mon amour, pour ton aide et ta patience sans lesquelles je n'aurais jamais fini cette étude. A mes frères ; à Odin pour ses suggestions importantes et à Sølve pour son enthousiasme également important. A mon oncle Svein-Eirik pour ses conseils décisifs, et, finalement, à mes parents Ingunn et Mård Torgeir, pour leurs efforts de m'encourager.

Je voudrais aussi remercier ma directrice de mémoire, Mme Karin Gundersen, professeur à l'université d'Oslo, pour sa lecture et la lucidité de ses avis. Finalement, j'aimerais remercier Tonje Sundby Thuen pour ses contributions diverses, et Astrid Nome d'avoir relu mon mémoire vite et précis.

Ce mémoire est dédié à Sigve, mon amour.

Table des matières

Remerciements.....	3
<i>Avant-propos</i>	5
Objectif et plan du mémoire.....	7
L'affaire Houellebecq	8
Le domaine de la lutte.....	14
Les Particules élémentaires.....	16
Rejet/humiliation.....	18
/séparation/souffrance	18
Composition.....	20
Prologue	24
Le fragment.....	28
La partie centrale.....	36
Le royaume perdu	37
Le temps, le sexe et l'apocalypse sèche	39
L'épilogue	41
Résumé.....	43
Martin Ceccaldi.....	44
Père et fils ; la loi du sang	53
La hiérarchie sociale	54
La Genèse.....	56
Désir, connaissance : souffrance	58
La souffrance	60
La souffrance: catégorie autonome?	62
L'origine de la souffrance	65
Tonneaux vides / tonneaux remplis.....	68
Une vie - un choix?	70
Amour et souffrance : des circonstances entrelacées	73
Bruno, Annick et Christiane : amour et amour mort	74
Michel, Annabelle et l'amour féminin	76
Tout est la faute de la Mère.....	79
Mort et Souffrance	81
La présence de Dieu et la loi morale	82
Le troisième règne.....	85
La souffrance dans <i>Les Particules élémentaires</i>	87
<i>Après-propos : la bonté retrouvé</i>	89
Les œuvres littéraires de Michel Houellebecq	90
BIBLIOGRAPHIE.....	91

Avant-propos

*Cela fait cinq siècles que l'idée du moi occupe le terrain ; il est temps de bifurquer.
Michel Houellebecq, Interventions*

Ce roman, Les Particules élémentaires, aux premiers abords d'une approche facile, je l'ai lu aux pas vifs et légers. Pressée d'en finir, je l'ai avalé, dévoré, page après page, très vite – trop vite - au bout de quelques après-midis d'automne. Or, quelques semaines plus tard, je me suis de nouveau trouvé attirée par l'univers fascinant des Particules élémentaires. J'ai recommencé ma lecture.

Cette fois-ci, j'ai essayé, très lentement, d'aborder le roman afin de trouver une structure, une cohérence dans ce roman dit léger qui s'avère néanmoins être très dur à pénétrer. Car, malgré son flux facile, Les Particules cache bien son jeu : bien serré entre des gambades littéraires et derrière sa surface aisée d'un best-seller accompli, le roman recèle un cœur complexe.

Un cœur qui ne se laisse pas facilement saisir, d'autant qu'il se démasque entre les lignes, surgit autour des mots, et, petit à petit, se manifeste à partir du texte.

*Or, qu'est que représente ce cœur ? Quel est son sens profond ?
A cela je n'ai pas pu répondre. Malgré mon effort je n'étais pas encore capable de le définir.*

Toutefois le roman ne me laissait pas tranquille. Au contraire, il continuait de me hanter, gentiment, sans jamais se dévoiler, jusqu'au point où il est devenu impossible d'y échapper ; dès lors Les Particules est devenu mon bruit de fond.

Cela me troublait. J'étais obligée de relever le défi.

J'ai donc, pour la troisième fois, recommencé ma quête de l'enjeu du roman. Cette fois-ci, je me suis installée dans un monastère dominicain, situé entre les montagnes dangereuses et captivantes de la Haute Savoie. Là, aux hauteurs des Alpes françaises, au pied du ciel immense et bleu clair, entourée de soeurs sages et curieuses (de mon travail, de monsieur Houellebecq, de son livre inouï : « ...de quoi s'agit-il encore ? »), j'ai, finalement, trouvé ma manière d'aborder le roman.

Dès lors, je lisais avec une nouvelle tranquillité. Une tranquillité qui m'a aidé à pénétrer le texte et d'en tirer son sens profond.

Enfin donc, sur un banc, devant la maison d'hôtes usée, le visage ensoleillé, la vue de l'herbe de montagne à mes pieds, apaisée par le bourdonnement de la nature, embrassée par l'air frais et doux de la haute montagne au mois de mai, j'ai trouvé ce qui pour moi constitue le sens profond des Particules élémentaires.

La connaissance que j'ai eue, le cœur (noir) que j'ai rencontré, sont ceux de la souffrance. La souffrance qui, d'après la logique du roman, est devenue l'ontologie inébranlable de l'homme; la base de son existence, de son monde.

Or nous allons voir que derrière la souffrance un espoir se cache : l'espoir de la nouvelle loi : celle de la bonté et l'amour.

Mon mémoire s'efforcera d'élucider les idées sur la souffrance telles qu'elles se présentent dans l'univers romanesque des Particules, afin de mettre en relief l'importance de sa contrepartie, notamment ce que le roman appelle la bonté des après-midis inépuisables.

Objectif et plan du mémoire

Notre mémoire prend forme d'une analyse thématique mettant en valeur les représentations de la souffrance telles qu'elles se manifestent dans *Les Particules élémentaires*. Cette analyse repose largement sur le texte du roman ainsi que nos interprétations du même texte. L'analyse met également à contribution des pensées présentées dans le roman. Ces pensées s'étendent des idées de Platon, à celles d'Auguste Comte et de Jean-Paul Sartre.

Ces penseurs représentent des idées qualitativement très différentes. En outre leurs idées sont élaborées au milieu d'un espace de temps très vaste. Leur mise en scène peut ainsi sembler à la fois arbitraire et hasardeuse.

Cependant, en ce qui concerne la distance temporelle entre les perspectives introduites, l'on peut argumenter que c'est un trait qui parcourt tout le roman : *Les Particules élémentaires* étend son univers du passé à l'avenir, ce qui justifie la différence temporelle entre les perspectives engagées.

Or, l'argument le plus important c'est que leur présence se justifie à partir du roman : C'est le roman qui les introduit : Platon s'inscrit à travers un texte largement imprégné des résonances platoniciennes¹ et (néo)platoniciennes², Auguste Comte est représenté par le biais d'épigraphes³, tandis que Jean-Paul Sartre est introduit à l'aide d'une rencontre romanesque.⁴ En outre, le texte du roman témoigne des sympathies bouddhiques.⁵

Comme notre analyse se base largement sur le texte du roman, il est tout à fait naturel de rendre visite aussi aux sources d'influences du texte. Il est important de noter que toutes ces visites sont faites sans prétentions d'une connaissance profonde du sujet concerné. Il s'agit tout simplement d'une visite. Une visite afin d'éclaircir de différents aspects de l'univers romanesque pour ainsi illustrer les différentes représentations de la souffrance telles

¹ Voir l'analyse du fragment, p. 28 du présent mémoire pour un approfondissement des résonances (néo)platoniciennes et platoniciennes. Pour des références à Platon dans le texte, voir par exemple Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998 p. 297..

² Le roman *Les Particules élémentaires* se base sur le témoignage d'un certain Nous. Ce Nous peut être interprété comme le Nous néoplatonicien, l'ainsi dite deuxième hypostase de la doctrine néoplatonicienne. Voir Plotin, *Apport conceptuel*, <http://perso.wanadoo.fr/sos.philosophie/plotin.htm>., accédé 22.01.05., ou André Bord, *Plotin et Jean de la Croix*, Paris, Beauchesne, 1996, pour une introduction approfondie à Plotin et sa doctrine néoplatonicienne

³ Voir par exemple p. 68 des *Particules élémentaires* pour une épigraphe signée Auguste Comte et son *Cours de Philosophie positive*, Leçon 48. Ce type d'épigraphes parcourt tout le roman.

⁴ C'est Janine, la mère des deux protagonistes, qui rencontre Sartre, p. 26 dans *Les Particules élémentaires*.

⁵ Des phrases telles que : « Michel jeta un regard sur une petite statuette khmère au centre de la cheminée ; de lignes très pures, elle représentait le Bouddha dans l'attitude de prise à témoin de la terre » p. 127, ainsi que des descriptions rappelant l'état de Nirvana : « il n'était nulle part ; lentement et par degrés son esprit montait vers le royaume du non-être, vers la pure extase de la non-présence au monde », p. 131, témoignent d'une telle inspiration bouddhique du roman.

que nous les interprétons.

Donc plusieurs perspectives sont appelées et intimement liées au texte du roman. Nous allons voir que l'objectif de leur mise en scène, c'est de montrer les différentes apparences de la souffrance - afin de mettre en relief celle du roman : la souffrance personnelle, culturelle et existentielle de l'homme occidental au début du XX siècle.⁶

Avant d'entamer l'analyse des *Particules élémentaires*, une brève présentation de l'homme et de l'œuvre sera utile, ainsi qu'une présentation de la dite *affaire Houellebecq*. Une telle connaissance de Michel Houellebecq et de son œuvre, et les liens intimes entre les deux, constitue un arrière-plan intéressant pour *Les Particules*, et va se montrer inséparable de la connaissance de la souffrance, le cœur autour duquel le roman est construit.

L'affaire Houellebecq

*Je suis l'écrivain de la souffrance ordinaire. Houellebecq*⁷

Controversé et célébré, prophète littéraire sans égal ou écrivain médiocre, sans génie, le poète et le romancier Michel Houellebecq⁸ s'est créé un empire littéraire dans lequel il règne comme le prince incontestable du bruit médiatique.

Sa carrière littéraire a modestement commencé par un essai « remarquable, mais peu remarqué »⁹ sur H.P. Lovecraft (1991).

Or, la *vraie* histoire de Michel Houellebecq ; « l'écrivain culte du XX^e siècle »¹⁰, débute en 1994, avec la parution de son premier roman *Extension du domaine de la lutte*. Ensuite il publie ses premiers recueils de poèmes; *Le Sens du combat* (1996) et *Rester Vivant* suivi de *La Poursuite du bonheur* (1997), pour lesquelles il a obtenu plusieurs marques d'honneur.¹¹

Michel Houellebecq tarde encore un an avant de sortir sa quatrième, et peut être sa

⁶ Voir l'introduction p. 7 des *Particules élémentaires* pour l'aspect temporel et spatial : « un homme [...] en Europe occidentale, durant la seconde moitié du XXe siècle. »

⁷ Traduction de la phrase « jeg er den vanlige lidelsens forfatter », énoncé tiré de l'article de Vibeke Knoop Rachline, « Skaper storm », *Dagbladet* du 16 septembre 2001.

⁸ Son vrai nom est Michel Thomas. Il a pris le pseudonyme Houellebecq (patronyme de sa grand-mère) comme un souvenir de ses grands-parents : « L'image du Bien, pour moi, c'était eux. » Cette information ainsi que les énoncés ci-dessus sont tirés de l'article « Portrait de Michel Houellebecq », *Nouvel Observateur* du 21 août 2005.

⁹ François Busnel, « Le fabuleux destin de Michel H », *l'Express* du 30 août 2001, p. 1. L'article est également présenté au site Internet : <http://livres.lexpress.fr/wo/wo>, accédée 11.05.03.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

plus importante, production littéraire : le roman *Les Particules élémentaires*.¹² Dès lors le spectacle Houellebecq commence ; en juin 1998 Houellebecq reçoit le Grand prix national des lettres, et, quelques mois après, il gagne le Prix Novembre 1998. Tout d'un coup Michel Houellebecq se trouve au cœur d'un cirque médiatique énorme. Il en profite au maximum : Houellebecq fait des interviews et des télé-shows et il n'oublie jamais de tout saupoudrer d'une parole apparemment misogyne et misanthrope. Le résultat ne se fait pas attendre ; très vite son image d'écrivain trouble et troublé se manifeste, rigoureusement maîtrisée.

Ainsi, malgré d'avoir raté le prix Goncourt, *Les Particules* est devenu *le livre-événement* de la rentrée 98 en France, et ce roman a assuré « la fulgurante ascension »¹³ de Michel Houellebecq, *l'écrivain de la désespérance contemporaine*, qui est devenu la vedette (controversée) de la littérature française contemporaine. Un couronnement surtout fait par « les cénacles underground, antichambre des milieux branchés, de la capitale française ».¹⁴ Les intellos parisiens ne sont pas aussi impressionnés :

[...] ce livre est à la fois mal écrit, fascisant et sordide. Ainsi, de quelque côté que l'on se tourne, on ne parviendra pas à le défendre. L'argument classique du type, Céline n'est pas un moins bon écrivain d'être antisémite, Baudelaire ne devient pas un mauvais poète parce qu'il adhère à l'idéologie réactionnaire de Joseph Maistre, cet argument tombe de lui-même, puisqu'en plus d'être réactionnaire, Houellebecq est un mauvais écrivain.¹⁵

Malgré la controverse, ou peut-être grâce à celle-ci, le roman a connu un succès formidable. À travers un langage très cru, épicé de scènes sadiques et quasi-pornographiques, *Les Particules élémentaires* identifie les tares de la société occidentale européenne ; l'ainsi dit malaise européen.¹⁶ Le roman dévoile que le défaut de la cuirasse, c'est l'homme et sa culture égoïste, voir machiste, derrière laquelle ne reste que la souffrance, la séparation, et la mort. Pour en finir avec ce malaise, il faut en finir avec l'homme ; ainsi le roman propose-t-il un suicide collectif de la race humaine.

Le roman et son univers de mort, de malaise et de souffrance ont séduit son public jusqu'à un succès énorme pour son auteur.¹⁷ Le roman a également déclenché un vacarme considérable. Le cœur du débat semble être de savoir si Michel Houellebecq - et son roman -

¹² Michel Houellebecq a publié encore deux romans : *Plateforme*, Paris, Flammarion 2001 suivi par *La possibilité d'une île*, Paris, Flammarion 2006, ainsi que quelques recueils de poèmes, voir « Œuvres littéraires de Michel Houellebecq » ci-dessous pour un rappel de son œuvre littéraire.

¹³ Busnel, *op.cit.*, 2001, p. 1.

¹⁴ *Ibid.*, p. 2.

¹⁵ Pierre Jourde « Les Particules élémentaires », *HESPERIS*, 2 No 1998, p. 95.

¹⁶ Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998, p. 123.

¹⁷ Le roman a été vendu en 500 000 exemplaires dès sa sortie, voir l'article de Busnel : « Le fabuleux destin de Michel H », cité ci-dessus.

(les deux semblent vite se confondre dans l'espace public) sont en effet des véhicules de l'extrême droite. En lisant le roman, l'une des premières choses qui nous sautent aux yeux, c'est qu'il y a un rapport très étroit entre la vie privée de Michel H et le Michel D dans son roman. Avant tout, le prénom du héros Michel Djerzinski est le même que celui de son auteur. (En effet, jusqu'au roman *Plateforme* inclus, tous ses protagonistes principaux s'appellent Michel.)

Ensuite, Michel Houellebecq a été, comme a été le Michel du roman, abandonné par une mère de profession médicale en faveur de la liberté et la réussite personnelle de cette même mère. En outre, Michel et son homonyme fictif sont élevés par leurs grand-mères maternelles en Meaux, France.¹⁸

Finalement, il y a le fait que le Michel du roman et Michel l'écrivain sont tous les deux très doués en sciences. Ces traits essentiels qu'ils partagent, l'écrivain et son héros, témoignent d'une intimité très proche entre la matière romanesque et son auteur, une voie, qui est confirmée par Michel Houellebecq lui-même: « La première partie des *Particules élémentaires* est assez autobiographique. J'étais vraiment cet enfant [le Michel du roman] qui lisait Tout l'Univers, nettement au-dessus du niveau de sa classe.»¹⁹

Cette filiation entre l'écrivain et son protagoniste peut, en partie, expliquer le fait que Michel Houellebecq a été accusé de partager les idées de ses personnages, et la difficulté que montrent certains de ses critiques à distinguer entre Michel l'écrivain et sa production littéraire.

Par rapport au vacarme autour des *Particules élémentaires*, ce sont ses réflexions conservatrices concernant des thèmes tels que l'avortement (dans le roman, mais aussi déclarées lors de plusieurs interviews), ainsi que des énoncés très provocateurs contre l'islam : « la religion la plus conne, c'est quand même l'Islam »²⁰ qui indiquent une telle inclination chez le narrateur. En outre, le roman en question présente des idées controversées sur l'humanité; «l'humanité [doit] disparaître »²¹, «la nature sauvage [justifie] une destruction totale, un holocauste universel»²², «l'humanité [doit] donner naissance à une nouvelle espèce asexuée et immortelle, ayant dépassé l'individualité, la séparation et le devenir»²³ qui sont,

¹⁸ Bruno vécut aussi en Algérie, dès l'âge de deux, avant de rentrer en Meaux, France. Michel Thomas qui a plus tard pris le pseudonyme Michel Houellebecq a lui aussi vécu en Algérie, jusqu'à 5 ans, avant d'être confié à ses grands-parents en France. *Nouvel Observateur*, le 21 août 2005.

¹⁹ Patrice van Eersel, « ENTRETIEN », *Nouvelles Clés*, le 24 Mai 2003, p. 2.

²⁰ Michel Houellebecq, *Lire*, septembre 2001.

²¹ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 308.

²² *Ibid.*, p. 36.

²³ *Ibid.*, p. 308.

par quelques voix critiques, prises comme preuve d'une idéologie de fond élitiste et neonazie : «L'eugénisme associé au racisme semble faire des *Particules élémentaires* la bible romanesque du néonazisme».²⁴

Or, dans son roman, Houellebecq proclame, par le biais de son alter ego Michel Djerzinski que « l'idéologie nazie a beaucoup contribué à discréditer les idées d'eugénisme et d'amélioration de la race ; il a fallu plusieurs décennies pour y revenir.»²⁵ Tandis qu'une telle argumentation signale une sympathie pour l'amélioration de la race, elle n'est guère positive par rapport à la doctrine nazie.

Néanmoins, le débat houleux qui a suivi la publication du roman a fait que Michel Houellebecq autrefois éditeur de la revue littéraire *Perpendiculaire*, a dû quitter sa position pour cause d'une ainsi dite « profonde divergence de vues »²⁶ entre lui et ses collègues:

Nous n'avons pas fait le procès d'un livre, mais les propos que tenait Michel dans les médias étaient inadmissibles ; sa position sur l'eugénisme, ses déclarations sur Hitler qui ne serait pas pire que Napoléon, sa proximité avec les cathos intégristes...On ne peut pas parler politique avec lui.²⁷

Or, ces accusations concernant le soi-disant « rêve eugéniste »²⁸ sont dénoncées par Per Buvik, professeur de littérature comparée à l'Université de Bergen:

Une idée tenace à propos de Houellebecq est que, par son roman, il a souscrit au rêve eugéniste [...], D'où vient cette idée ? Sûrement pas du roman, mais d'une lecture superficielle du roman, pourtant « dédiée à l'homme » [...].²⁹

En revanche, Buvik rend hommage aux *Particules élémentaires* comme l'œuvre qui a remis «sur la scène intellectuelle la littérature en sa qualité même de littérature»³⁰, notamment une littérature qui peut «nous faire réagir, émotionnellement, moralement et mentalement».³¹ *Les Particules* nous fait réagir car il nous présente des structures dites *destructives* de la société occidentale, et nous montre comment celles-ci ne font qu'anéantir la base du bonheur humain. De cette façon, le roman arrive à imprégner ses lecteurs d'une profonde mélancolie par rapport au lot de l'homme. Ce qui assure « sa qualité même de littérature», ce qui constitue la

²⁴ Jourde, *Op.cit.*, 1998, p. 97

²⁵ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 158.

²⁶ Busnel, *op.cit.*, 2001, p. 2. Jouannais cité par Busnel.

²⁷ *Ibid.*.

²⁸ Per Buvik, « Faut-il brûler Michel Houellebecq ? », *HESPERIS*, 4 No, 1991, p. 82.

²⁹ *Ibid.*.

³⁰ *Ibid.*.

³¹ *Ibid.*.

force maîtrise derrière cette gamme de réactions «émotionnelles, morales et mentales», c'est donc la mélancolie, *la souffrance*, dont témoigne le roman.

Parce que *Les Particules élémentaires*, c'est, surtout un roman sur la souffrance. Une souffrance qui, d'après la logique du roman, est intimement liée à l'ontologie objectivante de l'Occident. Une ontologie que le roman tient pour responsable : responsable du fait que les hommes sont réduits aux « particules élémentaires », ou bien des « agrégats instables » [...] « se sentant isolés, séparés les uns des autres».³² Responsable de la séparation de l'homme, donc. Et la séparation, c'est, d'après *Les Particules*, « [...] l'autre nom du mal»³³, l'autre nom de la souffrance.

Or, comme nous allons voir, malgré son côté noir, le roman en question recèle aussi des trésors d'espoir. Espoir d'une sortie heureuse des objets ; des hommes, atomisés. Espoir de « continuité »³⁴, et des « entrelacements»³⁵ illimités. Ainsi, autant que *Les Particules élémentaires* raconte la souffrance et la séparation, le roman raconte aussi, comme nous le savons, l'espoir de sa contrepartie, la liaison : « *La pratique du bien est une liaison*».³⁶

Cependant, nous allons voir que, d'après *Les Particules*, la liaison, c'est un état étrange dans le monde occidental. Suivant la logique du roman, le monde occidental est un monde de séparation ; un monde des hommes atomisés ; se regardant comme des objets séparés, ce qui, à son tour, donne lieu à une ontologie et un langage d'objets³⁷.

Dans un tel monde, avec une telle ontologie, la liaison, la pratique du bien, c'est un état que le langage des objets (engendré d'une ontologie objectivante) n'arrive pas à décrire. C'est ainsi, nous dit le roman, parce que le langage d'objets atomisés ne peut pas décrire ce qu'il ne connaît pas : *la liaison*.

Ainsi, dans l'univers des *Particules élémentaires*, la liaison ne peut pas être décrite que par le biais des métaphores ; métaphores de « *lumière immédiate et palpable*».³⁸

Ces métaphores d'unité, de liaison (entre la lumière et ce qui auparavant n'était pas lumière), témoignent d'une refonte ontologique ; une vision du monde où il n'y a plus d'objets, où il n'y a plus d'« agrégats instables », où tout est, au fond, entrelacé, lié d'une liaison parfaite,

³² Eersel, *Op.cit.*, 2003, p.2

³³ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 302.

³⁴ Eersel, *Op.cit.*, 2003, p.3.

³⁵ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 9.

³⁶ *Ibid.*, p. 302.

³⁷ Un langage d'objets par rapport à un langage des états par exemple. Voir l'article de von Eersel « ENTRETIEN » cité ci-dessus, pour une présentation approfondie du thème.

³⁸ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 9.

l'état de la « *lumière immédiate* » : le *Bien*³⁹.

De cette manière, ce roman de la souffrance et de la séparation devient également un roman sur un changement ontologique, ou bien un effort d'un tel changement : d'une ontologie d'objet, des hommes atomisés, à une ontologie d'états où la solidarité, la compassion et la bonté peuvent s'épanouir. Un roman de séparation et de souffrance donc, mais autant un roman de la liaison des émotions illimitées.

Nous avons dit que notre projet à nous c'est d'approfondir les idées sur la souffrance telles qu'elles se présentent dans l'univers romanesque des *Particules élémentaires*, afin de mettre en relief l'importance de sa contrepartie ; la bonté perdue.

Avant de poursuivre cette quête du royaume perdu dans le monde occidental⁴⁰, une brève introduction au *domaine de la lutte*, ou bien ce que le roman identifie comme l'un de ses obstacles fondamentaux pour que la liaison puisse s'épanouir, sera établie.

À la prolongation de cette introduction du domaine de la lutte, une présentation rapide de l'œuvre sera établie afin rappeler au lecteur avec l'espace romanesque en ce qui concerne la composition et le déroulement dramatique du roman. Une telle présentation se montrera décisive pour la compréhension du roman en tant que tel, et pour la souffrance dont témoigne le roman en particulier.

³⁹ Renvoi au Bien ou l'Un néoplatonicienne : Le Bien « c'est la réalité suprême, le Dieu de Plotin. [...] Plotin l'appelle aussi le Bien ou le Premier. [...] Il est [...] ce qui assure la cohésion de toutes choses. Il est source de tout. » Voir *Plotin, Apport conceptuel*, <http://perso.wanadoo.fr/sos.philosophie/plotin.htm>, accédé 22.01.05.

⁴⁰ *Les Particules élémentaires* parle du monde occidental à l'aube du XX^e siècle. Le temps actuel étant 2007, cela peut signifier un tout autre monde que celui dont parle le roman. Or, étant donné que la société occidentale n'a pas encore été sujet d'une refonte ontologique, le monde occidental du 2007 mérite les mêmes caractéristiques que celui de 1998 : l'aube du XX^e siècle.

Le domaine de la lutte

La valeur d'un être humain se mesure aujourd'hui par son efficacité économique et son potentiel érotique.
Houellebecq.

Nous avons dit que, d'après *Les Particules élémentaires*, le monde occidental est un monde pénétré d'une ontologie objectivante, donnant lieu à un langage d'objets, parmi des hommes également objectivés. L'une des manifestations de cette ontologie est, d'après le roman, l'individualisme. L'un des buts ciblés dans l'œuvre de Michel Houellebecq est donc cet individualisme.

D'après *Les Particules* l'individualisme est une idéologie née de l'idée moderne de la forte croyance en la supériorité de l'individu. Suivant la logique du roman, cette idéologie est devenue une vague tellement imbue d'elle-même et son ordre dit supérieur, qu'elle a complètement balayé la société occidentale, entièrement rincé les anciennes structures collectives (comme la fraternité, la solidarité et l'amour d'autrui), ainsi que son provenance ; la religion et la croyance en Dieu.

Les Particules élémentaires raconte comment l'abolition de Dieu a créé un vide (moral) chez l'homme. Un vide qui, au nom de l'individualisme, est rempli par une *nouvelle loi* ; celle de l'individu et ses besoins ; voir ses *droits* : «Il avait le droit d'enlever son caleçon, d'aller attendre près des douches. Il avait le droit d'attendre pour prendre une douche. Il se voyait bandant devant elles. [...]».⁴¹

Ainsi, dès lors que la vague individualiste s'est produite, de nouvelles valeurs ont remplacé celles de l'ancien régime collectif : L'amour d'autrui est remplacé l'amour de soi-même, et le nouvel idéal semble être chacun pour soi. Ce remplacement des valeurs va de pair avec une dissolution des mœurs, des anciennes structures sociales. Il s'agit, en réalité, d'une destruction des responsabilités collectives ; d'un anéantissement progressif de la solidarité. Ce développement est, d'après le roman, largement accéléré par les soixante-huitards et leur idée de la *liberté personnelle* :

[...] L'esprit soixante-huitard [et leur] projet, fortement empreint des idéaux libertaires en vogue au début des années soixante-dix, consistait à mettre en place une utopie concrète, c'est-à-dire un lieu où l'on s'efforcera « ici et maintenant », de vivre selon les principes d'autogestion, du respect de la *liberté individuelle*.⁴²

⁴¹ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 105. C'est nous qui soulignons.

⁴² *Ibid.*, p. 97. C'est nous qui soulignons.

Le roman nous raconte que, au lieu d'inaugurer le bonheur commun, les soixante-huitards ont, au nom de l'individualisme, déclenché un mouvement égoïste, accentuant la réussite individuelle au détriment de la compassion et l'amour d'autrui. Ainsi, sous la parole que la liberté individuelle égale le bonheur collectif, que « *la liberté des autres étend la mienne à l'infini* »⁴³, l'égoïsme est rendu possible au détriment de la solidarité.

En outre, le roman proclame que, pour les Hippies, les précurseurs de *l'esprit soixante-dix*, la liberté *personnelle* représentait surtout la liberté *sexuelle* : « il s'agissait enfin, selon les termes d'un des fondateurs, de baiser un bon coup ».⁴⁴

Ainsi, cette révolution des mœurs était en réalité une révolution dite *sexuelle*. Une révolution qui, d'après *Les Particules*, a aggravé la destruction sociale déjà en cours, qui a détruit les chaînes familiales, le cœur de la société traditionnelle, et qui a réduit la société occidentale à un champ de bataille des êtres combattant leur autrui à la recherche du sommet social :

Il est piquant de noter que cette *libération sexuelle* a parfois été présentée sous la forme d'un rêve communautaire, alors qu'il s'agissait en réalité d'un nouveau palier dans la montée historique de l'individualisme. Comme l'indique le beau mot de ménage, le couple et la famille représentaient le dernier îlot de communisme primitif au sein de la société libérale. La libération sexuelle eut pour effet la destruction de ces communautés intermédiaires, les dernières à séparer l'individu du marché.⁴⁵

Ainsi, d'après le roman, l'individualisme et la libération de l'individu, tant proclamés par les soixante-huitards, ne sont rien d'autre que la capitalisation de l'individu en tant que tel :

Sur le plan de l'évolution des mœurs, l'année 1970 fut marquée par une extension rapide de la consommation érotique. La comédie musicale *Hair*, destinée à populariser à l'usage du grand public la libération sexuelle des années soixante, connut un large succès. Les seins nus se répandirent rapidement sur les plages du sud. En l'espace de quelques mois, le nombre de sex-shops à Paris passa de trois à quarante-cinq.⁴⁶

Pour résumer, d'après *Les Particules élémentaires*, l'évolution des mœurs, la révolution sexuelle, n'est rien d'autre que la réduction de l'individu à une commodité ; une commodité sexuelle, et ainsi sociale (celui qui est le plus séduisant peut choisir la plus forte, c'est-à-dire que celui qui a les moyens [économiques et sociaux] les plus solides sur lesquels les hiérarchies se basent, est le plus valable, le plus fort ; *l'animal alpha* de la nature sauvage : « car l'être humain est prompt à établir des hiérarchies, c'est avec vivacité qu'il aspire à se

⁴³*Ibid.*, p. 98.

⁴⁴*Ibid.*.

⁴⁵*Ibid.*, p. 116.

⁴⁶*Ibid.*, p. 48.

sentir supérieur à ses semblables.»⁴⁷

Ces hiérarchies autour desquelles se construit la société individualiste, font détruire, cela va de soi, la fraternité entre les hommes : tout le monde se combattant, jouant des coudes, pour se réaliser, c'est-à-dire : régner sur autrui - au nom de la *compétition narcissique*.

Cette compétition donne lieu à la séparation des hommes, l'homme regarde son frère comme un objet à vaincre : son ennemi, au lieu de son frère. Ainsi se fait-il que l'homme est réduit à une *particule élémentaire* vivant sa vie profondément éloignée d'autrui. Séparés, atomisés comme *agrégats instables*, loin de la compassion, la fraternité et la solidarité d'autrui ; *la pratique du bien de la liaison*.

Il est important de noter que la présentation fournie par le roman des événements de 68 est assez limitée et s'occupe davantage des côtés négatifs, c'est-à-dire des conséquences que le roman présente comme négatives pour le bonheur de l'homme. Il est vrai que la liberté sexuelle est, sans doute, l'un des grands thèmes de 68. Il est également vrai que cette libération a largement modifié le climat socioculturel en France, comme dans le reste du monde occidental. Or il y a aussi d'autres conséquences de 68, telles que le mouvement étudiant et social et le mouvement de libération des femmes (MLF). Ces conséquences ne sont pas évoquées dans le roman, sauf d'une façon indirecte. Malgré la description peu nuancée du mouvement de 68 et les soixante-huitards, nous allons, dans ce mémoire suivre la piste du roman, sans jamais prétendre que sa vérité est la seule vérité possible.

Or, d'après *Les Particules élémentaires*, le malheur de l'homme occidental à l'aube du XXe siècle peut largement être attribué à l'individualisme, son cœur égoïste, objectivant (caché derrière une révolution des mœurs), et la séparation qu'elle engendre. Et la séparation, c'est, donc, selon *Les Particules*, l'autre nom du mal.

Les Particules élémentaires

Nous avons établi que *Les Particules élémentaires* est une critique de la société individualiste, un manifeste de la souffrance, et de l'espoir d'un meilleur monde.

L'objet de sa critique, c'est, comme nous venons de le voir, la société individualiste et la libération sexuelle et personnelle qui y sont associées.

Michel Houellebecq lance sa critique à partir d'une narration sur l'objet critiqué. C'est-à-dire qu'il décrit la société, la culture de consommation, fortement sexualisée, ainsi que ses

⁴⁷ *Ibid.*, p. 64.

victimes jusqu'au moindre détail : «il était friand de branlettes espagnoles ; mais les putes, en général, n'aiment pas ça. Est-ce que ça les énerve de recevoir le sperme sur le visage? ». ⁴⁸

À partir de cette description, le tableau romanesque surgit.

Le roman constitue donc à la fois une critique et la manifestation romanesque de ce qu'il critique. Or, l'écrivain risque que ces maux qu'il montre au lecteur, d'une façon très réaliste (sous le prétexte de le dégoûter, et ainsi le guérir et même le sauvegarder des mêmes maux), deviennent, en effet, des maux en soi.

Les maux présentés ne deviennent aucunement le remède à ces mêmes maux, mais, au contraire, un ajout à ceux qui existent déjà. Son roman devient un mal en soi ; l'abus qu'il décrit, la cruauté dont il témoigne, le sexe qu'il raconte, deviennent, en effet, abus, cruauté, sexe *en tant que tel*.

Ainsi, au lieu d'être un remède pour effacer ces maux, une doctrine empruntée aux naturalistes et leur écriture réaliste, le roman devient ce qu'il dénonce. Dans cette perspective, le roman ne représente nullement une recreation d'une réalité brutale. Au contraire il s'agit d'une (nouvelle) réalité en tant que telle, aussi brutale que celle qu'il critique : un réel dont l'écrivain est responsable.

Dans une telle perspective, Michel Houellebecq, l'écrivain qui tente de critiquer en décrivant, devient également l'écrivain qui a créé, à partir de son univers romanesque, l'objet de son propre critique.

Au niveau romanesque, *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq est un roman sur quelques individus. C'est également un roman sur la société dans laquelle vivent ces individus. Un roman donc de l'homme et son organisation sociétale.

À l'arrière-plan, les *Particules* est également un roman sur l'importance de « *la compréhension de l'homme et de l'univers* », ⁴⁹ un manifeste de l'importance de leur interaction. C'est aussi un roman sur le changement ontologique, « *des mutations métaphysiques* » ⁵⁰ du christianisme jusqu'à la science moderne, et comment ces changements ont transformé les paramètres de l'existence humaine. Comment « *le bruit de fond* » ⁵¹ de notre mortalité a remplacé « *l'attente du royaume du Seigneur*. » ⁵²

Or, surtout, *Les Particules élémentaires* est, comme nous le savons, un roman *de la souffrance*. C'est un roman sur la souffrance culturelle d'une société au bord de la ruine

⁴⁸ *Ibid.*, p. 104.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 8.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 7.

⁵¹ *Ibid.*, p. 82.

⁵² *Ibid.*.

morale, un histoire de la souffrance personnelle des hommes vivant dans cette culture, mais, avant tout ce roman est un portrait de la souffrance existentielle des hommes mortels. Ce traité de la souffrance de l'homme « de la seconde moitié du XX^e siècle », ⁵³ trouve son illustration romanesque à partir des demi-frères Bruno et Michel ; deux hommes à la recherche de la bonté perdue.

Rejet/humiliation /séparation/souffrance

Bruno Clément, professeur de lettres licencié et poète refusé, et Michel Djerzinski, chercheur en biologie très doué, sont deux hommes malheureux. L'un coincé, l'autre illimité, ils basculent malgré leurs personnalités opposées, dans le même malheur épuisant de la séparation : séparation émotionnelle, d'autrui et de soi-même. À l'âge de deux ans, Bruno vit sa première séparation :

Les soins fastidieux que réclame l'élevage d'un enfant jeune parurent vite au couple peu compatibles avec leur idéal de liberté personnelle, et c'est d'un commun accord que Bruno fut expédié en 1958 chez ses grands-parents maternels à Alger.⁵⁴

L'humiliation de cet abandon semble le poursuivre:

Le premier souvenir de Bruno datait de ses quatre ans ; c'était le souvenir d'une humiliation. Il allait alors à la maternelle du parc Laperlier, à Alger. Une après-midi d'automne, l'institutrice avait expliqué aux garçons comment confectionner des colliers de feuilles. Les petites filles attendaient, assises à mi-pente, avec déjà les signes d'une stupide résignation femelle ; la plupart portaient des robes blanches. [...] L'un après l'autre ses camarades terminaient leur collier, puis allaient le passer autour du cou de leur petite préférée. Il n'avancait pas, les feuilles cassaient, tout se détruisait entre ses mains. Comment leur expliquer qu'il avait besoin d'amour ? Comment leur expliquer, sans le collier de feuilles ? Il commença à pleurer de rage ; l'institutrice ne vint pas l'aider.⁵⁵

Son premier souvenir est donc d'un rejet absolu ; une manifestation et une reproduction du rejet maternel déjà vécu chez l'enfant écarté. Abandonné par ses parents, par l'institutrice, par ses camarades, Bruno devient un homme humilié par la vie même. Une humiliation dont il souffre énormément, déjà dans son enfance ; (« Il commença à pleurer de rage ») ; et à laquelle il ne trouve pas de soulagement (« l'institutrice ne vint pas l'aider »).

⁵³ *Ibid.*, p. 7.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 28.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 38.

Deux ans après la naissance de Bruno, son demi-frère Michel est né. Michel est, lui aussi, très vite expédié à sa grand-mère (paternelle) à Meaux ; « depuis l'âge de deux ans, il vit seul avec sa grand-mère »⁵⁶ Ainsi se fait-il que Bruno et Michel ne se sont jamais vus pendant leur enfance, mais ont vécu leurs premières années séparés l'un en France, l'autre à l'étranger. Or, « séparation est l'autre nom du mal [...] »⁵⁷, l'autre nom de la souffrance.

Adolescents, les deux frères se rencontrent au lycée à Meaux, et une amitié se développe entre eux; « Bruno prit donc l'habitude de rendre visite à Michel tous les jeudis après-midi. »⁵⁸ C'est bien, parce que « La pratique du bien est une liaison, la pratique du mal une déliaison ». ⁵⁹ Néanmoins, nous allons voir que, malgré leur pratique du bien, pour les deux demi-frères « tout se barrait en couille.»⁶⁰ Leurs vies adultes sont imprégnées d'un malaise personnel. Un malaise et une souffrance qui ouvrent la porte à la souffrance de base ; celle « de la puissance du vide »⁶¹ ; de *la séparation* : « *l'autre nom du mal.* »⁶²

Nous allons faire connaissance avec les victimes de cette souffrance; notamment Bruno et Michel, (leur base personnelle et culturelle) afin de faire connaissance avec la souffrance elle-même : son caractère, sa source et ses conséquences - pour l'homme, et pour la vision du monde de l'homme.

À cet égard, il sera utile de regarder de plus près l'espace romanesque, son caractère et ses influences avant d'approfondir l'aspect structurel du roman. Car, omniprésente, la souffrance pénètre l'œuvre entière, elle s'impose sur chaque partie de l'univers romanesque apportant le sentiment d'une « apocalypse sèche.»⁶³

Une connaissance approfondie de la construction de ces parties, son texte et la structure du texte, sera donc décisive pour comprendre la nature de la souffrance, telle qu'elle se présente dans *Les Particules élémentaires*.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 31.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 302.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 62.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 302.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 77.

⁶¹ *Ibid.*, p. 287.

⁶² *Ibid.*, p. 302

⁶³ *Ibid.*, p. 15.

Composition

Nous avons dit qu'avant de disséquer la construction du roman c'est également intéressant d'aborder l'espace romanesque, son caractère et ses influences. A cet égard, il est important de noter qu'en plus de l'empreinte de la vie personnelle de Houellebecq déjà commentée ci-dessus, le roman englobe aussi d'autres lectures possibles.⁶⁴

Au milieu de la fiction de l'espace romanesque, des personnages authentiques et des faits historiques apparaissent. En effet, *Les Particules élémentaires* suit, de très près, les événements historiques: « Le 14 décembre 1967, l'Assemblée nationale adopta en première lecture la loi Neuwirth sur la légalisation de la contraception ; quoique non encore remboursée par la Sécurité sociale la pilule était désormais en vente libre dans les pharmacies.»⁶⁵

Or, le roman n'omet pas d'inclure ces éléments de l'histoire humaine afin de les utiliser, à son gré, dans la construction de son propre univers fictif.

Nous avons vu que le prénom Michel est celui de son auteur. Or, nous raconte Pierre Courcelles : « Djerzinski, le patronyme du protagoniste Michel, est celui de l'homme que Lénine nomma à la tête de Tcheka, organisation de terreur, en 1917. »⁶⁶ C'est vrai que les noms se ressemblent, mais ils ne sont pas complètement identiques ; le nom de la tête de Tcheka en 1917, était en fait *Félix Dzerjinski* par rapport au *Djerzinski* du texte en question. En décembre 1917 ce Félix Dzerjinski de l'histoire russe

[...] s'est vu confier par Lénine — convaincu de son intégrité, de sa discipline et de sa foi aveugle dans le parti — une tâche ingrate et lourde de responsabilités : celle de mettre sur pied et de diriger la Commission extraordinaire panrusse de lutte contre la contre-révolution (*Vetcheka*, plus connue sous le nom de *Tcheka*), qui est devenue, en 1922, la police politique, le *Guépéou*, que le nom de Dzerjinski est devenu synonyme, dans la presse occidentale «bourgeoise», du bolchevik assoiffé de sang.⁶⁷

Or, malgré cette différence entre les patronymes, nous sommes d'accord avec Pierre Courcelles et sa conclusion qu'« Il s'agit là d'un [...] exemple de l'esprit sarcastique, et morbide souvent, qui court tout le livre, car on écarte la possibilité qu'il s'agisse là d'un hasard dans un roman ou tout semble calculé, maîtrisé jusque dans ses désordres et ses

⁶⁴ Pierre Courcelles, « Polémique Lire Houellebecq », *La création*, Janvier 1999, p.3.

⁶⁵ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 116.

⁶⁶ Courcelles, *Op.cit.*, 1999, p.1.

⁶⁷ <http://www.chez.com/durru/trotsky/dzerjinski.htm>, accédé 30.09.2004

paradoxes. »⁶⁸

Nous n'allons pas approfondir les connotations qu'évoque ce patronyme pour les lecteurs, mais simplement constater qu'une telle façon de manier des événements historiques, d'appeler des personnages authentiques dans un contexte, tantôt véridique, tantôt faux, crée une atmosphère ambiguë où le réel et le irréel se confondent, tel que le font l'autobiographique et la fiction.

L'entrelacement de ces parties constitue l'espace du roman qui prétend être celui du lecteur, celui du réel : « ce livre est l'histoire d'un homme [...] en Europe Occidentale [...] du XX^e siècle ». ⁶⁹ Ce qui laissera ses lecteurs dans un état de confusion par rapport à l'authenticité de l'univers du roman. Un roman où tout semble être « atrocement réel »⁷⁰, mais qui ne l'est pourtant pas.

L'espace romanesque des *Particules élémentaires*, c'est donc un espace, créé au feu croisé entre une histoire autobiographique (privée), et une histoire collective (publique). Cet espace se développe entre le réel (faits historiques) et l'irréel (faits fictifs) afin de s'achever dans une fin de type science fiction.)

Au sein de cet espace complexe nous y trouvons un paramètre inébranlable : celui de la souffrance. C'est une souffrance omniprésente, d'un homme, d'une société, d'un monde, en bref : de la réalité humaine.

Au milieu de cette souffrance, qui reste et demeure le fond noir sur lequel le roman se déroule, des analyses sociologiques [des mouvements] de la société sont intégrées: « C'est à partir de ce moment [le 14 déc. 1967], que des larges couches de la population eurent accès à la libération sexuelle », ⁷¹ autant dire des réflexions psychologiques de l'éthologie: « la privation du contact avec la mère pendant l'enfance produit de graves perturbations du comportement sexuel chez le rat mâle, avec en particulier l'inhibition du comportement de cour », ⁷² et des pensées scientifiques : « [...] les échanges d'électrons entre les neurones et les synapses à l'intérieur du cerveau sont en principe soumis à l'imprévisibilité quantique ». ⁷³

Ainsi, *Les Particules élémentaires* englobe une multitude de lectures, de voies possibles, qui se croisent et se confondent dans un mouvement particulier de discontinuité et de rupture où le seul ordre établi est celui du désordre ; un désordre d'idées. Il s'agit

⁶⁸ Courcelles, *Op.cit.*, 1999, p. 1.

⁶⁹ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 7.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 115.

⁷¹ *Ibid.*, p. 116.

⁷² *Ibid.*, p. 59.

⁷³ *Ibid.*, p. 92.

cependant davantage d'un désordre des catégories : des catégories absolues et inébranlables telles que le temps et l'espace: « [...] il n'y a en vérité ni silence, ni espace, ni vide. »⁷⁴, [or] « l'homme peu instruit [...], est terrorisé par l'idée de l'espace [...] Et pourtant, cet espace est en eux-mêmes, il ne s'agit que de leur propre création mentale.»⁷⁵ Un tel refus des catégories, ainsi que leur définition comme étant mentales (au lieu de réelles), fusionnée avec des exposés des extases mystiques « lentement, et par degrés, son esprit monta vers le royaume du non-être, vers la pure extase de la non-présence au monde.»⁷⁶ tout au milieu d'une atmosphère Bouddhique « [...] la réflexion du Bouddha s'était au départ constituée sur la prise de conscience de ces trois empêchements qu'étaient la vieillesse, la maladie et la mort.»⁷⁷, risquera de mettre le lecteur dans un état de confusion : au milieu de ce éclectisme que représente le texte? Quelle est son origine, sa provenance ? Quel est son but ? Quel est son rapport avec la souffrance ?

Le texte de Houellebecq représente avant tout un effort d'alliance, d'entrelacement, entre les doctrines sur lesquelles il s'appuie, ce qui recèle une base cohérente du roman. Cet effort de liaison témoigne d'une perspective holistique du monde : la croyance que tout reste entrelacé et, au fond, commun.

Un tel regard holistique trouve son fond de résonance, entre autres, dans la doctrine néoplatonicienne. Cette doctrine, connue pour son esprit éclectique, est largement inspirée de la théorie des idées de Platon, mais elle montre aussi des traces d'autres doctrines. D'après la pensée néoplatonicienne, il y a au fond de tout système une doctrine universelle, une ontologie générale et omniprésente. Comme le texte de Houellebecq, donc, la doctrine néoplatonicienne a tenté d'allier toutes les doctrines, toutes idées et pensées dans un seul système que l'on nommait *néoplatonisme*.⁷⁸ C'est donc possible de voir *Les Particules* comme sujet à une telle inspiration.

Le refus dramatique du temps et de l'espace du roman en question n'est qu'une confirmation de cette inspiration. D'après la pensée néoplatonicienne « [...] assez près de formes à priori de Kant. [...] L'âme ne peut concevoir les choses éternelles que sous la forme de temps. Elle les voit successives, alors qu'elles sont éternelles. L'âme fabrique le temps,

⁷⁴ *Ibid.*, p. 310.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 302.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 131

⁷⁷ *Ibid.*, p. 309.

⁷⁸ *Plotin, Bibliographie en résumé*, l'encyclopédie de l'Agora, <http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Plotin>, accédé 22.01.2005

elle ne peut voir les choses que de façon successive.»⁷⁹

Ainsi, à partir d'un cadre néoplatonicien, l'éclectisme qu'inaugure le texte de Michel Houellebecq serait transformé à un microcosme compréhensible pour le lecteur. De cette façon, l'ordre sera rétabli, et on voit les aspects différents comme des expressions d'une forte inspiration néoplatonicienne. Un roman complexe donc, mais avec une cohérence idéologique que nous nous contenterons de constater plutôt qu'approfondir, puisque pour nous cette doctrine n'est qu'un outil pour mieux saisir le roman, et nullement un objet d'analyse en tant que tel.

Commençons d'abord avec les particules élémentaires du roman, son cadre et sa composition tellement décisives pour le développement du roman.

Les Particules élémentaires est un roman en trois parties. Ces parties sont le prologue, (auquel est attaché un fragment en italique), la partie centrale, ainsi que l'épilogue. Or, la partie centrale est, elle aussi, divisée en trois ; *Le royaume perdu*, suivie par *Les moments étrangers* ainsi que la troisième et dernière partie ; *Émotion illimitée*.⁸⁰

Nous allons voir que le cadre (structurel) que représente l'ensemble du prologue et l'épilogue, remplit aussi une fonction thématique. Cette charpente quasi physique, à l'aide de ses propriétés (temporelles et ontologiques), crée un fond de résonance par rapport à la partie centrale. Un fond qui fait transformer l'histoire mélodramatique de Michel et Bruno, en un récit sur l'humanité en tant que telle. Un récit sur sa souffrance profonde ; son malaise, ainsi que la quête pour sa fin.

Regardons donc les parties différentes des *Particules élémentaires* pour ainsi saisir leur rôle et leur fonction par rapport à l'objectif du mémoire ; éclaircir les idées sur la souffrance comme elles se présentent dans l'univers romanesque des *Particules élémentaires*,⁸¹ afin de mettre en relief l'importance de sa contrepartie ; la poursuite du bonheur.

⁷⁹ *Le temps et l'éternité chez Plotin*, <http://pharisienlibere.free/pharisac/tcomme.html>, accédé 22.01.2005.

⁸⁰ La tripartition de la partie centrale fait, dans une perspective néoplatonicienne, penser à celle de la trinité Divine. En outre, les titres de la partie centrale renforcent cette interprétation : d'une telle perspective le titre de la première partie *Le royaume perdu*, renvoie à l'âme universelle de laquelle l'âme humaine, d'après la pensée néoplatonicienne, est éloignée, et, ainsi, avec laquelle elle a perdu contact. D'après cette doctrine, « le but de l'âme humaine qui est tombée dans l'obscurité du corps et du mal, est de s'élever jusqu'au principe premier, jusqu'à l'Un. », voir Plotin, *Apport conceptuel*, <http://perso.wanadoo.fr/sos.philosophie/plotin.htm>, accédé 22.01.05.

La deuxième partie : les moments étranges signalent un tel effort, et racontent quelques instants d'un contact supérieur entre l'âme humaine et l'âme universelle; le Bien néoplatonicienne. Finalement la troisième et dernière partie : émotion illimitée, raconte la liaison, l'unification totale avec l'âme universelle, le Bien de la doctrine néoplatonicienne. Ainsi se fait-il que les titres de ces parties renforcent l'idée que le roman, et les titres du roman, peuvent être interprétés comme étant sujets des influences néoplatoniciennes.

⁸¹ La souffrance dont parle *Les Particules élémentaires* est, comme nous le savons maintenant, la souffrance personnelle, culturelle et existentielle de l'homme occidental au début du XXe siècle. Voir p. 8, ci-dessus.

Commençons notre présentation dans le même ordre que nous propose le roman ; d'abord le prologue, ensuite la partie centrale avant de commenter l'épilogue. À la prolongation de cette présentation nous allons rapidement résumer nos données afin de les interpréter par rapport à la souffrance et ses multiples manifestations dans *Les Particules élémentaires*.

Prologue

Le roman commence au passé simple, avec un prologue dans lequel on trouve une brève présentation de la matière romanesque: « Ce livre est avant tout l'histoire d'un homme, qui vécut la plus grande partie de sa vie en Europe occidentale, durant la seconde moitié du XX^e siècle. »⁸² Ensuite, les idées fondamentales sur lesquelles cette action prend appui, sont introduites:

En réalité la vision du monde la plus couramment adoptée, à un moment donné, par les membres d'une société détermine son économie, sa politique et ses mœurs. Les mutations métaphysiques –c'est-à-dire les transformations radicales et globales de la vision du monde adoptée par le plus grand nombre –sont rares dans l'histoire de l'humanité. [...] Dès lors qu'une mutation métaphysique s'est produite, elle se développe sans rencontrer de résistance jusqu'à ses conséquences ultimes. Elle balaie sans même y prêter attention les systèmes économiques et politiques, les jugements esthétiques, les hiérarchies sociales. Aucune force humaine ne peut interrompre son cours –aucune autre force que l'apparition d'une nouvelle mutation métaphysique.⁸³

Ainsi, à travers les deux premières pages, l'ontologie dominante ou « la vision du monde la plus couramment adoptée »⁸⁴, est établie comme le fondement décisif pour l'économie, la politique et les mœurs d'une société donnée. Il est important de noter ici que l'individu en tant que tel n'est pas mentionné comme quelque chose d'important. Il paraît que sa valeur surgit seulement comme faisant partie d'une collectivité, comme un élément parmi d'autres éléments partageant une vision commune. Même le nom du protagoniste incarne ceci ; Michel, le nom propre, l'individu, n'est guère employé dans le texte sans le patronyme *Djerzinski* qui fait partie de l'histoire (collective de l'homme européen). C'est donc, dès les premières pages, sur la *collectivité* au lieu de *l'individu*, sur l'union au lieu de la séparation, que le roman prend appui.

⁸² Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 5.

⁸³ *Ibid.*, p. 8.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 7.

Cette accentuation de la collectivité, pourtant une idée dans laquelle le roman est trempé, se heurte à l'esprit moderne et son accentuation de la supériorité de l'individu. Ce qui pourrait signaler que nous avons affaire à une œuvre anti-moderne, dite *réactionnaire*.

Sur les deux pages d'ouverture du roman, on trouve également une analyse de l'histoire humaine. Une analyse qui, à partir de trois stades (mutations métaphysiques) successifs, mais qualitativement différents, présente une classification du progrès humain sur terre.⁸⁵ Cette classification marque une rupture avec l'idée moderne du progrès à partir des évolutions, scientifiquement accélérées. C'est-à-dire que l'œuvre renforce sa rupture avec le modernisme, et s'établit comme une représentante de la littérature postmoderne ou moderne tardive.

La tripartition des phases de développement qu'évoque le roman, porte une forte ressemblance aux lois des trois états développées par Auguste Comte dans sa *Cours de philosophie positive*.

Auguste Comte est, à plusieurs reprises, évoqué dans le roman : par des citations, inaugurant différents chapitres du roman⁸⁶, mais aussi comme une partie intégrée du texte⁸⁷. Nous n'allons pas nous égarer dans l'œuvre de Comte, ni prétendre le connaître en profondeur, mais simplement noter que la philosophie de Comte, si fréquemment évoquée, s'oppose fortement à celle d'un autre philosophe y mentionné, (bien que moins fréquemment et dans une manière beaucoup moins flattante) notamment celle de Jean-Paul Sartre et son *existentialisme moderne*. La philosophie de Jean-Paul Sartre s'oppose, comme nous le savons, à celle de Comte:

Et nous ne devons pas croire qu'il y a une humanité à laquelle nous puissions rendre un culte, à la manière d'August Comte. Le culte de l'humanité aboutit à l'humanisme fermé sur soi de Comte, et, il fait le dire, au fascisme. C'est un humanisme dont nous ne voulons pas.⁸⁸

⁸⁵ Voir la présentation des mutations métaphysiques p. 8 des *Particules élémentaires* : «Lorsque le Christianisme apparut, l'Empire romain était au fait de sa puissance [premier stade, c'est nous qui soulignons], [...], Lorsque la science moderne apparut [deuxième stade, c'est nous qui soulignons], [...], puis le roman raconte la « troisième mutation métaphysique, à bien des égards la plus radicale, [...] une nouvelle période dans l'histoire du monde ».

⁸⁶ Voir par exemple p. 68 des *Particules élémentaires* pour une citation de *Cours de Philosophie, leçon 48* : «Dans les époques révolutionnaires, ceux qui s'attribuent, avec un si étrange orgueil, le facile mérite d'avoir développé chez leurs contemporains l'essor des passions anarchiques [...] » et à la page 155, une citation tirée d'Appel aux conservateurs : « quand il faut modifier ou renouveler la doctrine fondamentale, les générations sacrifiées au milieu desquelles s'opère la transformation [...] », d'August Comte.

⁸⁷ Voir par exemple p. 310 des *Particules élémentaires* pour des références sur Comte et son « positivisme dit religieux ».

⁸⁸ Jean-Paul Sartre *L'existentialisme est un humanisme*, Editions Gallimard, 1996, p. 75-76.

Il paraît que le narrateur, lui, partage cette vision: en racontant la rencontre entre Jean-Paul Sartre et Janine Ceccaldi, la mère de Bruno et Michel, il manie sa parole d'une façon qui ne laisse aucun doute sur son point de vue: « [...] peu impressionné par l'œuvre du philosophe, elle fut par contre frappée par *la laideur de l'individu [...]* ». ⁸⁹ Cette laideur dont parle Janine, il faut la comprendre littéralement et figurativement; comme une forte dénonciation de l'individu que constituait Sartre, mais également et plus de façon importante, comme une dénonciation de son existentialisme dénotant la valeur supérieure de l'individu et le choix libre dit *originel*.

Les lois de Comte impliquent que toutes les connaissances humaines sont appelées à passer nécessairement par trois phases successives. Dans la première, la phase théologique, les phénomènes sont expliqués par des volontés surnaturelles. Dans la seconde, métaphysique, les explications surnaturelles sont remplacées par des abstractions, mais la démarche reste tout aussi déductive et *à priori*. Dans la troisième, l'état scientifique ou positif, les explications transcendantes sont abandonnées: on n'explique plus à proprement parler les phénomènes: on recherche simplement, modestement, les lois qui les régissent et qui permettent de les prévoir, comme par exemple les lois physiques. ⁹⁰

Cette idée comtienne, que toutes les connaissances humaines sont appelées à passer nécessairement par trois phases, est partagée par le roman : d'après le narrateur, ces phases des connaissances humaines, ou bien ce que le narrateur appelle « Les mutations métaphysiques – c'est-à-dire les transformations radicales et globales de la vision du monde adoptée par le plus grand nombre – sont rares dans l'histoire de l'humanité. » ⁹¹ Néanmoins, il en cite trois; la première : le règne de la religion, puis la deuxième qui est celle de la science ainsi que la dite *troisième mutation*.

Or, tandis que les trois stades de Comte englobent la religion, la métaphysique et la science, le roman s'écarte un peu du système comtien. Le roman annonce bel et bien, comme Comte, la Religion comme le premier système complet de compréhension de l'homme; « Lorsque le christianisme apparut, l'Empire romain [...] n'avait aucune chance. » ⁹² Cependant, malgré les points communs entre les deux théories (la division en trois stades ainsi que le premier paradigme), il y a aussi un contraste qui fait diverger les deux théories, celle du Comte et celle du roman. Une divergence manifestée par le *deuxième stade* du roman, *le stade de la science*;

⁸⁹ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 26. C'est nous qui soulignons

⁹⁰ En haut du page *August Comte approfondit la classification des sciences et la loi des trois états*, <http://membres.lycos.fr/clotilde/> accédé 12.05.2003

⁹¹ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998 p. 8.

⁹² *Ibid.*

Lorsque la science moderne apparut, le christianisme médiéval constituait un système complet de compréhension de l'homme et de l'univers; il servait de base au gouvernement des peuples, produisait des connaissances et des oeuvres, décidait de la paix comme de la guerre, organisait la production et la répartition des richesses; rien de tout cela ne devait l'empêcher de s'effondrer.⁹³

Voici comment le deuxième stade du roman, celui de la science, de fait *étend* celui de Comte: car, comme nous venons d'observer, *le troisième stade de Comte*, c'est à dire le *stade de la Science*, n'est en effet que *le deuxième stade* du roman. Ce qui signale qu'après la science, après le temps moderne, il y a autre chose, un temps nouveau, un nouveau règne.

Cette troisième époque du roman, simplement nommée *la troisième mutation métaphysique*, représente, paraît-il, la mutation *la plus radicale*. *Une période nouvelle* qui se passe *après* la troisième, et dernière, stade positif dans la philosophie de Comte. Ainsi *le troisième stade* de Houellebecq *dépasse-t-il* celui de Comte, et inaugure une nouvelle ère dans l'histoire du monde.

Une ère *de lumière palpable*, dans laquelle Michel Djerzinski joue un rôle indispensable: en effet il était « [...] un des artisans les plus conscients, les plus lucides »⁹⁴ de ce règne.

Or, sa lucidité n'est nullement attribuée à Michel en tant que tel, c'est plutôt grâce aux « [...] circonstances, tout à fait particulières de sa vie [...] » qu'il est devenu si important.

Cette accentuation des *circonstances*, au lieu de la *volonté individuelle*, signale une décomposition de l'individu et proclame que l'homme n'est pas aussi supérieur, mais qu'en effet *le hasard des circonstances entrelacées*, règne au détriment de l'individu et son acte, dite *libre*. (Ce qui renforce la rupture de l'individualisme signalé ci-dessus.)

Ainsi, à partir du prologue, le narrateur joue le rôle de pédagogue et renseigne/illumine le lecteur sur des ontologies opposées ; sur la force de l'individu contre celle de la collectivité, sur la pensée comtienne contre la sartrienne.

Dès le début donc, le texte donne lieu aux perspectives opposées, et une tension interne entre l'individu et la collectivité, entre la liaison et la déliaison se manifeste. De cette façon, le roman ouvre et devient le champ de bataille entre des forces différentes. Un champ au milieu duquel règne la souffrance.

Une souffrance personnelle dont ses deux visages, l'excès et l'ascèse, sont illustrées par les demi-frères Bruno et Michel, ainsi qu'une souffrance culturelle manifestée par la société individualiste dans laquelle ils vivent. Nous allons voir que les deux, la souffrance

⁹³ *Ibid.*, p. 8.

⁹⁴ *Ibid.*

personnelle et la souffrance culturelle, sont ancrées dans la souffrance existentielle de l'ontologie humaine.

Nous avons maintenant vu comment le prologue établit la charpente à partir de laquelle il faut comprendre le roman. Une charpente dénotant la valeur de la collectivité, la fraternité, *la liaison* entre hommes : «*La pratique du bien est une liaison, la pratique du mal une déliaison. La séparation est l'autre nom du mal* »⁹⁵, l'autre nom de la souffrance.

Nous achevons ici l'introduction, regardons maintenant le fragment inclus vers la fin du prologue.

Le fragment

Le fragment, ou poème, en italiques, est profondément différent du reste du (texte du) roman. Il raconte *la fin de l'ancien régime*, ainsi que *la nouvelle loi féconde*, mais il raconte surtout de la *lumière*, omniprésente comme *un halo de joie*, et s'achève par une ode à *la joie immobile et féconde des après-midis inépuisables*⁹⁶ :

*Nous vivons aujourd'hui sous un tout nouveau règne,
Et l'entrelacement des circonstances enveloppe nos corps/Baigne nos corps/Dans un
halo de joie [...]/Maintenant que nous vivons dans la lumière, /
Maintenant que nous vivons/ à proximité immédiate de la lumière
Et que la lumière baigne nos corps/enveloppe nos corps/dans un halo de joie...
Maintenant que nous sommes établis à proximité immédiate de la rivière,
Dans des après-midi inépuisables
Maintenant que la lumière autour de nos corps est devenue palpable /
Maintenant que nous sommes parvenus à destination/
Et que nous avons laissé derrière nous l'univers de la séparation/
L'univers mental de la séparation/
Pour baigner dans la joie immobile et féconde
D'une nouvelle loi/Aujourd'hui/pour la première fois,
Nous pouvons retracer la fin de l'ancien régime.*⁹⁷

Or, qui est ce *nous* baignant dans la joie immobile et féconde ? Quel rôle joue-t-il par rapport à notre lecture du roman ?

Le nous, la voix du poème, appartient à un narrateur inconnu. Cette identité, cachée, le narrateur la garde à travers le roman. Nous ne savons donc rien sur lui, sauf le fait qu'il parle comme faisant partie d'un *nous*, et que ce même *nous* appartient à une nouvelle autorité : *La*

⁹⁵ *Ibid.*, p. 302.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 9.

⁹⁷ *Ibid.*.

nouvelle loi, la nouvelle règne.

L'utilisation du pronom personnel (de la première personne) du *pluriel* au lieu du (pronom personnel du) *singulier*, indique qu'il se voit comme faisant partie d'une identité collective plutôt qu'un être individuel. Le *nous* règne là, au détriment du *je*.

Une telle répression de l'ego signale une dénonciation de l'individu et les droits y associés. Ce qui, à son tour, va de pair avec les raisonnements de l'introduction. Car, ce *nous* dévoile un goût pour le collectivisme, pour la fraternité au détriment de l'individu.

Ainsi, le remplacement du *je* [objet/ individu isolé] par un *nous* [état social] signale ce que le narrateur appelle un « remplacement d'une ontologie d'objets [individus] par une ontologie d'états [sociaux/nous]. »⁹⁸ Dans une telle ontologie d'états «... les particules [sont] indiscernables, et on [doit] se limiter à les qualifier par le biais d'un observable nombre »⁹⁹ Donc, un observable et indiscernable *nous* au lieu d'un discernable *je*. Un tel remplacement est, d'après le narrateur, décisif pour l'établissement des relations positives entre hommes: « seule une ontologie d'états, en effet, est en mesure de restaurer la possibilité pratique des relations humaines. »¹⁰⁰ Parce que seulement une ontologie soulignant la collectivité (au lieu de ses constituants), peut créer un sens d'amitié, de fraternité entre hommes, ce qui donne lieu à la compassion et l'amour d'autrui – et, ainsi, au bonheur humain.

Dès le début donc, la voix du poème, et du roman¹⁰¹, établit une base ontologique de collectivisme et de solidarité entre hommes¹⁰². Une telle base est, d'après le roman, fondamentale pour redonner un sens « à la fraternité, la sympathie et l'amour. »¹⁰³

Or, à côté de cette explication grammaticale du *nous*, une autre perspective s'impose ; celui de lire le *nous*, non seulement comme le pronom personnel au pluriel, mais à partir de lui-même, comme lui-même ; comme le nom grec en tant que tel, *le nous* ; l'intelligence du monde intelligible de la doctrine néoplatonicienne, déjà mentionnée ci-dessus.

Plotin, le philosophe platonicien qui, d'après lui-même, était *un vrai disciple de Platon*, était l'un des fondateurs les plus décisifs du néoplatonisme. Dans sa théorie, Plotin parle d'un

⁹⁸ *Ibid.*, p. 298. C'est nous qui soulignons.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 299.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 298.

¹⁰¹ Les deux sont sans doute le même ; le narrateur des *Particules* raconte par exemple qu'« il [Michel] aurait eu l'intuition d'un monde différent, un monde parfait – le notre », cette accentuation de notre (monde) comme quelque chose de différent que celui de Michel, va de pair avec les énoncés du fragment, et signale qu'il s'agit ici de la même substance parlant – notamment le *nous* inconnu.

¹⁰² Voir par exemple p. 299 des *Particules* élémentaires : « Les seules entités susceptibles d'être réidentifiées et nommées dans une telle ontologie étaient les fonctions d'onde, et par leur intermédiaire les vecteurs d'état – d'où la possibilité analogique de redonner un sens à la fraternité, la sympathie et l'amour ».

¹⁰³ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 299.

certain « nous ». Ce *nous* égale la substance que Plotin nommait *la deuxième hypostase*.¹⁰⁴

D'après Plotin, le monde intelligible est formé de trois hypostases, notamment l'ainsi dite *L'Un bien, L'intelligence et l'Âme*.

La deuxième hypostase « [...]... est *le nous*, l'intelligence, la pensée de la pensée, qui se contemplant elle-même, trouve en soi les idées platoniciennes, le modèle intelligible de l'univers, l'autozôon ». ¹⁰⁵ L'intelligence (l'esprit, le *nous*),

[...] c'est l'être intelligible de Platon. C'est l'unité multipliée au sens où il y a plusieurs idées mais ensemble ces idées forment un tout unifié. L'intelligence est principe de toute justice, de toute vertu, de toute beauté. Elle rend la réalité cohérente et harmonieuse. L'intelligence contemple l'Un et engendre la troisième hypostase.¹⁰⁶

Ainsi, dans la hiérarchie divine du monde intelligible, le nous se trouve sous l'Un, l'Un ; c'est la réalité supérieure, le Dieu de Plotin qu'il appelle aussi le Bien ou le Premier. L'Un est [...] source de tout, il ne désire rien (car le désir est manque et il est plénitude), mais, parce qu'il est parfait, générosité sublime, Il tend à engendrer d'autres êtres qui en sont l'émanation.¹⁰⁷

Autant qu'il se trouve au sommet de la troisième et dernière hypostase, notamment l'Âme :

[...] elle est la médiation entre l'Intelligence dont elle procède et du monde sensible qui en émane. L'âme est une sorte de mouvement mais un mouvement logique, rationnel, organisateur. Elle crée un monde ordonné et se divise en âmes individuelles (celles des hommes, des animaux et des plantes.) L'âme humaine est donc une parcelle de cette Âme engendrée par l'intelligence contemplant l'Un. Autant dire que chaque âme est une parcelle de Dieu, que Dieu est donc présent en chacun de nous Le monde matériel est le point ultime de la diffusion Divine¹⁰⁸

En conclusion donc :

L'Un, est à la fois un et triple, il est unité, esprit et âme. Ces trois termes ne sont pas trois Dieux, ils ne sont pas non plus de simples attributs, mais trois hypostases d'un même Dieu.¹⁰⁹

¹⁰⁴ Il faut également noter que le *nous* du roman peut également être interprété comme la voix du post-homme. Or, peut très bien s'agir des deux en même temps ; l'intelligible peut bel et bien être le post-homme, et vice versa. Dans l'univers romanesque des *Particules élémentaires* l'un n'empêche pas nécessairement l'autre.

¹⁰⁵ *Dictionnaire, Imago Mundi*, Jules Simon:// <http://www.Cosmovisions.com/NeoPlatonisme.htm> accédé le 22.01.05.

¹⁰⁶ *Plotin, Apport conceptuel*, <http://perso.wanadoo.fr/sos.philosophie/plotin.htm>., accédé 22.01.05.

¹⁰⁷ *Ibid.*

¹⁰⁸ *Ibid.*

¹⁰⁹ *Plotin, Bibliographie en résumé*, L'encyclopédie de L'Agora, <http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Plotin>, accédé 22.01.05.

Telle est donc la génération de trois hypostases de la trinité alexandrine ; l'unité absolue engendre l'intelligence (nous), l'intelligence à son tour engendre l'âme
Ainsi, d'un point de vue néoplatonicien, le nous du poème, c'est une substance du monde intelligible, un état de contemplation et *de liaison* avec la lumière divine. « *Maintenant que nous vivons à proximité immédiate de la lumière/Et que la lumière baigne nos corps/enveloppe nos corps/dans un halo de joie.* »¹¹⁰

Le nous n'est plus séparé des autres hypostases, mais y est attaché au point qu'il en *baigne* dedans; la séparation n'existe plus, et il a commencé son processus envers l'unité absolue. En effet, il semble que l'unification est déjà faite, que le nous et l'Un bien sont dès maintenant inséparables : « *Maintenant que nous sommes parvenus à la destination [...].* »¹¹¹ La destination étant, d'après la théorie de Plotin, la libération de la matière, et l'élévation au principe premier, jusqu'au « [...] *domaine de l'inaccessible et de l'absolu [...]* »¹¹², jusqu'à l'Un.

D'une telle perspective, *la nouvelle loi*, c'est la conciliation, la *proximité immédiate de la lumière* : l'Un absolu. Ainsi, le fragment serait un exposé largement coloré des résonances (néo)platoniciennes. Nous allons voir que la construction même du poème renforce cette inspiration.

Il est important de noter que nous ne chercherons pas ici à approfondir la théorie de Platon ou de Plotin, ni à contribuer à leurs analyses. Notre but à nous, c'est simplement de l'utiliser comme point de départ pour la compréhension du fragment du roman en question. Car il y a bon nombre de points communs entre la structure du poème et celle de la théorie de la connaissance (néo) platonicienne; les deux font appel au bonheur, et reconnaissent une sphère de malheur entre des sphères du bien. Le poème reflète cette structure :

La première partie du fragment :

*[...] l'entrelacement des circonstances enveloppe
nos corps
Baigne nos corps
Dans un halo de joie.*¹¹³

...ainsi que la dernière partie :

[...]Maintenant que nous vivons dans la lumière,

¹¹⁰ Houellebecq, *Op.cit*, 1998, 9.

¹¹¹ *Ibid.*

¹¹² *Ibid...*

¹¹³ *Ibid.*

*Maintenant que nous vivons à proximité immédiate de la lumière
Et que la lumière baigne nos corps
enveloppe nos corps
dans un halo de joie...*¹¹⁴

[...] sont des descriptions, très ressemblantes, de la joie du *nouveau règne* ; Une lumière englobante, absorbante; dans laquelle on peut *vivre* ; dedans et *à proximité immédiate de* ; lumière transgressante où la forme du nous et de la lumière se confondent dans un *entrelacement* lumineux et illimité.

L'entrelacement, métaphore poétique de l'Un (une et trois hypostases entrelacées à la fois), et la *lumière*, image traditionnelle de l'amour (céleste), entraînent des associations religieuses. Et c'est vrai ; le bonheur y décrit, la lumière y présentée, prennent forme de bonheur céleste et divin : « *la lumière baigne nos corps [...] dans un halo de joie.* »¹¹⁵ Une telle manifestation de la joie absolue, renforce l'idée platonicienne de la bonté du monde intelligible. Là-haut les âmes, comme *le nous* du fragment, basculent dans la lumière du Vrai, *baignent* dans la lumière, *deviennent* lumière. Ainsi, les parties du commencement et de la fin du fragment évoquent l'idée platonicienne de *monde intelligible*, et renforce ainsi l'inspiration (néo)platonicienne déjà mentionnée.

Or, les *corps* y présentés (*Baigne nos corps*) perturbent un peu cette tendance (néo)platonicienne. Car, d'après Platon, il n'y a pas de corps charnel dans le monde intelligible. (Les corps en question, on ne connaît pas leurs substances, c'est vrai, mais leur nom « corps » évoque tout de même l'association spontanée du matériel, d'une substance physique et tangible). Ici donc, Houellebecq se greffe sur la tradition platonicienne, tout en s'écartant de celle-ci- en introduisant la perception du corps.

Malgré cette dissonance entre l'inspiration platonicienne et le côté charnel, il y a sans doute des idées platoniciennes qui s'y manifestent, sans prétendre être une imitation parfaite de celles-ci. Les corps des sujets mis à côté, il n'y est rien de charnel, il n'y a pas d'espace, ni de temps. Il y a, pourtant, de la joie.

Or, il y a aussi des *entrelacements des circonstances*. Cet énoncé, aussi flou qu'il est, signale une ambiance de collectivité (*entrelacements*) qui va de pair avec celle inaugurée par la voix du *nous* dès le début du poème: l'entrelacement, c'est un objet uni d'origine complexe, comme la trinité néoplatonicienne il est un et plusieurs à la fois.

La logique du roman est que « *La pratique du bien est une liaison, le pratique du mal une*

¹¹⁴ *Ibid.*

¹¹⁵ *Ibid.*

déliasion ». ¹¹⁶ Le monde des entrelacements, des liaisons, c'est donc le monde du bien; La liaison avec l'Un, c'est de la joie incarnée. Cette liaison se fait, d'après Plotin, par deux voies :

La mission de l'âme est de se libérer de la matière, réveillant en elle le désir de s'élever vers l'Un, d'où elle provient en dernière instance.[...]Ceci est le processus final de la philosophie selon Plotin : l'union de l'âme à Dieu, la libération de l'âme de ses entraves : en se recentrant sur elle-même, sans rien voir, elle verra la lumière, non comme une chose en une autre chose, sinon comme elle-même, par elle-même, pure, brillante, d'elle-même. ¹¹⁷ (Plotin dans la cinquième Ennéade.)

Ainsi, l'état du Bien, c'est l'état de *liaison* entre le nous et l'Un absolu. Le monde du mal, c'est la séparation des hypostases, *et ; la séparation, c'est l'autre nom du mal.*

Nous avons maintenant vu comment la joie –*la nouvelle loi* - inaugure et termine le fragment. Au milieu de ces deux descriptions du bonheur, une autre réalité s'inscrit. Une réalité plus noire: la réalité *des hommes d'autrefois*, de *l'ancien régime* qui, apparemment: « [...] *traversaient la haine et la peur* [...] *lorsque ils se heurtaient dans le noir* [...] » ¹¹⁸ La mise en relief du malheur (de l'ancien régime) encadré des états du bonheur (de la nouvelle loi), crée un contraste frappant, presque brutal dans le texte commenté : la lumière est perdue et il n'y a que la sombre malveillance pour décrire la réalité de jadis. Image épouvantable d'un autre monde, où le mal semble régner au détriment du bonheur. Malgré cette tristesse, « *Ils* [l'homme d'autrefois] *n'auraient même pas pu être, s'il n'y avait pas au fond d'eux, cet espoir. Ils n'auraient même pas pu exister sans leur rêve.* » ¹¹⁹ Il y avait donc un rêve, une idée d'autre chose, d'une meilleure existence: « *nous savons qu'ils portaient notre image en eux lorsqu'ils traversaient la haine et la peur, lorsqu'ils se heurtaient dans le noir. Lorsqu'ils écrivaient peu à peu leur histoire, [...]* » ¹²⁰

Cette image que portait l'homme de jadis, c'est donc l'image *du halo de joie*, de la bonté du *nouveau règne*. Leur partie de la lumière, leur réminiscence de la Bonté du monde intelligible. Ce souvenir que possèdent les êtres du monde sensible, ils le présentent, paraît-il, « [...] *au travers de leur musique, [...]* » ¹²¹ Cette idée qu'ils portent, cette image d'une réalité qu'ils n'ont jamais vécue, ressemble à l'idée platonicienne de *réminiscence*, mimesis :

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 302.

¹¹⁷ Plotin, *Nouvelle Acropole*, <http://www.acropolis.org/philosophes/fra/Plotin>, accédé 26.01.2005.

¹¹⁸ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 9.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 9.

¹²⁰ *Ibid.*.

¹²¹ *Ibid.*.

Toute connaissance et tout apprentissage sont réminiscence ou amnésie: l'âme a contemplé les idées dans une existence antérieure, mais les a oubliées lors de son entrance dans un corps. [...] Mais, même si l'âme a oublié elle était une fois éclairée par la Lumière du Vraie, et l'ombre dans laquelle elle vit sur terre peut être enlevé, l'obscurité de la vie terrestre n'est « qu'un voile déposé sur cette âme sur laquelle la lumière divine a laissé sa marque indélébile.¹²²

D'après ces pensées, l'âme cherche à être réveillée pour pouvoir redécouvrir *l'image* qu'elle connaissait autrefois. De la même manière, l'homme d'autrefois cherche à (re)trouver la bonté de sa préexistence. Il y a, bel et bien, dans notre fragment une indication – à partir de l'image de la joie parfaite que porte l'homme d'autrefois - que son âme fait, en quelque sorte, partie d'une connaissance, d'une sagesse de la bonté absolue, à priori de son existence, et que l'existence terrestre n'est qu'une quête de cette bonté perdue.

Il existe deux voies d'élévation. La première voie part du bas, et consiste à se rapprocher de l'intelligible, en se libérant du sensible à travers la science. La seconde voie est destinée à ceux qui ont déjà atteint l'intelligible et consiste également en deux étapes : la musique, l'amour et la philosophie conduisent à la première étape et la seconde atteint son apogée au moment de l'extase, à laquelle l'âme arrive par l'intériorisation, jusqu'à devenir semblable à l'Un.¹²³

Il y a donc des voies différentes, et nous allons voir que les protagonistes Bruno et Michel prennent des chemins très différents dans leur quête de bonheur.

L'ancien régime, en revanche, est celui qui est laissé derrière : « *nous avons laissé derrière nous l'univers de la séparation, l'univers mental de la séparation*¹²⁴ », c'est le régime de *séparation*. Séparation de l'un Bien, de sa bonté immédiate et éternel.

Vivre une telle séparation, c'est, bien évidemment, vivre au monde sensible : c'est vivre le monde de Bruno et Michel. Dans ce monde, l'âme se trouve emprisonnée à l'intérieur du corps charnel. L'âme vit donc séparée de la divine trinité, et se trouve réduite à « [...] une dispersion qui voudrait retrouver son unité absolue, elle n'est que le mal. ».

Voici au cœur du fragment: Qu'il y a quelque chose de mal, qui hante l'homme, quelque chose qui le heurte dans le noir, qui le fait traverser la haine et la peur. Ce mal, c'est la séparation.

Or, au-delà de ce mal, un autre monde attend. Un monde d'amour, de liaison,

¹²² Platon : la théorie de la connaissance/la réminiscence: <http://www.yrub.com/philo/platon>, accédé 26.01.2005.

¹²³ Plotin, *Nouvelle Acropole*, <http://www.acropolis.org/philosophes/fra/Plotin>, accédé 26.01.2005, page 3.

¹²⁴ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 10.

d'entrelacements : « rond, lisse, homogène et chaud comme un sein de femme. »¹²⁵, un monde de lumière palpable. Or, d'après le narrateur, la lumière *est déjà devenue palpable* :

*Maintenant que la lumière autour de nos corps est devenue palpable
Maintenant que nous sommes parvenus à destination
Et que nous avons laissé derrière nous l'univers de la séparation
L'univers mental de la séparation
Pour baigner dans la joie immobile et féconde
D'une nouvelle loi
Aujourd'hui
Pour la première fois,
Nous pouvons retracer la fin de l'ancien régime.*¹²⁶

A partir de ce dernier vers, le temps se dissout et l'avenir (« *nous sommes parvenus à destination* ») et le présent (« *l'univers de la séparation* »), se mettent à la ligne. Car, l'âme ne peut concevoir les choses éternelles que sous la forme de temps. Elle les voit successives, alors qu'elles sont éternelles. L'âme fabrique le temps, « elle ne peut voir les choses que de façon successive. »¹²⁷

Ainsi, d'après la logique du poème, le présent et l'avenir ne sont pas des états successifs ; ils ne sont que des parties de la même éternité.

Nous avons montré comment l'existence des hommes d'autrefois, basculant dans le noir, peut être interprétée comme métaphore du monde sensible, tandis que le monde de la nouvelle loi évoque le monde intelligible. Une telle analyse du poème en question n'implique pas qu'il s'agit d'une reproduction des idées platoniciennes. Tout au contraire, cette interprétation tentative fonctionne simplement comme preuve d'une inspiration de la part de l'auteur.

Pourquoi donc cette analogie, cette inspiration platonicienne? A quoi aspire-t-elle dans le texte de Houellebecq?

Elle sert à montrer qu'il existe bien une telle chose que le bonheur absolu, qu'il existe un autre monde que celui dans lequel nous vivons chaque jour, celui de l'imperfection. Que derrière la cruauté il y a toujours l'espoir irréfutable de la bonté. Que cette bonté, sa manifestation ainsi que l'idée de son existence, représente la raison pour laquelle nous vivons. Que nous n'avions « *même pas pu être, s'il n'y avait pas au fond [de nous], cet*

¹²⁵ *Ibid.*, p. 310.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 10.

¹²⁷ *Le temps et l'éternité chez Plotin*, <http://pharisienlibere.free/pharisac/tcomme.html>, accédé 22.01.2005.

*espoir. [Nous n'avions] même pas pu exister sans [notre] rêve. »*¹²⁸

Nous avons maintenant vu comment, dès le début, un climat d'antithèses s'établit dans le roman : L'atmosphère de joie et bonheur se heurte à celle du mal. La lumière du nouveau règne met en relief le noir de l'ancien, et la réalité palpable du *nous* de la *nouvelle loi* s'oppose à la *séparation mentale* de l'*ancien régime*. Ces antithèses centrales du roman sont liées par un texte imprégné du noir, un texte de la souffrance: « il faut que les gens pleurent, il n'y a que ça à faire.»¹²⁹

La partie centrale

Nous avons déjà établi comment le narrateur dans le prologue décompose l'évolution du monde en trois stades successifs. Nous avons également vu que le roman se construit autour de trois entités distinctes, cependant liées par l'histoire racontée. Ces entités consistent en une partie centrale encadrée par le prologue déjà commenté (auquel un fragment en italique est attaché) et un épilogue. La structure tripartite est tenace ; la partie centrale est, elle aussi, structurellement, subdivisée en trois :

La première partie, *Le royaume perdue*, vise avant tout à illustrer, à partir des analepses fréquentes, l'enfance des protagonistes et demi-frères Bruno et Michel : « C'est l'été 1968, et Michel a dix ans. »¹³⁰ Cette première partie se termine par la mort de la grand-mère paternelle de Michel : « Le cœur était trop vieux, voilà tout. »¹³¹

La deuxième partie, *les moments étranges*, raconte la vie adulte des protagonistes : « ...adolescent, Michel croyait que la souffrance donnait à l'homme une dignité supplémentaire. Il devait maintenant en convenir : il s'était trompé [...] », ¹³² mais nous enseigne aussi sur la vie érotique de Bruno : « il se branlait tranquillement en regardant *Infirmières lubriques* »¹³³, la vie amoureuse de Michel : « [...] Annabelle resterait à ses côtés, et l'envelopperait éternellement de son amour »¹³⁴, et s'achève par l'enterrement de Janine, leur mère : « Après la cérémonie, Michel remit un pourboire aux deux hommes [...] »¹³⁵ Cette partie de mort et d'amour mort se termine, finalement, par la séparation des deux frères ; « Ils se quittent sur le quai de la gare de Nice. Ils ne savaient pas encore, mais ils ne

¹²⁸ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 9.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 274.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 31.

¹³¹ *Ibid.*, p. 93.

¹³² *Ibid.*, p. 120.

¹³³ *Ibid.*, p. 150.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 238.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 262.

devaient jamais se revoir.»¹³⁶ Et : *séparation, c'est l'autre nom du mal*, l'autre nom de la mort.

La troisième et dernière des parties, *émotion illimitée*, est consacrée à la mort. Il s'agit de la mort d'Annabelle, la copine de Michel : «Annabelle mourut le surlendemain, et pour la famille c'était peut-être mieux.»¹³⁷ Or, cette dernière partie raconte aussi la mort possible de Michel : «[...] Nous pensons maintenant que Michel Djerzinski a trouvé la mort en Irlande [...]».¹³⁸

Nous avons donc affaire à une partie centrale dans laquelle la mort semble être capitale en ce qu'elle constitue le sujet central de chaque partie. Et il est vrai que, *Les Particules* traite beaucoup de la mort, de la séparation, mais il parle aussi de vie, de liaison et d'entrelacements : *d'émotion illimitée*.

Le royaume perdu

Il existe deux voies d'élévation. La première voie part du bas, et consiste à se rapprocher de l'intelligible, en se libérant du sensible à travers la science [...]. Plotin.

L'entrée de la partie centrale, *le royaume perdu*, (qui est aussi l'entrée des vies des protagonistes Bruno et Michel) est d'un intérêt particulier : dans une version très comprimée, cette ouverture englobe l'essence des contradictions évoquées ci-dessus. Ainsi se fait-il qu'elle représente aussi le fond de résonance du prologue, et donc une clé importante pour l'analyse du roman in extenso.

Avant d'examiner l'ouverture, il faut noter que, malgré notre résumé de cette partie, ces phrases ne retracent en aucune manière des vieux souvenirs d'une enfance perdue, mais est une histoire narrée au passé, en ce qui semble être *in medias res*, sur la vie adulte de Michel Djerzinski. Cela n'est pas représentatif pour le reste de la partie centrale, mais il y a tout de même d'autres passages du même caractère.

Le royaume perdu commence avec le pot de départ du protagoniste Michel Djerzinski.

Le 1^{er} juillet 1998 tombait un mercredi. C'est donc logiquement, quoique de manière inhabituelle, que Djerzinski organisa son pot de départ un mardi soir. Entre les bacs de congélation d'embryons et un peu écrasé par leur masse, un réfrigérateur de marque Brandt accueillit les bouteilles de champagne. Quatre bouteilles pour quinze, c'était un peu juste. Tout d'ailleurs était un peu juste : les motivations qui les réunissaient étaient

¹³⁶ *Ibid.*, p. 263.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 286.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 304.

superficielles, un mot maladroit, un regard de travers et le groupe risquait de se disperser [...] ils se tenaient dans une pièce climatisée en sous-sol [...]. Un malaise de plus en plus perceptible se répandit entre les convives [...] les mots échangés claquaient avec lenteur dans l'atmosphère. On se sépara rapidement.¹³⁹

De nouveau, la séparation, elle, surgit, englobant l'égoïsme caché derrière le « un peu juste », la fragilité de la solidarité entre hommes derrière « les motivations [...] superficielles », le manque d'amitié qui feraient qu'un « mot maladroit, un regard de travers » seraient suffisants pour que le groupe risque de se disperser.

Cette ouverture de la première partie est un exposé du vide affectif, un récit sur l'absence d'existence humaine: absence de liaison, de fraternité de solidarité. Une absence qui s'oppose à *l'entrelacement* heureux de la *nouvelle loi*. Une absence qui se disperse comme un fleuve impénétrable entre les hommes, et les rend seuls. Une absence qui remplit le vide, son armure, avec la séparation expansive. Or, la séparation, *c'est l'autre nom du mal*.

Les embryons congelés, en attente dans leurs bacs, figés dans un état prématuré, sont, de la même manière que Michel et ses collègues, émotionnellement et physiquement froids ; séparés l'un de l'autre, ils sont gelés, atomisés, sous-développés : *embryogéniques*.

Cette atmosphère de malaise et de séparation individuelle est, par le biais des embryons congelés, intimement liée à un stade d'évolution primitif de l'homme.

Ainsi se fait-il que les embryons représentent une image grotesque de la vie humaine ; elle n'est rien qu'un palier inférieur, figé dans un intermède, dans une position de transition ; entre la vie terrestre et celle au-delà, la vie humaine est donc réduite à une vie immature, sous-développée, elle n'est qu'une potentialité quasi-achevée.

Néanmoins, cette vie porte aussi l'espoir de croissance ; une potentialité qui n'est pas encore réveillée, mais qui, à l'aide de la Science, le Christ de la Nouvelle Loi, une fois sera réalisée.

Ainsi, malgré l'image dramatique, les fœtus en question recèlent aussi de l'espoir. Espoir de croissance, d'un nouveau commencement ; de nouvelle vie au nom de la Science.

Ainsi constitue-t-il, le pot de Djerzinski, une ouverture dramatique en vertu de métaphores chargées. Une ouverture qui englobe un départ : mais aussi l'espoir d'un nouveau commencement ; de nouvelle vie, pour des êtres en attente *du meilleur des mondes, des après-midis inépuisables*.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 13.

Le temps, le sexe et l'apocalypse sèche

Il n'est pas bon d'être trop libre. Pascal.

Au milieu de ce désordre branle-bas des êtres défectueux, les réflexions absurdes de Michel s'inscrivent : « Pourquoi la femme ne démarrait-elle pas ? Se masturbait-elle, en écoutant Brahms ? »¹⁴⁰ De manière abrupte, inattendue, presque absurde, le sexe est mis en scène avec des conséquences peu fertiles pour le sujet de cet acte ; – la chercheuse ne démarrait pas.

Le sexe se présente donc comme une entrave du développement, quelque chose d'inutile, qui empêche la femme de conduire ; de démarrer, de commencer, tout simplement. « [...] la sexualité [apparaît] alors clairement comme ce qu'elle est : une fonction inutile, dangereuse et régressive. »¹⁴¹ Mis en contexte avec des commentaires sur la révolution sexuelle des soixante-huitardes, il devient clair que d'après la logique du roman, la sexualité n'est rien qu'un frein négatif pour le progrès humain.

Les raisonnements de Michel englobent aussi des idées du temps. Ces idées sont d'un caractère mélancolique, autant dire tragique. Pour Michel, le temps n'est qu'un déroulement vers une fin ; « À dix-neuf heures trente, tout était terminé. »¹⁴², la fin des jours, la fin de la vie même : « [...] Djerzinski en était conscient, la durée des jours avait déjà commencé à décroître. »¹⁴³

De retour à Paris, sur l'autoroute déserte, métaphore banale de la solitude du chemin de vie, Michel s'égaré dans des rêveries et s'imagine être « [...] le dernier homme sur Terre, après la disparition de toute vie. »¹⁴⁴ Un tel enchaînement d'idées chez le jeune scientifique crée le pressentiment d'une catastrophe en attente, et c'est bel et bien ce que il pense, lui aussi : « Quelque chose dans l'atmosphère évoquait une apocalypse sèche. »¹⁴⁵

La séparation que vit Michel, crée « [...] la nécessité d'une compagnie ; quelque chose qui l'accueille le soir en rentrant. »¹⁴⁶ Allégorie du besoin fondamental chez l'homme, même chez le scientifique reclus, d'être lié, *entrelacé*, avec quelqu'un, ou bien, quelque chose ; « Son choix s'était porté sur un canari blanc, un animal craintif. »¹⁴⁷ Le canari, oiseau créé pour voler, qui, enfermé dans sa cage à canari, ne vole pourtant pas, se trouve, comme le

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 14.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 268.

¹⁴² *Ibid.*, p. 13.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 14.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 15.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 15.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 15.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 15.

faisait les embryons congelés, figé dans un état intermédiaire : ni oiseau, ni autre chose, le canari en cage demeure inachevé.

Or, « [...] Une fois, il [Michel] avait sorti l'oiseau de sa cage... » [...] « ...Terrorisé, celui-ci [le canari] avait chié sur le canapé avant de se précipiter sur les grilles à la recherche de la porte d'entrée.»¹⁴⁸ La crainte que ressent le canari, en face de sa liberté, semble absurde. Néanmoins, sa conduite nous raconte des choses décisives. Des choses sur la liberté, et les dangers qu'elle représente. La cage représente l'obstacle, ce qui restreignait l'oiseau, qui l'empêchait de voler, d'être libre. Or, mis en face de la possibilité de s'envoler, le canari a eu peur. Au lieu de s'envoler, il a essayé de rentrer dans sa cage, de redevenir ce qu'il était, le *canari en cage*. Nous en déduisons que la liberté possède deux visages. Que la liberté, elle, est aussi angoissante. Qu'elle fait peur.

Elle fait peur parce que liberté, c'est aussi séparation (d'une cage, d'une mère, d'autrui.) La liberté, elle, sépare la mère de son enfant, l'enfant de sa mère : l'homme d'autrui. Il est clair que, dans ce contexte, la liberté évoque un sentiment de danger –et ainsi de souffrance profonde ; des dangers qui sont approfondis quand profilés sur l'enfance des protagonistes. Deux garçons qui ont été abandonnés, séparés, de leur mère. Une mère à la recherche de sa liberté. Nous pouvons par conséquent dire que liberté égale danger, parce que liberté égale séparation. Et séparation « [...] est l'autre nom du mal »¹⁴⁹ La liberté et la souffrance, donc, des compagnons d'infortune qui sont intimement liés à la mort, la séparation absolue : « C'est ainsi que se termina sa première soirée de liberté.»¹⁵⁰ avec de la mort et de la souffrance ; « [...] il déposa le cadavre de l'oiseau dans un sac plastique [...] Il se redressa dans la nuit en tremblant [...] Il avala trois Xanax. »¹⁵¹ C'est également ainsi que se termine la première partie ; avec la fin de vie : la mort de la grand-mère de Michel.

Or, il s'agit surtout de la souffrance ; la souffrance de Michel en deuil de sa grand-mère, son amour ; « Michel était enroulé sur lui-même au pied du lit. Ses yeux étaient légèrement exorbités. Son visage ne reflétait rien qui ressemble au chagrin, ni aucun autre sentiment humain. Son visage était plein d'une terreur animale et abjecte. »¹⁵² Cette terreur, c'est la souffrance immobile et silencieuse d'un petit-fils, d'une société, d'une culture et d'un monde : la souffrance de l'existence humaine.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 15.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 302.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 16.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 16.

¹⁵² *Ibid.*, p. 93.

Nous avons donc affaire à une partie centrale et une ouverture, dans laquelle la mort et la souffrance constituent un rôle fondamental (sujet de clôture pour chaque partie).

Néanmoins, l'entrée de la partie centrale nous montre, au pair du fragment, qu'il s'agit aussi de (la) vie (de Bruno et Michel), de séparation, mais aussi de liaison. Cette tension innée du roman, entre la séparation et la liaison se manifeste aussi dans les caractères opposés des demi-frères ; là où Michel vit écarté, « séparé du monde»¹⁵³, Bruno mène une vie illimitée, trop liée ; sans distinctions claires entre ses propres besoins et ceux des autres : « la squaw d'hier, par exemple, était relativement baisable.»¹⁵⁴

L'entrée de la partie distille donc l'essence des oppositions observées dans le fragment ci-dessus. Ainsi se fait-il que la partie centrale représente le fond de résonance du prologue, et ainsi constitue-t-elle une clé importante pour l'analyse du roman in extenso.

L'épilogue

L'épilogue, de son côté, s'occupe de ce qui se passe subséquent de la disparition de Michel : « Nous pensons aujourd'hui que Michel Djerzinski est entré dans la mer. »¹⁵⁵

Le narrateur de l'épilogue raconte de son temps actuel, de son présent. Il raconte comment le roman, son histoire, doit être lu ; comme un ensemble de souvenirs plus ou moins authentiques:

Sur la vie, l'apparence physique, le caractère des personnages qui ont traversé ce récit, nous connaissons de nombreux détails ; ce livre doit malgré tout être considéré comme une fiction, une reconstitution crédible à partir des souvenirs partiels, plutôt que comme le reflet d'une vérité univoque et attestable.¹⁵⁶

Fidèle à son rôle traditionnel donc, l'épilogue sert de partie de conclusion par rapport à la partie centrale et nous informe sur le vrai caractère du roman: Qu'il s'agit d'un témoignage du passé, un roman de souvenirs logés et conservés chez le narrateur.

Ensuite, après la clarification de contenu et caractère, dont l'origine (l'auteur) demeure inconnue, l'épilogue nous raconte des *Clifden Notes*. Il paraît que ces *Notes* est un grand travail de la main de Michel Djerzinski. Un travail d'une telle importance que : « [...] les événements qui découlent de la publication des travaux de Djerzinski, ont été tant de fois

¹⁵³ *Ibid.*, p. 86.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 104.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 304.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 307.

retracés, commentés et analysés qu'on pourra se limiter à un résumé bref. »¹⁵⁷ Ce résumé constitue la majorité de l'épilogue, et nous raconte que les derniers travaux de Djerzinski ont provoqué « [...] une onde de choc énorme dans la communauté scientifique. »¹⁵⁸

Rien de trop particulier avec cela, sauf le fait que, d'après le souvenir du narrateur, ce travail bouleversant a été « [...] jeté [...] sur le papier entre 2000 et 2009 [...] ». ¹⁵⁹ Le point de départ du raconteur en question, c'est donc une catégorie de temps qui, du présent actuel (c'est-à-dire le présent du lecteur actuel) se dévoile être l'avenir. Rien de moins.

Voilà, le vrai rôle de l'épilogue, le vrai éclaircissement; celui d'une révélation d'une histoire qui englobe autant les souvenirs du raconteur, que ce qui se présente pour le lecteur contemporain comme des réflexions de l'avenir.

Nous savons que la partie centrale est écrite au passé. (Un emploi du temps qui implique, bien évidemment, cela va de soi, que la vie de Bruno et Michel dont raconte cette partie, représente quelque chose du passé pour le narrateur.)

Or, les pro- et épilogues qui encadrent la partie principale du roman sont racontés au présent. Un présent d'origine métaphysique de *lumière* et *d'un halo de joie*. La rupture temporelle de l'épilogue est très importante, en ce qu'elle représente en réalité un refus du temps ; il n'y a pas de temps, voilà comment et pourquoi il n'y a pas de passé/présent/avenir, comment *le nous* nous raconte des choses sur l'avenir. La réduction du passé/présent/avenir n'est rien qu'une abstraction sans valeur réelle, peut être un signe de l'inspiration néoplatonicienne déjà évoquée.

L'aspect temporel est également important en ce qu'il transforme l'histoire principale du roman, celle de la partie centrale, à une autre histoire plus grande qu'elle-même. Il change le mélodrame sur la vie et le destin de Bruno et Michel à une narration de l'avenir. Une narration basée des souvenirs d'un passé lointain ; notre contemporain.

Nous savons donc que le narrateur en question, c'est un personnage de l'avenir, quelqu'un qui regarde ce qui se passe *après 2009* comme *appartenant à l'histoire*, quelqu'un *du nouveau règne*, d'une nouvelle mutation métaphysique ; celui de la *troisième* dont Michel « fut un des artisans les plus conscients, les plus lucides. »¹⁶⁰ Le regard du narrateur se révèle ainsi être le regard du *nous* de la *nouvelle loi ; du troisième règne*.

Bruno et Michel, sont donc deux personnes, deux représentants, de l'ancien monde; du

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 307.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 307.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 307.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 8.

régime du noir, et de la séparation mentale. Le régime dans lequel ils « *traversaient la haine et la peur/lorsque ils se heurtaient dans le noir* ». ¹⁶¹ Le régime « [...] des temps malheureux et troublés. » ¹⁶², où « [...] les hommes passaient leur vie dans la solitude et l'amertume » ¹⁶³ où « [...] l'extension rapide de la consommation érotique [...] » ¹⁶⁴ a fait que « la valeur d'un être humain se mesure par son efficacité économique et son potentiel érotique ». ¹⁶⁵ Il s'agit de l'« Europe occidentale durant la seconde moitié du XX^e siècle » ¹⁶⁶ : le régime de la souffrance.

Résumé

Nous avons vu que toute la partie centrale est encadrée d'un prologue et d'un épilogue. L'organisation des parties mises ensemble, du prologue et de l'épilogue, fait sortir l'histoire ordinaire et mélodramatique de la partie centrale de son cadre de fonctions. Ainsi se fait-il que l'histoire centrale change de caractère, qu'elle dépasse son cadre de révolte intime, et devient un récit plus grand qu'elle-même,

À travers ces pages d'histoires de la postérité, le roman s'achève comme un ouvrage de prophète (post- moderne), jugeant notre présent à travers la voix de l'avenir. Nous comprenons que l'homme qui se heurtait dans le noir, qui traversait la haine et la peur, c'est l'homme d'aujourd'hui. Le « nous » qui vit dans la lumière, dans *un halo de joie* dans des *après-midis inépuisables*, d'une nouvelle loi, d'un *nouveau règne* même, c'est une représentation de ce que l'on appelle avenir – ou peut être s'agit-il d'une voix de la troisième mutation métaphysique. Il s'agit donc d'un un récit fantastique, d'une histoire science-fiction, aussi bien qu'un roman historique, scientifique et sociopsychologique ¹⁶⁷.

Les Particules élémentaires est donc un roman complexe ; éclectique et ambigu. Or, sa structure tenace, et le malaise omniprésent qui l'accompagne, créent de cet univers romanesque une cohérence frappante ; une cohérence ancrée dans la souffrance, et les manifestations diverses de cette souffrance chez deux hommes, deux demi-frères, à la recherche de la bonté perdue.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 9.

¹⁶² *Ibid.*, p. 7.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 7.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 64

¹⁶⁵ Michel Houellebecq, *H.P. Lovecraft, contre le monde, contre la vie*, Rocher, 1991, p. 144.

¹⁶⁶ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 7.

¹⁶⁷ Voir p. 20-23 du mémoire pour un approfondissement de ces aspects du roman.

Voici la structure, le point de départ du roman qui se proclame d'être, *avant tout*, l'histoire d'un homme vers la fin du XX^e siècle¹⁶⁸. Ce qui est sans doute le premier mensonge d'un roman qui, pourtant, ne fait que dévoiler des mensonges - et surtout le mensonge de l'individualisme, « [...] l'existence individuelle n'accède dans les sociétés humaines, à la pleine conscience d'elle-même, que par l'intermédiaire du mensonge, avec lequel elle peut en pratique se confondre. »¹⁶⁹ Car le roman, en plus de raconter la vie sentimentale et professionnelle de Michel Djerzinski, nous raconte aussi l'histoire, et surtout la fin de l'histoire, de l'homme en tant qu'être atomisé, séparé d'autrui. Ou bien s'agit-il d'un commencement? De l'aurore éclatante d'une nouvelle réalité d'amitié, de fraternité, *d'émotion illimitée*, d'un *nous* dissolu dans l'union de la lumière omniprésente ; des existences accomplies? Malgré cette incertitude par rapport à la *vraie* histoire, il n'y a pas une ombre de doute que, basé sur notre brève analyse des trois parties du roman, *Les Particules* raconte l'histoire d'une transition. Une transition que nous transporterons d'une perception réductionniste (individualiste) à une compréhension holistique de monde.

Or, nous avons dit que *Les Particules élémentaires* est un roman sur un malaise culturel et personnel. Nous avons montré quelques parties représentant une telle caractéristique du roman : le malaise culturel étant la séparation de la société individualiste de l'Occident. La souffrance personnelle étant celui que vivent Bruno et Michel pour lesquels tout « se barrait en couille ». Les deux, le malaise culturel et personnel, sont élaborés sur un fond de déterminisme social et biologique. Un déterminisme qui, aux premiers abords, semble être de caractère inébranlable et absolu. Ce déterminisme trouve sa manifestation romanesque à travers le personnage Martin Ceccaldi, le grand-père des protagonistes :

Martin Ceccaldi

La Société est l'union des hommes et non pas les hommes. Montesquieu.

La vie de Martin Ceccaldi, caractère autrement anonyme dans notre texte, constitue la manifestation littéraire de ce déterminisme. Son histoire montre comment la société et l'individu sont des entités inséparables, et comment l'individu et sa biologie sont également indissociables, ainsi que comment les deux, son milieu physique intérieur et extérieur, sont, dans une large mesure, au-delà du contrôle personnel.

¹⁶⁸ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 7.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 76.

Le roman, avant de se plonger dans les sphères intimes de malaise de Bruno et Michel, jette par conséquent son regard sur leurs ancêtres et leur passé en tant qu'histoire familiale et sociétale. Ainsi, la base socioculturelle des protagonistes est présentée. Une base qui se montrera décisive pour comprendre les protagonistes et leurs développements, mais aussi l'une des idées présentée par le roman ; qu'il y a un déterminisme inhérent et général dans l'existence humaine. Un déterminisme qui englobe toute une série de phénomènes de la génétique jusqu'au milieu socioculturel, et qui, au fond, inflige de la souffrance.

Ce regard rétrospectif du passé de Bruno et Michel commence avec une présentation de leur grand-père maternel: «Né en 1882 dans un village de l'intérieur de la Corse [...] Martin Ceccaldi semblait bien parti pour mener la vie agricole et pastorale.»¹⁷⁰ L'accentuation du fait que Michel était « [...] bien parti pour mener la vie agricole [...] », nous donne l'impression que la valeur d'un individu, au moins dans le cas de Martin Ceccaldi, devrait être jugée par rapport à sa compatibilité et son rapport avec son milieu. Ses actes, ses pensées, ou son comportement hors du contexte sociologique, ne sont pas jugés valables d'être mentionnés.

Le résumé de la vie de Martin Ceccaldi nous informe exclusivement, et d'une manière assez dépersonnalisée, sur ses capacités en tant que membre d'une société. Des idées individuelles sont sans influence car : « [...] la vision du monde la plus couramment adoptée, à un moment donné, par les membres d'une société, détermine son économie, sa politique et ses mœurs. » L'aspect socioculturel, avec l'accent mis sur le préfixe *socio*, semble donc être d'une grande importance pour le narrateur, apparemment au détriment de l'aspect individuel et privé. En effet, le coup d'œil résumant la vie de Martin Ceccaldi ne fait qu'inaugurer une analyse de la société en général:

Le destin singulier de Martin Ceccaldi est en réalité parfaitement symptomatique du rôle d'intégration dans la société française et de promotion du progrès technologique joué par l'école laïque tout au long de la III^e République.¹⁷¹

Un tel soulignement du destin individuel, comme quelque chose qui va de pair avec celui de la société, et, en particulier, avec celui du progrès technologique, signale une dissolution de la valeur individuelle par rapport à celle de la collectivité. Ceci est aussi confirmé par le narrateur qui dévoile que:

La narration d'une vie humaine peut être aussi longue ou aussi brève que l'on le voudra.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 24.

¹⁷¹ *Ibid.*.

[..]. Cependant, sans nous expliquer au fond ses motifs pourquoi, le narrateur avoue qu'il préfère mettre ... moins l'accent sur les caractéristiques personnelles de l'individu que sur l'évolution de la société.¹⁷²

C'est donc la société, – au détriment de l'individu – qui est soulignée comme importante pour la présentation des ancêtres et du passé socio-historique de Bruno et Michel.

(Ce petit paragraphe que nous venons de commenter signale donc une accentuation de la société, ses structures et forces au détriment de celles de l'individu. C est à dire, une accentuation de l'union, du collectif, au lieu de ses constituants. Or, qu'est que c'est l'union, la société, si ce n'est pas, en effet, une collectivité au milieu et au fond duquel se trouvent des individus (y compris ses actions, mentales et physiques). L'union, qui représente une totalité (la société) ne peut jamais être réduite à ses constituantes (comme des individus et leurs actions). Par contre, une telle union représente une nouvelle valeur. Une valeur qui est bel et bien fondée sur des individus, mais qui est aussi profondément et qualitativement différente d'eux. La valeur est différente parce que mis ensemble, les constituants singuliers dépassent leurs propriétés originelles : leurs formes originelles et singulières sont rejetées en faveur d'une nouvelle forme collective : justement *l'union*.

Cette union représente donc une nouvelle condition qui, à son tour, fait naître de nouveaux courants d'interaction. À partir de ses nouveaux courants qui s'épanouissent, une nouvelle réalité se manifeste. Une réalité créée des effets synergiques de ses nouvelles interactions, et qui fait éclater le cadre prévu du constituant, ici sous la forme de l'individu, pour pouvoir devenir autre chose : une totalité hétérogène mais unie ; notamment ce que l'on pourrait appeler : *la société humaine* ou *l'entrelacement des circonstances*.

Voilà pourquoi la société ne peut pas être réduite aux constituants basaux, (c'est-à-dire aux individus comme, par exemple, Martin Ceccaldi), à mesure que la société représente qualitativement autre chose que la simple (ré) union de ses éléments constitutifs.

La société n'est donc pas Martin Ceccaldi, ni la réunion des hommes comme lui. En revanche, la société, c'est leur réunion, ainsi que l'effet de cette réunion.

Pour résumer, nous avons vu que le produit de l'union, c'est donc la société. Cette société ne peut pas être réduite à ses propriétés élémentaires, c'est-à-dire ses sujets. C'est ainsi parce que l'interaction entre les sujets crée quelque chose de qualitativement différent de ce que représente le sujet en soi. Au milieu de cette rencontre de nouvelles tensions, de nouvelles vagues sont créées, une métamorphose arrivera, et une nouvelle réalité collective : la société s'établit.

¹⁷² *Ibid.*, p. 25.

Voici comment l'entrelacement de l'individu et de la société, (évoqué à partir de Martin Ceccaldi et la description de son destin singulier qui allait de pair avec celui d'une certaine société d'une certaine époque), crée un mouvement particulier où, d'après le narrateur, la société, c'est-à-dire la collectivité, est la plus dominante, (mais, dans laquelle l'individu est nécessairement très attaché.)

Ainsi ce fait-il que l'individu (comme Martine Ceccaldi) constitue la clé basale de la société, et ainsi est-il important de l'apprécier, même si seulement comme une particule élémentaire parmi d'autres particules élémentaires dans un processus interactif et éternel. L'individu en tant que tel n'a pas la moindre importance. Sa valeur surgit uniquement quand il fait partie d'une collectivité, d'un *nous* indéfini. C'est donc, d'après le narrateur du roman en question, *la société* qui crée le cadre dans lequel l'individu se développe. Dans le cas singulier de Martin Ceccaldi il s'agit bel et bien d'un homme avec très peu d'influence sur (les aspects décisifs de) sa vie : Martin était, comme le serait son grand fils Michel, par hasard génétique, très doué :

[L'instituteur de Martin] comprit qu'il avait affaire à un élève exceptionnel, doué d'un esprit d'abstraction et d'une inventivité formelle qui trouverait difficilement à s'exprimer dans le cadre de son milieu d'origine. [...] il parvint à persuader les parents de Martin que le destin de leur fils se jouerait nécessairement en dehors de la Corse.¹⁷³

Martin était donc un garçon intelligent, mais il était aussi, comme nous venons de le voir « bien parti pour mener une vie agricole » en Corse. Malgré cette compatibilité entre lui et son milieu, Martin a quitté la Corse pour poursuivre une carrière comme ingénieur à l'étranger. Ceci pourrait indiquer une volonté libre et individuelle, et ainsi faire preuve d'une indépendance ; que Martin se fiche de sa comptabilité avec la vie agricole, et suit son désir de quitter la Corse, pour pouvoir vivre d'autres aventures. Un tel choix pourrait indiquer une volonté libre, plus forte, que celle de la société. De cette façon, elle se serait opposée au déterminisme social signalé ci-dessus.

Or, sa migration était néanmoins pas le résultat d'une décision faite par le jeune Ceccaldi. En réalité, Martin n'a jamais pris une décision consciente de quitter sa patrie. Il ne s'agissait même pas d'un rêve chez le jeune garçon doué. Par contre, son expatriation doit être entièrement attribuée au simple tournant du destin, c'est-à-dire au contexte socioculturel et physique: Le zèle ardent de son instituteur ainsi que son cerveau, qui se montrerait être particulièrement compétent. Ce don de l'intellect qu'il possédait et avec lequel il a été jeté au monde, se montrerait capital pour son sort personnel: il l'a amené jusqu'à Alger et,

¹⁷³ *Ibid.*, p. 24.

finalement, à Geneviève, qui allait devenir la grand-mère maternelle des demi-frères Bruno et Michel :

En 1902, réalisant pleinement les espoirs placés en lui par son ancien instituteur, il fut admis à l'école polytechnique. C'est en 1911 que se produisit l'affectation qui devait décider de la suite de sa vie. Il s'agissait de créer sur l'ensemble du territoire algérien un réseau d'adduction d'eau efficace. Il s'y employa pendant plus de vingt-cinq ans, calculant courbure des aqueducs et diamètre des canalisations. En 1923 il épousa Geneviève July[...] En 1921 leur naquit une fille Janine.¹⁷⁴

Voilà, la vie de Martin Ceccaldi.

Une vie dans laquelle il n'y a pas beaucoup de décisions prises, pas d'actes librement commis par le protagoniste Martin. La seule décision d'importance faite par Martin Ceccaldi était celle de suivre l'avis de son ancien professeur. Il s'agit donc d'une vie dans laquelle la force motrice se trouve en dehors du protagoniste.

Les énoncés tel que « les espoirs *placés en lui* », le fait qu'il « fut admis » à l'école polytechnique et « l'affectation qui *se produisait* », sont tous des phrases où la forme verbale est au passif, ou bien ayant un sens passif.

Une telle forme présente l'action comme subie par le sujet, et signale que le sujet se contente *d'accepter* au lieu *d'initier* l'activité à laquelle il participe. Ainsi se fait-il que la forme verbale employée pour décrire la vie de Martien Ceccaldi dénote le rôle passif qui occupe l'homme, (ici personnifié par Martin Ceccaldi), dans sa propre vie et sur son propre destin.

Nous avons maintenant vu que ce n'était pas Martin Ceccaldi, mais des éléments en dehors de sa volonté qui ont déterminé le tournant de son destin. Ce qui indique que les actes individuels ne sont pas aussi individuels que l'on peut l'imaginer : d'après la logique du roman, un acte dit libre est autant le résultat des éléments extérieurs du sujet actant, que la réalisation des desseins subjectifs.

D'une telle condition, nous déduirons facilement que, comme le sujet actant n'agit pas suivant sa propre volonté, mais plutôt en fonction de son entourage socioculturel, ce sujet n'est pas responsable de « ses » actes. De ce point de vue, la souffrance, comme le bonheur, sont des états hors du contrôle du sujet de cet état : un état auquel on est condamné et dont l'individu n'est pas entièrement responsable. Cette responsabilité doit être partagée par, sinon complètement attribuée à, son milieu, son contexte et sa génétique.

Pourtant, il n'y a pas, d'après son petit fils, une telle chose qu'un acte libre:

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 25.

Bien des années plus tard, Michel devait proposer une brève théorie de la liberté humaine sur la base d'une analogie avec le comportement de l'hélium superfluide. Phénomènes atomiques discrets, les échanges d'électrons entre les neurones et les synapses à l'intérieur du cerveau sont en principe soumis à l'imprévisibilité quantique ; le grand nombre de neurones fait cependant, par annulation statistique des différences élémentaires, que le comportement humain est – dans ses grandes lignes comme dans ses détails – aussi rigoureusement déterminé que celui de tout autre système naturel. Pourtant, dans certaines circonstances, extrêmement rares – les chrétiens parlaient d'une opération de la grâce – une onde de cohérence nouvelle surgit et se propage à l'intérieur du cerveau; un comportement nouveau apparaît, de manière temporaire ou définitive, régi par un système entièrement différent d'oscillateurs harmoniques: on observe alors ce qu'il est convenu d'appeler un *acte libre*.¹⁷⁵

Voilà, la destruction totale de l'illusion de la liberté de l'homme, si importante pour la perception de l'homme comme l'être autonome et indépendant. Une telle réduction du berceau même de l'idée de la supériorité humaine à une rareté physico-chimique fait preuve d'un rationalisme extrême de la part du narrateur. Un rationalisme qui fait détruire l'image de l'homme comme le maître de ses propres actions et la réduit (l'image) à une illusion.

Dans la vie de Martin Ceccaldi, comme dans la vie de l'homme en général, il ne s'agit pas de ce que Sartre a nommé le *choix originel*, mais plutôt de coïncidences assemblées. Le pouvoir et la liberté de fixer son choix, sa vie, sont réduits à un mensonge, une illusion qui se heurte à la réalité brutale dans laquelle règne le jeu du hasard – sous la forme d'échanges d'électrons plus ou moins rares.

Ainsi, à partir de sa présentation de la vie de Martin Ceccaldi, et le désaveu de l'acte libre, le narrateur nie la vision de l'homme comme créateur de sa vie dans sa propre image. Ainsi nie-t-il de front l'existence individuelle comme phénomène réel.

Nier l'existence de l'acte libre, c'est nier la supériorité de l'individu, et ainsi saper l'idée de fond derrière l'esprit moderne. Un esprit qu'a fait naître l'individualisme, la vague omniprésente des sociétés occidentales, qui « considère l'individu comme la suprême valeur dans le domaine politique, économique et moral. »¹⁷⁶ Ainsi se fait-il que le roman semble signaler une rupture avec l'esprit moderne, la base même de l'individualisme.

Nous avons vu que le cas et le destin de Martin Ceccaldi inaugurent et établissent une perspective déterministe de l'homme. Une perspective qui ne laissent pas trop d'espoir ni de croyance sur l'acte libre ou le choix individuel, mais qui, en revanche, conçoivent l'individu et son destin singulier comme le résultat plus ou moins arbitraire de dynamiques hors du contrôle individuel.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 92.

¹⁷⁶ Paul Robert, *Le nouveau Petit Robert*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2003, p. 1162.

Nous ne savons rien de la souffrance éventuelle de Martin Ceccaldi, le texte ne fournit pas ce genre d'information sur lui. Son caractère sert surtout à illustrer que le lot de l'homme, sa souffrance comme son bonheur, est intimement lié à la vision de la collectivité ; c'est-à-dire de la société. Que la vie atomisée, séparée de la nature, n'existe pas, mais que nous sommes liés, entrelacés, inséparables de notre société comme de notre biologie. Que l'existence individuelle, comme l'acte libre, n'est rien qu'un mensonge : « le mensonge de l'existence individuelle. »¹⁷⁷

Nous avons maintenant vu la vision de l'homme transmise par le narrateur, une vision qui ne laisse pas le moindre espoir pour un trajet hors des sentiers déjà battus par le destin, c'est -à - dire par le déterminisme fourni par le contexte socioculturel et biochimique.

Nous déduisons donc facilement que l'homme, d'après notre narrateur, n'a aucune influence sur sa propre vie. Au lieu d'instrumenter son propre destin, l'homme, lui, y est condamné. (Ici, la perspective transmise par le roman va de pair avec celle de Sartre en ce que l'homme est condamné. Cependant, la proximité entre les deux perspectives s'arrête brusquement. Dans son existentialisme, Sartre¹⁷⁸ proclame que l'homme est condamné *parce que libre* : « Condamné, parce qu'il ne s'est pas créé lui-même, et par ailleurs cependant libre parce que une fois jeté dans le monde, il est responsable de tout ce qu'il fait »

La perspective du roman de son côté, postule, au moins aux premiers abords, qu'il n'y a pas de liberté, il y a donc une condamnation. L'homme n'est nullement libre, il n'est pas non plus un être supérieur et indépendant. En revanche, il est soumis aux forces en dehors de lui, une victime de sa propre existence par rapport à laquelle il n'a aucun pouvoir. Il va de soi que sans le pouvoir de l'acte libre, c'est-à-dire sans le choix réel, où une possibilité est, consciemment, écartée en faveur d'une autre, il n'y a pas non plus de la responsabilité. Ainsi se fait-il que l'homme se trouve à la fois à l'écart de, et condamné à, son propre destin. Ecarté car sans aucune influence. Condamné car sans aucun pouvoir de l'échapper. En conséquence, pour l'homme, seulement le hasard lui reste. Le hasard des *circonstances entrelacées* d'un destin prédéterminé.

Voici ce qui peut être vu comme un antagonisme. Cependant, ce paradoxe d'être sujet à la fois d'un déterminisme et le hasard, est à comprendre comme le hasard d'être jeté au monde, sans aucun pouvoir de contrôler cette entrée au monde terrestre. Une fois là, l'homme est équipé d'un certain bagage (génétique). Il rencontre un certain milieu (familial et outre) par rapport auquel il n'a aucun choix, aucun pouvoir, voilà le hasard. En même temps, une

¹⁷⁷ Houellebecq, *Op.cit*, 1998, p. 302.

¹⁷⁸ Sartre, *Op.cit*, 1946,1996, p. 39-40.

fois là, le comportement humain suit des règles prédestinées ; nous savons tous que nous allons mourir et que, après cela, le corps va se décomposer; « le cadavre, sous l'action combinée des bactéries et des sucs digestifs rejetés par les larves, se liquéfie plus ou moins [...] au bout de trois mois, les mouches ont terminé leur œuvre et sont remplacé par l'escouade des coléoptères[...] qui se nourrissent surtout des grasses.»¹⁷⁹ , voici un exemple du prédéterminé dans la vie humaine.

La volonté individuelle, en tant que telle – enrobée des influences socioculturelles, et des lois physiques inébranlables, n'existe pas. L'homme n'a pas une volonté libre, ses pensées et ses actions s'expliquent par le milieu dans lequel ils surgissent, ou bien par des échanges électromagnétiques dans le cerveau du sujet actant. Voilà la liberté ou plutôt son absence dans l'existence humaine d'après le narrateur. Voilà une perspective importante du roman : il y a un déterminisme inhérent et général dans l'existence humaine:

[...] il apparaissait évident à Bruno qu'ils s'étaient trouvés dans une situation déséquilibrée, anormale, sans avenir ; considérant le passé, on a toujours l'impression – probablement fallacieuse – d'un certain déterminisme.¹⁸⁰

Un déterminisme qui est, paraît-il, intimement lié à la souffrance :

Michel [...] marchait le long de la rivière [...]Il s'étonnait de souffrir autant. Profondément éloignée des catégories chrétiennes de la rédemption et de la grâce, étrangère à la notion même de liberté et de pardon, sa vision du monde en acquérait quelque chose de mécanique et d'impitoyable. Les conditions initiales étant données, pensait – il, le réseau des interactions initiales étant paramétré, les événements se développent dans un espace désenchanté et vide ; leur déterminisme est inéluctable.¹⁸¹

Deux frères - deux vies

Malgré leur proximité de sang et d'humeur (leur malaise), les deux protagonistes et demi-frères sont assez contraires. À partir des énoncés comme « Michel était très au-dessus du niveau de sa classe. [...] Les équations mathématiques lui apportaient des joies sereines et vives »¹⁸² tandis que « Bruno redoubla sa sixième »¹⁸³ ou « Michel prit conscience que les

¹⁷⁹ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 39

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 68.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 88-89.

¹⁸² *Ibid.*, p. 66-67.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 45.

bases chimiques de la vie auraient pu être entièrement différentes »¹⁸⁴ pendant que « Bruno lisait Kafka et se masturbait dans l'autorail »¹⁸⁵, nous comprenons vite à quel point les deux hommes sont différents. Assez vite, il devient clair que Bruno, le frère aîné dans notre histoire, est un esprit troublé, obsédé par le sexe et par le plaisir sexuel ; « Il bandait en permanence. »,¹⁸⁶ tandis que dans le cas du cadet Michel « sa bite lui servait de pisser, et c'est tout. »¹⁸⁷

En revanche de son ignorance sexuelle, Michel se montre très occupé par les sciences et ses pensées prennent souvent forme de réflexions métaphysiques ; « [...] la vie pensait Michel devrait être quelque chose de simple; quelque chose que l'on pourrait vivre comme un assemblage de petits rites »,¹⁸⁸ et elles sont fréquemment coupées par des passages de discours scientifiques : « Il était de plus en plus conscient que quelque chose de fondamental leur échappait dans le mécanisme des mutations de gènes ; et que ce quelque chose avait probablement à voir avec des phénomènes plus profonds survenant au niveau atomique. »¹⁸⁹

Michel se présente donc comme un être pour lequel l'univers de la science semble être *la chose* qui l'intéresse vraiment. Son attachement à la science et aux lois de la physique (et de la mathématique) représente son monde, son univers dans lequel il s'échappe souvent. Les raisonnements de Bruno, son frère, sont d'une catégorie complètement différente : « [...] il était friand de branlettes espagnoles ; mais les putes, en général, n'aiment pas ça. Est-ce que ça les énerve de recevoir le sperme sur le visage? »¹⁹⁰, ou bien « [...] désirait-il pour autant les femmes de son âge? En aucune façon. Par contre, pour une petite chatte enrobée dans une minijupe, il se sentait encore prêt à aller jusqu'au bout du monde. Enfin jusqu'à Bangkok. Treize heures de vol tout de même. »¹⁹¹

Il y a donc une différence frappante entre les deux frères : là où Michel est absorbé par les *connaissances*, Bruno, lui, absorbe *le sexe*. Cette différence entre eux est soulignée par un langage cru et sexué chez Bruno ; il ne fait que tomber sur des *nanas existantes*, des *salopes* et des *putes*, tandis que le monde de Michel ne convient guère à un tel genre de vocabulaire. Dans la réalité de ce dernier, il n'y a que des *voisines* et des *collègues* parmi lesquelles quelques-unes d'elles sont féminines : des *chercheuses*. En effet, c'était une chercheuse de la

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 37.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 67.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 153.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 21.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 119.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 125.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 104.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 106.

science qui « *l'avait dépucelé [...]* après un repas trop arrosé [...] dans un *congrès de génétique* de Baltimore. »¹⁹² Métaphore forte de la puissance que possède la Science, et surtout de la science génétique sur Michel ; elle, la Science, fait sortir *l'Homme* de son cadre immature, elle fait naître son vrai potentiel, pour qu'il puisse s'épanouir en tant qu'Homme - et l'artisan du *troisième règne*.

Déjà donc, deux pistes s'ouvrent dans l'histoire des demi-frères : celle de la connaissance contre le désir, la faiblesse de la chair (terrestre) contre la force de l'esprit (intelligible). Des contreparties incarnées par les personnages de Bruno et Michel, des métaphores hyperboliques de deux destins de vie.

Or, l'antithèse incarnée par Bruno et Michel nous dérange un peu. Elle nous dérange parce que le déterminisme héritier dont le roman est imprégné se heurte à l'opposition profonde que nous venons d'observer entre les deux. Puisqu'ils sont frères, même si il s'agit de demi-frères, ils devraient partager des ADN très proches. Vivant dans le même monde, la même société, ils devraient donc, selon l'argumentation fataliste du roman, suivre un destin, ou un développement personnel très similaire. Apparemment, cela n'est pas le cas.

Or, comme les frères ont des pères différents ; Michel est le fils de Marc Ceccaldi, et Bruno est le fils de Serge Clément, leurs comportements divergents peuvent bel et bien être expliqués par une différence génétique - et ainsi soutenir le fatalisme déjà évoqué.

En outre, leurs enfances dissemblables (Michel vivait chez sa grand-mère paternelle à Meaux, tandis que Bruno a vécu à Alger avec sa grand-mère maternelle, et n'est retourné en France qu'avant l'âge de treize ans) créent un point de départ différent pour les deux, qui sert à expliquer leurs existences divergentes.

En effet, il faut que les deux soient différents ; s'ils ne l'étaient pas, l'idée fataliste du roman aurait été détruite à la première rencontre avec Bruno et Michel. Regardons maintenant leur origine parentale afin de comprendre leur comportement et leur développement.

Père et fils ; la loi du sang

Marc Djerzinski, le père de Michel, était pendant son enfance, « un garçon intelligent, sérieux, un peu triste. »¹⁹³ Malgré sa capacité cognitive, il ne semble pas être trop doué dans

¹⁹² *Ibid.*, p. 127. C'est nous qui soulignons

¹⁹³ *Ibid.*, p. 28.

le domaine social : « il ne parlait à personne, ne sympathisait avec personne. »¹⁹⁴ Une caractéristique qui raconte avec précision les traits distinctifs de son fils Michel. Vu que Michel était, lui aussi, très doué, nettement au-dessus le niveau dans sa classe et « Depuis toujours [...] le premier dans toutes les matières »¹⁹⁵, il paraît évident qu'il a les mêmes talents que son père, ainsi que ses tares.

Pendant son enfance, Michel vivait à côté de, plutôt qu'au milieu, des garçons de son âge: «Michel joue rarement avec les garçons de son age, mais il n'a pas de mauvais rapport avec eux. »¹⁹⁶ Il se distance du monde de l'homme, et le monde se distance apparemment de lui : malgré ses résultats excellents, Michel est assis « au dernier rang. »¹⁹⁷

Voilà comment « l'eau s'écoule le long de la ligne »¹⁹⁸, comment *la loi du sang* règne au détriment de la liberté. Comment le déterminisme annoncé au début de notre mémoire, et dans lequel le roman est trempé, ne tarde pas à se manifester, mais nous saute aux yeux dès la première rencontre avec le protagoniste et son père.

La hiérarchie sociale

Nous avons vu à quel point les personnages Marc et Michel sont des êtres déplacés; toute les deux se trouvent au milieu d'un monde dans lequel ils n'ont aucune place, aucun rôle, sauf celui de l'expulsé. Or, nous avons vu qu'ils ne sont pas seulement marginalisés, mais en effet, radiés du système social.

En dépit de la caractéristique de Michel comme celui qui était *assis au dernier rang*, c'est-à-dire la personne la plus basse de la hiérarchie sociale, il devient clair que Michel n'est en aucune manière cette personne. Michel n'est nullement « l'animal oméga »¹⁹⁹ de la hiérarchie brutale des jeunes garçons. (Cette place est, pourtant, occupée par son frère, l'obèse Bruno). Michel, de son côté, n'occupait même pas cette place amoindrie. En effet, pour lui le cas était encore pire - et beaucoup plus grave : *Michel Djerzinski n'existe pas*.

La hiérarchie sociale, c'est justement cela : une hiérarchie ; un moyen de différenciation sociale. Néanmoins, nous venons de montrer que Michel n'appartient pas à ce

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 29.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 33.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 32.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 33.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 83.

¹⁹⁹ D'après les *Particules*, le male le plus fort dans la hiérarchie sociale égale l'animal *alpha* et le male le plus faible l'animal *oméga*, voir p. 43-45 dans *Les Particules élémentaires*.

système, qu'il est mis *en dehors de* cette organisation ; qu'il était un garçon par rapport auquel « les autres »²⁰⁰ étaient indifférents. Leur indifférence le rendait en quelque sorte invisible dans son milieu. Il ne faisait pas partie du système social, ainsi *n'existe-t-il pas* dans ce système de classification. Michel Djerzinski, n'est donc *rien de tout*.

Michel Djerzinski n'est rien du tout parce que, en dehors de cette compétition, il est autre chose, dans une zone neutre, *un peu à part*. Comme l'était son père avant lui. Comme son père, Michel vit dans un vide social : « il se sentait séparé du monde par quelques centimètres de vide, formant autour de lui comme une carapace ou une armure. »²⁰¹ Il vit une vie et un vide qui s'achèvent, finalement, par sa disparition physique : « Le mystère demeurant malgré tout autour de la disparition de Djerzinski [...] »²⁰² Une disparition qui n'est qu'une absence physique manifestant l'absence sociale trop longtemps vécue par Michel : « [...] Le fait que son corps n'ait jamais été retrouvé devait nourrir une légende tenace selon laquelle il se serait rendu en Asie, en particulier au Tibet, afin de confronter ses travaux avec certains enseignements de la tradition bouddhique. »²⁰³

Sa disparition, imprégnée des résonances bouddhiques, est une reproduction presque parfaite de celle de son père: « dans une lettre à sa mère [Marc] affirmait bien se porter, se déclarait passionné par les manifestations du bouddhisme tibétain, que la Chine tentait violemment d'éradiquer ; puis on n'eut plus de nouvelles [...] bien que son corps n'ait pas été retrouvé, un an plus tard, il fut déclaré officiellement disparu. »²⁰⁴

La mise en scène de leurs disparitions quasi identiques avec la tradition bouddhique, fait accentuer l'aspect spirituel du roman, et signale que leur disparition mystérieuse peut, en effet, être interprétée comme une entrée heureuse. Une entrée à une autre existence, non corporelle, celle de la Nirvana ; ou bien celle du *troisième règne*, celui dont Michel était *l'un des artisans les plus lucides, les plus décisifs*.

²⁰⁰ *Les autres* renvoient aux autres qui ne sont pas moi, mais qui, néanmoins, me regarde, m'objective et me juge, ou bien, comme le personnage Garcin, l'un des personnages principaux de *Huis Clos* proclame : « [...] l'enfer c'est les Autres. » Enoncé tiré de la pièce de théâtre *Huis Clos* de Jean-Paul Sartre, présentée pour la première fois au théâtre du *Vieux-Colombier*, Paris, mai 1944.

²⁰¹ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 86.

²⁰² *Ibid.*, p. 304.

²⁰³ *Ibid.*, p. 304.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 31.

La Genèse

En revanche d'être marginalisés, radiés de l'hierarchie sociale, Marc et Michel gagnent le rôle d'observateurs neutres et objectifs. Comme ils ne font pas partie du système social de l'homme, ils peuvent mieux l'observer d'une manière objective. Le regard objectif crée la possibilité de mieux voir la carence éventuelle de ce que l'on regarde, et - à partir de cette illumination – aussi la capacité de changer l'objet regardé. Les deux hommes Djerzinski cherchent donc autre chose ; une autre réalité, un nouveau monde, dans lequel ils puissent vivre *sans effort*, sans leur joug d'isolement et de séparation des autres : parce qu'ils le peuvent, parce que mis en dehors. Marc tournait des documentaires : « [il]...construit de petits autels avec des cailloux, des branchages, des carapaces de crustacés ; puis il les photographiait, sous une lumière rasante ».

Pour Marc la vie n'est que des carapaces de crustacés, rien que des apparences de protection qui ne protègent pourtant rien, une existence sans contenu significatif sauf celui de vide. Cette existence, qui n'a pas de sens, qui n'est qu'une armure vide, c'est la sienne. C'est aussi celle de son fils : « [Michel] se sentait séparé du monde par quelques centimètres de vide, formant autour de lui comme une carapace ou une armure. »²⁰⁵

Marc choisit de sacrifier son existence de vide sur l'autel « des cailloux, de branchages ». Un sacrifice dont rêve aussi son fils des années après : « l'humanité [doit] disparaître »²⁰⁶ [...] « la nature sauvage [justifie] une destruction totale, un holocauste universel. »²⁰⁷ Or, malgré ses pensées d'un Holocauste universel, Michel le rédempteur dépasse son père ; au lieu de simplement sacrifier, rejeter une existence inférieure, Michel se force d'améliorer les conditions de vie en établissant de nouveaux paramètres de nouvelle vie.

Elles sont robustes, elles se reproduisent sans difficultés et elles donnent un lait excellent [...] le code génétique qui gouvernait la réplication de leurs cellules, c'est lui qui l'avait créé, qui l'avait amélioré tout de moins. Pour elles [les vaches] il aurait dû être comme un Dieu ; pourtant, elles semblaient indifférentes à sa présence.²⁰⁸

Ainsi Michel fait-il rompre le déterminé ; il n'accepte plus « Les conditions initiales », ni pense-t-il plus que « leur déterminisme est inéluctable. » Au contraire, à l'aide de la science, son ancienne thèse que « Ce qui se produit devait se produire, il ne pouvait être autrement »

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 86.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 308.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 36.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 290.

²⁰⁹ est abandonnée, rejetée.

Ce rejet représente un rejet du déterminisme de l'ancien régime, celui qui est incarné par son grand-père Martin Ceccaldi. Un rejet qui a des conséquences énormes pour la réalité humaine ; elle donne lieu à une nouvelle ontologie où tout sera possible ; une réalité où tout peut être modifié, amélioré par rapport aux paramètres d'origine. Ainsi se fait-il que Michel Djerzinski, à l'aide de la science, a créé une rupture ontologique. Une rupture qui se montrera être de la plus grande importance pour l'homme et pour le destin de l'homme dans *Les Particules*.

Or, malgré cette rupture de la part du fils, nous avons vu comment père et fils vivent deux vies où des grandes lignes s'entrelacent au point que leurs vies semblent se confondre dans un trajet mutuel de tristesse et de création désespérée. Leurs actions et leurs destins semblent se confondre dans le même trajet de mélancolie. Une mélancolie qui ne leur échappe jamais, mais qui les envoie dans une quête incessante d'une autre vie, d'une autre réalité que celle dans laquelle ils souffrent tant.

Somme toute, leurs vies, leurs destins, même si à la surface très différents, sont, au fond, très proches. Ce qui peut être interprété comme preuve de *la loi du sang* ; que les paramètres donnés dès la naissance, même avant l'accouchement, constituent le fond décisif pour le développement de l'homme. Un fond par rapport auquel il n'y a rien à faire car absolu et inébranlable. Rien d'autre. Parce que: «Déterminé dans son principe et presque dans chacun de ses actes, [le comportement humain] n'admet que des bifurcations peu nombreuses, et ces bifurcations sont elles-mêmes peu suivies.»²¹⁰ De cette perspective fataliste, la souffrance devient un état inébranlable. Elle n'est que le résultat des circonstances entrelacées et hors du contrôle du sujet souffrant, telles qu'un héritage personnel et socioculturel.

D'après une telle argumentation, la souffrance, elle, n'est donc pas un choix libre, elle n'est nullement un résultat d'actes par rapport auxquels les sujets de la souffrance sont responsables. Au contraire, c'est le résultat inéluctable de vivre sa vie, une vie, qui, comme illustré par Martin Ceccaldi, n'est pas choisie, mais dans laquelle le choix libre de suivre son chemin, de créer son destin, sa vie à soi, à son gré, d'après son goût, est perdu. Perdu dans le déterminisme absolu dans l'existence humaine. Le déterminisme *des circonstances entrelacées*.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 89.

²¹⁰ *Ibid.*, p. 83.

Or, les nouvelles vaches améliorées de Michel raconte une histoire différente ; une histoire d'espoir, de possibilités illimitées des nouvelles paramètres indéterminés, au nom de la science.

Désir, connaissance : souffrance

Or, la loi de sang se montrera être tenace ; aussi les hommes Clément font preuve de cela : Père et fils Clément représentent de plusieurs manières la contrepartie des Djerzinski.

Bruno et son père Serge montrent tous les deux une aptitude prononcée pour les femmes, le sexe et l'alcool : «...Le type dans le cabinet à côté, en train de se faire un *body body*, c'était mon père. [Dit Bruno]²¹¹ ». Après avoir entendu son père jouir, Bruno a, d'après ses propres mots, « attendu quelques minutes pour me rhabiller après avoir joui moi-même ²¹²».

Cette anecdote, racontée par Bruno pendant une de ses classes fréquentes de psychanalyse, dévoile le trait le plus fondamental chez les hommes Clément ; un appétit énorme, illimité et presque grotesque de satisfaction immédiate des besoins. Et leurs besoins, surtout pour le sexe, mais aussi pour l'alcool, semblent être sans fond ; énorme et insatiable. Le déterminisme [génétique] signalé par père et fils Djerzinski est donc très vite confirmé par cette accentuation des similarités entre père et fils Clément.

Nous avons vu comment Bruno et son père montrent un comportement fortement sexué, tandis que Michel et son père sont des reclus antisociaux. Les deux frères ressemblent donc beaucoup à leurs pères. Les deux frères sont également très éloignés l'un de l'autre, au niveau de caractère et de tempérament ; par rapport à leur développement personnel et leurs réactions par rapport à la souffrance.

Le comportement fortement sexualisé de Bruno aboutit, entre autres, dans une agression sexuelle contre une de ses étudiantes dans l'école où il enseignait à l'époque. Du point de vue de Bruno, une perspective que l'on pourrait très facilement appeler dérangée, cet incident était pire pour lui que pour la fille: «Elle [son élève au lycée] a éclaté de rire; je crois que j'ai ri aussi en commençant à me masturber. J'ai continué à rire et à me branler pendant qu'elle rassemblait ses affaires, qu'elle se levait pour sortir.»²¹³ Jusqu'ici tout va raisonnablement bien, un peu dépendant de l'humour du lecteur. Cependant, les réflexions de la part de Bruno sur ce qui se passait après cet épisode révèlent une conscience très

²¹¹ *Ibid.*, p. 189.

²¹² *Ibid.*, p. 189.

²¹³ *Ibid.*, p. 198.

égoцентриque.

Car, ce qui se passe après cet épisode, dont la fille non seulement a témoigné, mais dont elle a aussi été la victime, Bruno n'en souffle pas un mot, et il ne montre pas non plus la volonté d'y réfléchir. En revanche, il ne se gêne pas de nous raconter que lui, Bruno, a beaucoup souffert. En effet, cet épisode mal tourné l'a tant blessé qu'il a dû être hospitalisé. La fille ne l'intéresse en aucune manière. Cette tendance égoцентриque vue ici va de pair avec l'image générale créée de Bruno : un être égoïste, désespéré, dans une quête également égoïste et désespérée du plaisir corporel.

Sa vie, comme cette expérience, crée l'impression d'être pourrie de ses besoins incessants d'assouvissement physique: « l'objectif principal de sa vie avait été sexuel.»²¹⁴ Bruno est donc, à travers ses propres mots, réduit à une proie de ses propres désirs. Désir incessant d'être soulagé, d'être rempli, par le sexe : « Il bandait en permanence », par l'alcool : « Il avait besoin d'un whisky avant le déjeuner. »²¹⁵ et par la nourriture : « Parfois Bruno se relevait pendant la nuit, marchait jusqu'au réfrigérateur. Il vidait des corn flakes dans un bol, rajoutait du lait, de la crème fraîche ; il recouvrait le tout d'une épaisse couche de sucre. Puis il mangeait. Il mangeait jusqu'à l'écœurement. Son ventre était lourd. Il éprouvait du plaisir. »²¹⁶ Boulimique, il se montre obsédé par ses trois vices fameux, et les dévore le plus vite et le plus souvent possible ; sans souci pour les lois morales ou juridiques. Ainsi, Bruno se présente comme un homme sans fond, ni volonté, sauf cette soif incessante. Celle d'être soulagé. D'être rempli.

Son effort de se rendre plein, de *remplir les tonneaux jusqu'au bord*, c'est sa manière de remplir le vide qu'il ressent. Bruno semble donc être, comme les crustacés sur l'autel de Marc, vide. Un vide qui semble s'épanouir de son plus profond intérieur. Un vide qui le pénètre, qui le creuse jusqu'au néant existentiel ; l'angoisse épouvantable de rien. Or, pourquoi ce vide, ce trou, à l'intérieur de lui ?

Son frère Michel ne semble pas partager ce sentiment de vide intérieur. Chez lui, c'est comme nous avons vu ci-dessus, plutôt *au milieu* du vide qu'il vit : «il se sentait séparé du monde par quelques centimètres de vide, formant autour de lui comme une carapace ou une armure. »²¹⁷ Un vide qui l'absorbe jusqu'à l'effacement de son corps.

Il n'a guère d'amis, il n'exprime pas, contrairement à son frère, ses sentiments à personne, mais mène une existence purement intellectuelle, éloignée des autres, que ce soit

²¹⁴ *Ibid.*, p. 63.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 111.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 48.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 86.

ses collègues ou sa famille : « Michel renonça à sa visite [familiale] annuelle en 1990. », et largement marquée par la distance et la séparation. Séparation des autres ainsi que de sa propre vie et de ses propres émotions : « Son visage ne reflétait rien qui ressemble au chagrin, ni à aucun autre sentiment humain.»²¹⁸

Nous avons vu comment Bruno se sent vide, comment il *est* vide. Ainsi, Bruno, le frère aîné constitue le vide, *la séparation incarnée*.

Son frère Michel poursuit, contrairement à Bruno qui est *rempli* de vide, une vie *entourée* de vide. Michel pourrait donc être compris comme la victime de ce que constitue Bruno (le vide). Or, basculant au coeur du vide, Michel, lui aussi, souffre d'un vide intérieur, un vide qui s'étend au point de l'entourer comme *une armure*. Il ne s'agit donc pas d'un vide qui le captive en tant que tel, mais plutôt d'un vide dont il est, lui-même, l'origine. Il est donc son propre captif, son propre prisonnier. C'est lui, Michel, l'origine, la source implosive de sa propre séparation.

Sur la base de ces caractéristiques, nous voyons bel et bien que Bruno et Michel, l'un personnifiant la chaleur du chair, l'autre représentant le froid de la raison, vivent la séparation incarnée ; la séparation morale et éthique d'autrui, ainsi que la séparation sentimentale de soi-même. Ainsi, à l'aide des caractères de Bruno et Michel le roman nous illumine sur deux réactions différentes au vide : deux pistes profondément différentes, celle du désir et celle de la connaissance, qui se fondent dans une troisième ; celle de la souffrance.

La souffrance

La souffrance [...] nous lui devons tout ce qu'il y a de bon en nous. Baudelaire.

En abordant le thème de la souffrance du roman *Les Particules élémentaires*, un éclaircissement par rapport à la souffrance, son fond et sa forme, s'impose.

Or, cerner un nom qui possède tant de connotations n'est pas évident. Car la souffrance, elle, évoque toute une gamme de significations diverses. En outre, cette gamme change sa matière selon sa victime : pour l'un la souffrance, c'est endurer la vie en tant que telle, pour son voisin la souffrance, c'est l'attente de la mort. Pour Sartre *l'enfer, c'est les autres*²¹⁹, pour Michel

²¹⁸ *Ibid.*, p. 93.

²¹⁹ La fameuse déclaration de l'un des protagonistes Garcin dans la pièce de théâtre *Huis Clos* de Jean-Paul Sartre, 1944.

Houellebecq c'est la *séparation des autres* qui constitue le pire des maux.²²⁰ Ainsi, à priori, la souffrance est un phénomène assez vague. Néanmoins, il nous faut une base, un point de départ pour notre analyse. Dans notre quête pour une telle base, la souffrance, elle, sera le sujet d'une délimitation extensive à la recherche d'une définition féconde pour notre étude : *La souffrance et la recherche de la bonté perdue.*

Commençons par une petite analyse sémantique: d'après *Le Petit Robert*, le nom *souffrance* signifie *douleur, peine, malaise*. Ce nom de connotations sombres se dégage du verbe *souffrir* de *suffrentia* (lat.). Jusqu'au treizième siècle, le verbe signifiait *résignation, tolérance*, tandis qu'aujourd'hui, ce verbe exprime, toujours d'après *le Petit Robert* : *affliger, martyriser, torturer et tourmenter*. La souffrance, c'est donc un nom qui sert à caractériser une expérience de tourment physique ou psychologique qui trouble son objet.

Voici sa signification sémique/lexique, maintenant à son caractère en tant qu'application générale. Bien évidemment, la souffrance, elle, n'appartient guère aux couches sociales particulières, mais se distribue d'une manière plus ou moins uniforme sur l'humanité en général. Comme la souffrance fait partie du registre des sentiments appartenant à la nature humaine, cela va de soi. Il s'agit donc d'un phénomène universel qui transcende tous les âges, classes, religions et nationalités.

Or, malgré son omniprésence, la souffrance prend des formes distinctes selon son propriétaire : deux hommes peuvent bel et bien pleurer la même mère, mais leur deuil ne serait jamais la même. Autant qu'ils sont deux hommes différents, avec des sentiments et expériences différents, leur deuil par rapport à une mère sera aussi et également différent ; car la souffrance, elle, ne sera jamais la même pour le *moi* qui souffre que pour *l'autre*. Ceci est déduit du fait que l'autre, par définition, n'est pas moi, ainsi ma souffrance n'est pas la souffrance de mon autrui. D'un tel procédé de pensée, on peut facilement conclure que la souffrance constitue une partie de la différence individuelle. Cependant, est-elle, de fait, ce qui nous sépare l'un de l'autre: le *moi* de *l'autrui* ?

D'après Pierre Jourde²²¹, la seule chose qui nous sépare vraiment de l'autre c'est la mort. C'est ainsi dit-il, parce que: « Un individu est sa mort »²²² La souffrance qui vient du fait que la mort arrivera, c'est-à-dire la souffrance « dans la mesure où elle représente l'introduction à la mort »²²³ fait partie de cette différence individuelle. Selon Jourde, c'est la

²²⁰ Se base sur la proclamation du narrateur « la séparation est l'autre nom du mal » p. 302 des *Particules élémentaires*.

²²¹ Jourde, *Op.cit.*, 1998, p. 100.

²²² *Ibid.*.

²²³ *Ibid.*.

mort qui nous distingue en tant qu'individus, c'est la mort qui règne au premier chef par rapport à la différence individuelle.

Au second lieu arrivera la souffrance.

De ce fait, le deuil et la douleur liés à notre mortalité font, en effet, partie de notre individualité. Même si l'on parle de la souffrance en tant que telle (non seulement comme l'attente de la mort, même si celle-ci peut bel et bien être la source originelle de la souffrance, thème que l'on explorera en profondeur plus loin), nous nous contenterons ici de constater que, puisque une personne n'est pas son autrui, des sentiments appartenant à cette personne font partie de ce qui la sépare des autres, en bref : la différence individuelle.

D'un tel point de départ, nous pouvons dire que la souffrance sépare le moi d'autrui ; elle détache l'individu de la collectivité à laquelle il appartient. Car, comme « Ma mort et ma souffrance ne sont pas celles de l'autre »²²⁴ ainsi serai-je ce que l'autre n'est pas : ma mort, et ma souffrance.

Néanmoins, et en même temps qu'elle fait distinguer le *moi* de *l'autrui*, la souffrance fait aussi joindre. Elle fait joindre parce qu'universelle, parce que tout le monde peut la connaître, tout le monde peut l'éprouver. La souffrance, c'est donc un phénomène complexe : un phénomène qui englobe et sépare à la fois, qui enclave la nature humaine, et qui détache l'individu de la collectivité.

Ainsi, la souffrance est , comme nous l'avons indiqué, une force ambiguë ; un état sombre et contradictoire qui nous unit et nous sépare en même temps. Notre définition demeure encore assez vague, mais la nature de la souffrance n'est pas évidente : sa matière est floue, et résiste aux définitions trop fixes. Cependant, sa base en tant que catégorie objective ne devra pas être impossible à captiver. Qu'est-ce que donc la souffrance, quel est son caractère, son point de repère?

La souffrance: catégorie autonome?

Selon la définition indiquée ci-dessus (*affliger, martyriser, torturer et tourmenter*), la souffrance, elle, représente quelque chose qui n'est caractérisé ni de bonheur, ni d'indifférence. En revanche, elle est souvent associée aux tourments mentaux et/ ou corporels. Or, au-delà de ces caractéristiques qualitatives, qu'est-ce que la souffrance? Qu'est-ce qu'elle représente en tant que telle?

²²⁴ *Ibid.*

Saisir la contrepartie de l'objet que l'on cherche aide souvent à créer une compréhension claire de ce que l'objet ne représente pas. L'une des négations les plus évidentes de la souffrance semble être le bonheur, ce qui est aussi confirmé par l'explication linguistique suivante : souffrance [...] contre : *bonheur, indolence, joie, plaisir*.²²⁵ Mais est-ce que la souffrance ne représente que la contrepartie négative du bonheur, comme indique cette explication? N'est-elle que le bas de gamme d'un état d'origine? Ou est-ce qu'elle appartient à une catégorie indépendante et active? Une essence libre et autonome qui ne raconte pas d'une absence (de bonheur), mais, au contraire d'une présence d'une unité autonome : c'est-à-dire : de la souffrance, libre, en tant que telle?

Autrement dit : est-ce que la souffrance, en tant qu'abstraction mentale, ne représente rien qu'un vide de substance initiale? Un vide, qui, par le biais d'absence, crée la contrepartie du contenu initial? C'est-à-dire : un état passif [d'une absence] caractérisé par l'éloignement de son origine active [d'une présence]? Où s'agit-il d'avantage d'une nouvelle catégorie libre, autonome et indépendante de celle du bonheur? Voici quelques questions auxquelles il sera utile de répondre en cherchant une définition féconde pour notre analyse.

Nous avons déjà établi que la souffrance, c'est un état malheureux pour l'homme. Si cet état caractérise la version négative de sa contrepartie, il va de soi que la souffrance et le bonheur seraient des phénomènes où l'un exclut *de fait* l'autre. Pourtant, la souffrance et le bonheur peuvent bel et bien frapper en même temps : *L'Amour-Passion* dont parle Denis de Rougemont dans son oeuvre *L'Amour et L'Occident*, est un bon exemple de ceci. L'amour qui signifie affection, attention et tendresse est « très généralement conçu comme le plaisir »²²⁶, tandis que « Passion signifie souffrance. »²²⁷ De cette manière, le dualisme contradictoire de *L'Amour-Passion*, où le mal et le bien se fondent dans une cohérence anachronique, représente donc le « désir de ce qui nous blesse. »²²⁸

De cette manière, et selon la définition de Denis de Rougemont, vivre une liaison de *L'Amour-Passion* c'est vivre du plaisir et de la souffrance à la fois. Donc, comme le plaisir et la souffrance peuvent *de fait* exister simultanément, ils ne s'éliminent pas mutuellement.

Cela indique que les deux ne sont pas des variantes de la même origine, mais qu'ils viennent des sources qualitativement différentes, que les deux ne sont pas des variantes de sonorité de la même gamme, mais plutôt de contre-pied.

²²⁵ Rey-Debove et Alain Rey, *Op.cit.*, p. 2120 : souffrance [...] contre : bonheur, indolence, joie, plaisir.

²²⁶ Denis de Rougemont, *L'amour et L'Occident*, Librairie Plon, Paris, 1992, p. 51.

²²⁷ *Ibid.*, p. 11.

²²⁸ *Ibid.*, p. 36.

Il faut cependant noter que le plaisir (dont parle de Rougemont), et le bonheur (comme contrepartie de la souffrance) ne sont pas nécessairement la même chose : le plaisir physique n'est pas forcément analogue au bonheur psychologique, par exemple. Il y a donc un potentiel de différence essentielle entre les deux conceptions qui peuvent démolir la force de notre argumentation.

Cependant, en nous basant toujours sur les définitions du Petit Robert, la sémantique lexicale du plaisir, se réfère à la conception traditionnelle du bonheur.²²⁹ (En outre, si l'on s'engage dans une telle liaison dont parle de Rougemont ici, l'aspect d'être amoureux apportera sans doute des sentiments appartenant à la catégorie traditionnellement perçue comme du bonheur, tandis que l'aspect passionnant n'entraîne que la misère que le nom signifie. Cela va des définitions déjà référées.)

Subséquentement, nous sommes encore une fois arrivés à la même conclusion que nous avons déjà esquissée, notamment que L'Amour - Passion dont parle Denis de Rougemont, se réfère à une concomitance/simultanéité de l'amour et de la passion. C'est-à-dire d'une dualité inverse qui apporte du bonheur et de la souffrance à la fois. À partir de cet antagonisme en question, nous déduisons facilement que comme les deux, souffrance et plaisir, peuvent être présents en même temps, ils ne peuvent, par conséquent, pas être deux versions du même phénomène.

Voici comment la souffrance et le bonheur ne sont pas des variantes du même genre, mais des existences profondément différentes et réciproquement indépendantes. Les deux ne font pas référence à une alternance entre absence et présence d'une certaine qualité, comme le jour et la nuit sont des versions de la même chose : notamment de la présence - absence de lumière. En revanche, il s'agit plutôt de qualités profondément distinctes comme le pétrole et de l'eau : deux liquides qui sont, néanmoins, fortement opposées et qualitativement différentes.

Ainsi, par le détour de Dennis de Rougemont et sa définition de *l'Amour-Passion*, nous voyons que la souffrance est bel et bien une catégorie libre, autonome et indépendante : elle ne représente nullement la contrepartie du bonheur, mais, au contraire, elle est une manifestation active de sa propre existence en tant que telle.

Voilà donc la souffrance, elle est ici à comprendre comme un sentiment autonome de douleur, de la peine et du malaise. (Par conséquent, la souffrance, le malheur et le malaise vont être utilisés pour le même état misérable d'un être souffrant.)

²²⁹ Rey-Debove et Alain Rey, *Op.cit.*, p. 239: « état de la conscience pleinement satisfaite :.[...] plaisir ; contentement, enchantement, euphorie, extase, joie, ravissement, satisfaction. »

En nous basant sur ces définitions esquissées, nous allons rencontrer la souffrance au sein de l'univers romanesque des *Particules*. Le but de cette rencontre est d'essayer d'en dégager des connaissances sur la souffrance, son fond et sa forme, afin de pouvoir l'échapper, et, finalement partir à la poursuite du bonheur. Le bonheur *des après-midis inépuisables*.

Notre point de départ sera celui que nous propose le narrateur: c'est-à-dire les vies et les souffrances de Bruno et Michel.

Or, pour pouvoir cerner correctement la nature de la souffrance, il faut également cerner son origine. De quoi, et *pourquoi*, surgit-elle ? En abordant ce sujet d'origine, nous allons nous soutenir aux penseurs qu'évoque le roman, notamment Platon et Sartre, afin de trouver une réponse valide par rapport à l'univers romanesque des *Particules élémentaires*

L'origine de la souffrance

Gorgias, le fameux texte platonicien du V^e siècle avant Jésus-Christ²³⁰, traite d'une multitude de thèmes, parmi lesquels surgit une perspective intéressante sur la souffrance. Dans son dialogue avec ses interlocuteurs Socrate annonce que la souffrance et le malheur sont intimement liés à l'injustice : « J'affirme que l'être injuste et méchant est malheureux »²³¹. L'être injuste est donc, selon notre définition, un être souffrant. Le bonheur, de son côté, tisse des liens forts avec la justice: « ...le bonheur consiste à agir avec justice » ou « à être justement puni si on a mal agi [...] »²³² Cependant, une punition légitime, comme un emprisonnement ou une amende à payer, fait sûrement souffrir le sujet de la punition. Or, Socrate proclame que la souffrance éprouvée par un tel châtiment va de pair avec le bonheur. Mais comment expliquer cela? Comment se fait-il que la souffrance puisse manifester sa contrepartie?

Nous venons d'établir que la souffrance et le bonheur, c'est un antagonisme impossible à fonder que par un dualisme contradictoire. L'un n'est pas, par définition, une variante de l'autre. Ainsi la souffrance n'est-elle nullement le bonheur. Comment peut-on expliquer la proclamation de Socrate, que le bonheur consiste en la souffrance d'une sanction raisonnable? Ce que signale en fait Socrate ici, c'est qu'après avoir subi une punition juste, (c'est-à-dire d'avoir souffert, d'une manière juste), l'on a, pour ainsi dire, relevé le défi. Le

²³⁰ Date dramatique normalement perçu comme entre 427 et 404 avant J.-C., Voir par exemple l'introduction par Monique Canto dans *Platon, Gorgias*, Paris, GF Flammarion, 1993, p. 51.

²³¹ *Ibid.*, p. 178.

²³² *Ibid.*, p. 14.

bilan est rétabli : l'action de subir quelque chose de mal, de souffrir, fait en quelque sorte neutraliser le mal déjà commis. Même si la punition a fait subir « toutes sortes d'atroces souffrances »²³³ à sa victime, ces souffrances peuvent mener au bonheur, car « l'homme qui est châtié en juste punition subit [...] quelque chose de juste »²³⁴ [...] « L'homme qui se trouve puni subit donc quelque chose de bon »²³⁵

Ce n'est donc pas la souffrance *en tant que telle* qui crée le bonheur, mais l'action de l'avoir subi, et ainsi d'avoir été purifié. Cette compréhension de la souffrance comme un outil pour se purifier des péchés commis, constitue, même aujourd'hui, un point central dans la vie religieuse de plusieurs religions.

En revanche, dit Socrate, « l'homme qui vit le plus mal est l'homme qui garde son injustice et qu'on ne délivre pas de son mal »²³⁶

Or, si la source de la souffrance, c'est-à-dire des injustices commises, n'est pas punie dans la vie terrestre, la souffrance, elle, prend caractère de tourments éternels post-mortem. « En effet, si l'âme arrive aux portes de l'Hadès, toute remplie d'injustices, elle se trouvera dans la pire des conditions et souffrira les maux les plus douloureux. »²³⁷

La souffrance a donc une double fonction chez Socrate : elle représente un moyen pour obtenir le bonheur, ainsi que la souffrance en tant que telle : la souffrance sous la forme des châtiments pour une injustice commise peut en effet mener au bonheur car : « [...] lorsqu'on est puni, on est délivré du mal de l'âme. »²³⁸ La souffrance infligée par une punition constitue donc une souffrance utile pour la victime punie. Elle rend juste l'être auparavant injuste. Comme l'être juste c'est un être heureux selon Socrate, elle apportera l'espoir du bonheur au sujet souffrant. Voici comment la souffrance en tant que punition terrestre d'un péché commis, est avantageuse.

En revanche, la souffrance en tant que punition dans l'Après-Vie (Hadès), est désavantageuse parce que permanente et sans valeurs purificatoires aux âmes impures. Selon des énonciations de Socrate dans le dialogue en question, la souffrance peut nous aider à nous améliorer et purifier notre âme. Par contre, si l'homme injuste n'est pas l'objet de la souffrance de la punition terrestre, il sera condamné aux souffrances atroces et éternelles. Ainsi, subir de la souffrance (terrestre), peut également être l'échapper (post-mortem). (La

²³³ *Ibid.*, p. 194.

²³⁴ *Ibid.*, p. 195.

²³⁵ *Ibid.*, p. 196

²³⁶ *Ibid.*, p. 203.

²³⁷ *Ibid.*, p. 303

²³⁸ *Ibid.*, p. 102.

souffrance post-mortem est la punition éternelle sans autre but que la souffrance en soi, la souffrance terrestre n'est à comprendre que comme un outil pour finalement l'échapper.)

Nous venons de voir comment Socrate proclame que « commettre l'injustice c'est le plus grand mal »²³⁹ et que « l'être injuste et méchant est malheureux ». Cette thèse nie en effet que l'homme injuste peut être heureux, ce qui entraîne que l'homme injuste est un homme malheureux. Le malheur, la souffrance, c'est donc agir avec injustice selon le raisonnement de Socrate. Or, qu'est-ce que cette injustice?

Avant d'approfondir, il est important de noter que notre but à nous c'est, simplement, de noter que selon Socrate (dans les dialogues de *Gorgias*) il y a une manière de vie distincte qui va de pair avec la vie malheureuse, notamment la vie déréglée. Une telle thèse est très utile pour l'interprétation de la souffrance dans *Les Particules élémentaires* en général, et, comme nous allons voir, pour Bruno en particulier. Il s'agit donc d'un approfondissement des thèses de Socrate par rapport aux *Particules*, mais nous n'allons pas élaborer une analyse profonde de *Gorgias* en tant que telle.

Pendant une de ses dialogues dans *Gorgias*, Socrate compare l'homme menant une vie déréglée avec une « passoire percée ». Il est une passoire percée parce qu'il, d'après Socrate, « ne peut rien contrôler ni rien retenir » ce qui entraîne « l'impossibilité d'être jamais rempli »²⁴⁰. Comme le seul but d'un tel caractère est l'assouvissement immédiat des besoins, c'est-à-dire d'être constamment rempli, il n'est jamais satisfait, c'est à dire : il n'est jamais heureux.

En revanche, Socrate annonce que « les hommes dont la vie est ordonnée, sont plus heureux que ceux dont la vie est déréglée »²⁴¹. Pour approfondir ces pensées autant que possible, il raconte une petite histoire métaphorique pour soutenir son point de vue pourtant ardemment contesté par ses interlocuteurs:

Suppose qu'il y ait deux hommes qui possèdent, chacun, un grand nombre de tonneaux. Les tonneaux de l'un sont sains, remplis de vin, de miel, de lait et cet homme a encore bien d'autres tonneaux, remplis de toutes sortes de choses. Chaque tonneau est donc plein de ces denrées liquides qui sont rares, difficiles à recueillir et qu'on obtient qu'au terme de maints travaux pénibles. Mais, au moins une fois que cet homme a rempli ses tonneaux, il n'a plus à y verser quoi que ce soit ni à s'occuper d'eux ; au contraire quand il pense à ses tonneaux il est tranquille. L'autre homme, quant à lui, serait aussi capable de se procurer ce genre de denrées, même si elles sont difficiles à recueillir, mais comme ses récipients sont percés et fêlés, il serait forcé de les remplir sans cesse, jour et nuit, en s'infligeant les plus pénibles peines. Alors, regarde bien, si ces deux hommes représentent chacun une manière de vivre, laquelle des deux dis-tu qu'elle est la plus

²³⁹ *Ibid.*, p. 174.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 231.

²⁴¹ *Ibid.*, p. 232.

heureuse?²⁴²

Et l'on peut bien inverser la question et demander laquelle des deux vies est la vie la plus malheureuse? La réponse semble apparente ; si l'on met l'argumentation platonique comme point de départ, c'est la vie ascète, réglée, qui manifeste le chemin du bonheur, tandis que la vie hédoniste n'est que le trou noir de la souffrance éternelle. Ainsi, à travers la métaphore des deux hommes et leurs tonneaux, Socrate a fait esquisser l'antithèse de l'ascétisme et l'hédonisme, en s'appuyant sur la première comme le chemin de bonheur.

Cependant, son interlocuteur, Calliclès, insiste sur le fait que la loi de la nature, une loi qui est intimement liée à la vie déréglée, représente le seul trajet du bonheur. « Voici, si on veut vivre comme il faut, on doit laisser aller ses propres passions, si grandes soient-elles, et ne pas les réprimer. Au contraire, il faut être capable de mettre son courage et son intelligence au service de si grandes passions et de les assouvir avec tout ce qu'elles peuvent désirer²⁴³»

Nous n'allons pas ici chercher à trouver ce que c'est qu'une vie heureuse/malheureuse, mais simplement noter que pour Socrate c'était l'ascétisme, tandis que pour Calliclès, une vie sans souffrances était une vie sans tempérance, et en faveur d'une recherche incessante de plaisirs corporels. En bref : la vie hédoniste.

Or, nous allons voir que tous les deux se trompent. Au moins par rapport à Bruno et Michel, les deux hommes et demi-frères personnifiant l'antithèse abordée par Socrate dans *Gorgias*. Car, comme nous verrons par la suite, ces deux hommes, l'un ascète prononcé, l'autre hédoniste exagéré, souffrent tous les deux d'un malaise articulé, et ainsi les hypothèses proposées par Socrate et Calliclès ont été réfutées à partir des figures romanesques de Michel Houellebecq.

Tonneaux vides / tonneaux remplis

Le désespoir peut ainsi prendre trois figures: le désespéré inconscient d'avoir un moi (ce qui n'est pas du véritable désespoir), le désespéré qui ne veut pas être lui-même et celui qui veut l'être. Kierkegaard

Bruno, le frère aîné des tonneaux vides se présente, comme nous l'avons déjà signalé, plutôt mal. Obèse et pervers, il paraît répugnant en toutes les manières possibles : il est littéralement et figurativement laid. Marié, divorcé, avec un fils unique et un thérapeute dont le nom demeure typiquement inconnu, (typique pour Bruno parce qu'il s'agit d'une autre

²⁴² *Ibid.*, p. 233.

²⁴³ *Ibid.*, p. 229.

personne que lui-même) avec qui il discute à l'excès son abondance de problèmes personnels et sexuels : « Le psychiatre appréciait moins la partie suivante du récit, mais Bruno [y tenait beaucoup, il] n'avait aucune envie de la passer sous silence. Après tout ce connard était là pour écouter, c'était un employé, non? »²⁴⁴ L'attention, même si négative, semble être meilleure que subir l'horreur (que vit son frère), d'être ignoré, peu remarqué. Dans le monde de Bruno, tout se tourne autour de lui, de son besoin d'être vu, d'être écouté : d'être confirmé en tant qu'être humain.

Son besoin d'attention personnelle, son incessante exigence de confirmation extérieure de son existence, sont ancrés dans le fait que Bruno manque le fond, le palier autour duquel le sens d'un « moi » doit être développé : « j'aimerais penser que le moi est une illusion; il n'empêche que c'est une illusion douloureuse » dit doucement Bruno.²⁴⁵ Sans le fond, la base d'une conception du « moi », il n'y a pas non plus des limites, (sans un objet il n'y a pas non plus des limites de cet objet) et sans limites, on ne sera jamais rempli, car jamais plein, jamais entier.

Nous avons déjà vu comment Bruno, la passoire percée, cherche à remplir son existence. Il ne se sent pas sûr de son être, de son droit d'exister, et ainsi se force-t-il de le matérialiser à travers son corps, de plus en plus obèse et de plus en plus sexué. Son obsession et attention à outre mesure par rapport au plaisir corporel n'est qu'une tentative de confirmer sa propre existence, une existence qu'il semble incertain d'avoir (le droit) d'avoir.²⁴⁶ Or, pourquoi ce doute, ce vide en lui ?

Socrate aurait dit à cause de sa vie hédoniste. Et c'est vrai, Bruno mène une vie où la quête du plaisir semble être le seul but. Cependant, Michel souffre aussi, mais il n'est en aucune manière un être cherchant à vider et remplir ses tonneaux, au contraire, nous avons vu que c'est un homme content de peu ; de peu de nourriture, de boisson et même de contact humain – un ascète à proprement parler. Là où Bruno, *obèse et craintif*, prend trop de place, Michel n'a pas de place, en effet il est au bord d'un état *anorectique* : « Il [Michel] se leva, s'enferma dans les toilettes. Très discrètement, sans faire le moindre bruit, il vomit. Puis il se

²⁴⁴ Houellebecq, *Op.cit*, 1998, p. 73.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 66.

²⁴⁶ Pourtant, même le narrateur questionne l'existence de Bruno : «Pouvait-on considérer Bruno comme un individu? Le pourrissement de ses organes lui appartenait, c'est à titre individuel qu'il connaîtraient le déclin physique et la mort. D'un autre côté sa vision hédoniste de la vie, les champs de forces qui structuraient sa conscience et ses désirs appartenaient à l'ensemble de sa génération [...] Bruno pouvait apparaître comme un individu, mais d'un point de vue il n'était que l'élément passif du déploiement d'un mouvement historique» p. 178 des *Particules élémentaires*. Voici encore une dénonciation de l'existence de Bruno en tant qu'individu, il est réduit au pourrissement de son corps, le reste de lui appartient apparemment à toute une génération. Ici, encore une fois, la limite entre vie privée, individuelle et vie collective, sociétale se mélange d'une manière illuminant la fragilité de l'individu, dans un monde, un champ de force, qui structure la conscience humaine.

passa un peu d'eau sur le visage, revint vers le salon. »²⁴⁷

Le va – et –vient entre Bruno et Michel sert, dans une certaine mesure, à illustrer le dialogue platonicien entre Calliclès et Socrate, et nous montre que, malgré sa capacité rhétorique, Socrate –ainsi que Calliclès - a eu tort ; aucun d'eux, d'après la logique du roman en question, tient la vérité par rapport à la souffrance : Michel incarne l'idéal socratique et Bruno le disciple de Calliclès. Or, ils sont tous les deux très malheureux. Ainsi, ni l'hédonisme, ni l'ascétisme ne semblent mener au bonheur terrestre. Et voilà comment, à partir du malheur de Michel et Bruno, l'argumentation socratique a été réfutée.

Donc, la question demeure -pourquoi l'ascète et l'hédoniste souffrent-ils tant ?

Une vie - un choix?

Nous venons de voir que, d'après l'argumentation de Socrate, l'on peut dégager que si l'on choisit une vie de tempérance, c'est-à-dire une vie juste, on choisit en même temps le bonheur. En revanche, si l'on favorise la vie déréglée, on a simultanément fait le choix de la souffrance éternelle. Un choix qui n'est pas tellement loin du choix originel dont parle Sartre dans son texte *L'existentialisme est un humanisme* (1946). Bien évidemment, les deux textes, *Gorgias* (dont la date dramatique se situe 427 et 404 avant J.C.) et *L'existentialisme est un humanisme*, sont profondément différents.

Ainsi leur mise en scène dans notre contexte peut sembler à la fois arbitraire et hasardeuse. *Gorgias*, l'un des dialogues platoniciens les plus connus, est surtout une critique de la rhétorique (ainsi qu'une défense de la philosophie et la définition d'une norme de vie). Tandis que le texte de Sartre, de son côté, est une défense ardente de l'existentialisme (sartrien) en tant que doctrine humaniste.

En outre, il y a un espace de temps d'environ deux mille ans entre les deux textes, ce qui peut rendre une comparaison fertile encore moins vraisemblable. Apparemment donc, il n'y a pas trop de points communs entre les deux œuvres, et leur utilisation semble être peu féconde dans notre quête pour le fond et la forme de la souffrance.

Or, nous avons déjà argumenté, au début de notre mémoire, que l'utilisation des textes d'une vaste distance temporelle est un trait qui revient dans le roman. La distance temporelle entre les œuvres en question n'est donc qu'une prolongation de celle de l'espace romanesque.

En outre, les deux ouvrages traitent, (d'une façon plus ou moins directe, c'est vrai), la

²⁴⁷ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 180.

question du choix du destin. Un choix du destin qui s'achève par le bonheur – ou la souffrance-, selon le caractère et la fondation du choix commis. Voici le point de départ utile pour notre analyse de la souffrance des *Particules élémentaires*.

Comme nous venons de voir, Socrate proclame que l'injustice fait souffrir. Par conséquent, si l'on choisit de demeurer un être injuste, on a choisi la souffrance comme base (de fond) de sa vie. De la même manière, Sartre proclame que l'homme qui souffre, c'est un homme qui a décidé de souffrir parce que : « l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. ²⁴⁸ » C'est-à-dire : l'homme est ce qu'il a choisi d'être. Donc, si l'on est souffrant c'est parce que l'on a choisi de l'être. Voilà comment Sartre, à l'instar de Socrate, raconte de la souffrance comme le choix de l'homme qui le subit.

Leur point de départ est néanmoins un peu divergent. Le choix dont parle Socrate est avant tout un choix entre d'un côté, la vie ascétique et philosophique, et de l'autre côté, entre la vie déréglée et rhétorique.²⁴⁹

Un tel choix est bel et bien une résolution de caractère moral et décisif. Cependant, et comme nous avons vu plus haut, le résultat de cette résolution ne s'achèvera pas nécessairement que dans l'Après-Vie. Ainsi le choix de Socrate est moins dirigé par rapport à la vie terrestre que celui de Sartre.

Le choix dont parle Sartre est plus fondamental : il s'agit d'un choix originel de caractère, et de destin terrestre. D'après Sartre, le résultat de ce choix originel crée à chaque instant l'essence de l'homme. De ce qu'il est en tant que tel. De cette manière, l'homme est son choix et l'essence d'un homme surgit à partir de son existence. Son existence, c'est sa vie, et sa façon de vivre cette vie, c'est pourquoi Sartre dit que « ...l'existence précède l'essence »²⁵⁰. Ainsi, la souffrance, toujours d'après Sartre, n'est que le résultat immédiat (l'essence) d'un choix de caractère (l'existence), de destin et de vie (un destin et une vie qui possèdent la possibilité de change que l'homme est toujours capable de faire et refaire.)

Ainsi, d'après l'existentialisme sartrien, un homme n'est rien que sa propre création. Les actions de l'homme ne dépendent « en aucune manière d'un principe transcendant tel que la nature, la société, le corps ou l'inconscient physique »²⁵¹, mais simplement de l'homme en tant que tel. Parce que « L'homme est ce qu'il fait ».²⁵² (Socrate à Polos),

²⁴⁸ Sartre, *Op.cit*, 1946,1996, p. 30.

²⁴⁹ Pour une introduction approfondie voir l'introduction de Monique Canto dans *Platon, Gorgias, présentation et traduction par Monique Canto-Sperber*, 1993, p. 9-101.

²⁵⁰ Sartre, *Op.cit*, 1946,1996, p. 26.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 54.

²⁵² *Ibid.*, p. 52.

Voici les portes de la souffrance - et voilà le point de départ commun des deux textes : la souffrance, c'est une façon de vivre que l'on peut échapper ou subir selon son propre choix. Et, plus important : c'est un choix libre. Ce qui s'oppose au déterminisme signalé par *Les Particules*.

Or, d'après Sartre et d'après Socrate la souffrance est une résolution libre. Car, comme nous dit Sartre, « (...) il n'y a pas de déterminisme, l'homme est libre, l'homme est liberté. »²⁵³ Cette liberté implique que l'homme est entièrement responsable de ce qu'il est : s'il va bien, c'est grâce à ce qu'il a fait. Pourtant, et peut-être plus inquiétant : si l'homme ne va pas bien, c'est également à cause de lui-même. De cette manière, l'homme n'a pas des excuses pour son destin. Il est libre, et sa liberté va de pair avec la responsabilité de sa propre existence.

Au cours de ses dialogues en *Gorgias*, Socrate, de son côté, ne met pas directement en question le sujet de *la liberté de choix* en tant que tel. Or, son premier but semble plutôt être de convaincre son audience : « je veux te convaincre pour autant que j'en sois capable, de changer d'avis et de choisir, au lieu d'une vie dérégulée, que rien ne comble, une vie d'ordre, qui est contente de ce qu'elle a et qui s'en satisfait²⁵⁴ ». Son utilisation du mot *convaincre* signale en tous cas qu'il s'agit ici *d'un choix* qui n'est pas fixé en avance, mais qui est, au contraire, quelque chose dont chacun est libre de décider selon son goût – selon son choix. Ce qui signale, de fait, qu'il s'agit d'une possibilité d'option – une décision par laquelle on donne la préférence à une chose en écartant les autres.

Ainsi, pour résumer : si l'on éprouve de la souffrance, c'est, d'après Sartre, parce que l'on a fait le choix (originel) de souffrir. Rien de moins. La raison pour laquelle on est devenu un être souffrant, c'est que l'on a choisi de l'être. Et, plus important, cette décision de la souffrance, c'est une décision libre: un choix de destin, et un régime de volonté sans rapports héréditaires, ni psychologiques, physiques ou sociologiques. C'est le résultat du choix originel qui crée à chaque instant l'essence de l'homme. Ainsi, c'est l'être souffrant qui crée la souffrance : en la choisissant on l'a fait exister à partir de soi. En fin de compte, si l'on souffre, c'est parce que l'on l'a choisi.

Ce qui s'oppose, comme nous verrons par la suite, fortement au procédé naturaliste suivi dans *Les Particules élémentaires*. Dans ce roman auquel notre étude est consacrée, les personnages principaux sont situés dans un cadre romanesque particulier : avec un milieu, un

²⁵³ *Ibid.*, p. 39.

²⁵⁴ Canto-Sperber, *Op.cit.*, 1993, p. 232.

passé, une histoire personnelle et culturelle. En bref : un décor romanesque qui sert de fondation du déroulement du drame et le développement émotionnel des protagonistes. Ainsi, l'action des protagonistes n'est nullement décrite comme quelque chose de libre, d'arbitraire, dépouillée de toute influence extérieure.

En revanche, le roman s'efforce de nous montrer que les paramètres de l'existence humaine sont, dans une certaine mesure, déjà donnés dès le début, ce qui rend l'individu moins responsable de son propre destin – et, par conséquent, de sa propre souffrance que chez Sartre. Ainsi que chez Socrate. La souffrance, elle n'est donc ni le résultat d'une vie hédoniste/ascète, ni le résultat d'un choix, selon Houellebecq. En revanche c'est le résultat des *circonstances entrelacées*, d'une vie, une existence. Or, malgré ce fait, nous venons de voir que le déterminé n'est pas aussi absolu, ni aussi inébranlable que l'on puisse le croire aux premiers abords du roman, ce qui donne espoir pour une autre vie, un autre destin que celui dont souffrent les deux demi-frères.

Amour et souffrance : des circonstances entrelacées

Des êtres humains qui travaillent toute leur vie, et qui travaillent dur, uniquement par dévouement et par amour ; qui donnaient littéralement leur vie aux autres dans un esprit de dévouement et d'amour ; qui n'avaient cependant nullement l'impression de se sacrifier ; qui n'envisageaient en réalité d'autre manière de vivre que de donner leur vie aux autres dans un esprit de dévouement et d'amour. En pratique, ces êtres humains étaient généralement des femmes. Houellebecq

Nous savons que, d'après la logique du roman, l'amour est la source du bien : «...l'amour lie et il lie à jamais. La pratique du bien est une liaison, la pratique du mal une déliaison. La séparation est l'autre nom du mal ; c'est également l'autre nom du mensonge. Il n'existe en effet qu'un entrelacement magnifique, immense et réciproque. »²⁵⁵ Vivre l'absence d'amour, c'est vivre la déliaison, la séparation ; le mal incarné. Pire encore, c'est vivre l'irréel, car, apparemment, il n'existe que des *entrelacements magnifiques*. Curieusement, adultes, les demi-frères se dévoilent incapables d'amour, incapables d'aimer autrui, et, surtout, de s'aimer eux-mêmes. Ils vivent, *souffrent, la déliaison, l'autre nom du mal.*

²⁵⁵ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 302.

Bruno, Annick et Christiane : amour et amour mort

Il y a des insectes qui meurent au moment même de la fécondation, ainsi toute jouissance s'accompagne de mort. Kierkegaard

Le roman nous invite à partager le rapport dysfonctionnel entre Bruno et Annick, la petite amie de sa jeunesse. Leur histoire se résume ainsi : « elle le suçait rapidement, [...] il éjaculait dans sa bouche. Parfois ils parlaient de leurs études, mais pas tellement ; il repartit en général assez vite. »²⁵⁶

Pendant leur temps ensemble, Bruno ne fait que profiter d'Annick : il dévore son corps, il avale son être. Il l'avale jusqu'au bout, jusqu'au point où il ne reste plus rien d'elle, d'Annick, sauf sa fonction de gratification sexuelle. Sa valeur en tant qu'être humain est donc réduite à la valeur d'un objet sexuelle. La consommation de son être, l'a vidée au point où elle, finalement, préfère accomplir ce que Bruno a commencé : elle se tue. Ainsi leur relation s'arrête-t-il.

Des années plus tard, l'histoire se répète. Christiane est devenue le nouvel objet de plaisir de Bruno : « il [Bruno] prenait plaisir à voir Christiane se déplacer nue dans l'appartement, aller chercher les glaçons et les olives. »²⁵⁷ Comme Annick, Christiane est réduite à un objet, un moyen, pour la satisfaction de Bruno. Rien d'autre.

Il est important de noter que Christiane représente aussi autre chose qu'un objet sexuel dans le roman : elle est aussi une femme, une mère, un être humain qui s'occupe des autres, de sa vie. Elle est également une victime de son âge et de son temps, mais, en même temps représente-t-elle une femme qui se force de prendre la responsabilité de sa vie, de son destin. Or, aux yeux de Bruno, la valeur de Christiane, en tant que femme, et même comme un être humain aimable, égale le plaisir qu'elle (à partir de son corps, le milieu qu'elle fréquente, la nourriture qu'elle prépare) engendre. Ce qui est souligné par le fait que dès le moment où elle cesse d'être la source inépuisable de son plaisir corporelle, sa valeur en tant que femme, ou plutôt en tant qu'être humain valable d'être aimé, cesse d'exister : quand Christiane tombe *invalide*, Bruno la traite comme un objet notamment *invalide* : il ne peut plus se servir de son corps, et, subséquemment, la rejette : « rien ne le forçait à s'occuper d'une invalide. »²⁵⁸

Dès le moment où Christiane cesse d'être la source inépuisable de son plaisir corporelle, sa valeur en tant que femme, ou plutôt en tant qu'être humain valable d'être aimé par lui, cesse d'exister. Christiane accepte le défi ; elle se jette en dehors des marches :

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 152.

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 223.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 248.

« [...] elle était décédée pendant son transfert à l'hôpital. »²⁵⁹

Il y avait donc, dans la vie de Bruno, au moins deux femmes prêtes à tout donner pour lui. Néanmoins, ce *tout* n'est en aucune manière *assez* pour Bruno, *l'être insatiable*, qui exige toujours *encore*.

Or, mêmes mortes, même rejetées, abandonnées, ces femmes, peu explorées par le narrateur, (sauf comme objets pour le désir de Bruno), ont une fonction importante dans le roman. Avec force, elles établissent Bruno comme un homme en bas de la gamme de la hiérarchie sexuelle. D'après la logique du roman Annick, très obèse, n'a aucune chance d'être aimée ; « Sans beauté, la jeune fille est malheureuse, car elle perd toute chance d'être aimée²⁶⁰ » Christiane, déjà dans la quarantaine, est condamnée au même destin : « Le désir sexuel se porte essentiellement sur les corps jeunes ». ²⁶¹

Malgré leur position basse au niveau du statut érotique, Bruno a inauguré des relations intimes avec Annick et Christiane. Il y a donc une symétrie entre les femmes, leur place dans la hiérarchie sexuelle et la place occupée par Bruno : ils sont tous des individus en bas de la gamme du culte du corps. Il y a donc une symétrie presque classique entre le caractère moral et la position sociale de Bruno ; la plus basse possible ; *l'animal oméga*.

Or, en premier lieu, ces deux femmes servent à montrer la vue objectivante que tient Bruno aux femmes : c'est leur fonction – et nullement leur valeur - en tant que femme (être humain) qui est aimée. Pour Bruno, Annick et Christiane ne sont que des moyens dont il se sert pour obtenir du plaisir (corporel). Quand ces moyens ne peuvent plus lui rendre service, il les rejette. C'est ainsi parce que Bruno aime l'objet, nullement la femme que loge cet objet.

Ainsi, sous le regard de Bruno, Annick et Christiane subissent la dégradation de leur être en objet. Une telle objectification donne lieu à la séparation. Si je te regarde comme un objet c'est parce tu n'es pas moi, et comme tu n'es pas une partie de moi, mais un objet séparé de moi, il y a un trou, un vide entre nous qui nous sépare.

Cette objectification est, en quelque sorte, acceptée par Annick et Christiane. Elles n'ont rien fait pour que cette objectification s'arrête. Au contraire, elles l'ont accélérée, presque inaugurée: « [Christiane] : je te fais jouir maintenant, ou tu préfères que je te branle dans le taxi? [Bruno]: Non, maintenant. »²⁶² Or, dès le moment qu'elles ne sont plus cet objet, elles ne sont que des objets invalides, et leurs suicides ne sont que la matérialisation

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 248.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 57.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 106.

²⁶² *Ibid.*, p. 200.

d'une mort sociale et existentielle déjà accomplie.

Ainsi Bruno vit-il sa vie dans la *solitude et l'amertume*²⁶³ de la séparation individuelle, sans amour, sans bonheur, mais avec cet insatiable besoin d'être rempli. Rempli d'amour: comment « [...] expliquer leur qu'il avait besoin d'amour ? »²⁶⁴

Or, Bruno, c'est un homme incapable de l'amour. Incapable parce que: « Pas plus que ses parents avant lui il n'avait été capable de l'amour. »²⁶⁵

Michel, Annabelle et l'amour féminin

Les femmes ont moins peur de la mort que nous. Houellebecq.

Michel, de son côté, annonce qu'il voulait bien sentir de la tendresse, de l'affection, qu'il en effet « ne demandait qu'aimer. »²⁶⁶ Toutefois, il admet son échec: « une réserve glaciale avait envahi son corps; réellement, il ne pouvait plus aimer. »²⁶⁷

Néanmoins, dès son enfance, il y avait toujours Annabelle, la fille d'une beauté extraordinaire qui l'aimait et qui aimerait être aimé par lui : « Annabelle resterait à ses côtés, et l'envelopperait éternellement de son amour. »²⁶⁸

Or, de la part de Michel, il ne s'agissait pas d'amour : « elle était belle, désirable et aimante; pourquoi ne ressentait-il rien? »²⁶⁹ Michel ne ressent rien parce que « Les enfants supportent le monde que les adultes ont construit pour eux, ils essayant de s'y adapter de leur mieux ; par la suite, en général, ils le reproduisent. »²⁷⁰ Vivant dans un monde de particules élémentaires séparées, objectivées, il se trouve (au lieu d'être au milieu d'un état, d'une onde, de solidarité, de fraternité et d'amour illimité) au milieu du vide.

Ainsi, entouré de vide, Michel comme son frère, vit la déliaison, la séparation : l'autre nom du mal.

Comme toutes les femmes dans cette histoire, Annabelle meurt. Comme toutes les femmes de Bruno, elle choisit de mourir : « son corps ne pouvait plus être une source de bonheur et de joie.....la vie lui appara [iss] ait comme une mauvaise plaisanterie....elle ne

²⁶³ *Ibid.*, p. 7.

²⁶⁴ *Ibid.*, p. 38.

²⁶⁵ *Ibid.*, p. 249.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 119.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 239.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 238.

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 275.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 250.

voulait plus être un charge pour les autres [...] je préfère mourir [...] »²⁷¹ Le fait qu'aussi la copine de Michel décide de se tuer, souligne que l'objectification dégradante des femmes est quelque chose de général ; quelque chose d'ancré dans l'esprit du temps de l'Europe occidentale du XXe siècle, notamment l'idée que « La valeur d'un être humain se mesure aujourd'hui par son efficacité économique et son potentiel érotique. »²⁷² Une telle manière de regarder autrui engendre donc de la séparation ; le regard objectivant sépare l'homme d'autrui, et le rend seul, atomisé, éloigné de son frère. C'est ainsi, nous dit *Les Particules*.

L'amour féminin, tel qu'il est décrit dans le roman, crée un contraste frappant à la séparation engendrée par le regard objectivant. L'amour féminin y est décrit comme un amour altruiste, un amour qui se sacrifie, qui se dévoue aux besoins d'autrui, au détriment de son propre bonheur ; en bref : un amour qui cherche *la liaison* à autrui.

Cet amour se présente à partir d'Annick et Christiane, mais surtout à l'aide d'Annabelle²⁷³ : Annabelle « [...] était l'enfant faite pour bonheur, tenait à qui voulait le trésor de son cœur/elle avait pu donner sa vie pour d'autres vies. »²⁷⁴ Et c'est exactement ce qu'elle a fait, littéralement et figurativement. Littéralement parce qu'elle donne sa vie pour ne pas être *une charge* des autres. Figurativement parce que, à partir de sa mort, Annabelle devient la muse derrière le travail de Michel.²⁷⁵

Son travail aboutit « à partir d'une mutation biologique »²⁷⁶ dans la naissance d'une nouvelle espèce de (post)hommes : «reproductible par clonage, et immortelle »²⁷⁷

Ainsi se fait-il que les femmes dans *Les Particules* occupent peut-être une place modeste, mais tout de même une place très importante, en ce qu'elles englobent un des nœuds fondamentaux du roman ; l'espoir de bonheur commun au nom de l'amour altruiste et féminin.

Or, nous savons que, malgré la compassion altruiste de leurs femmes, Bruno et Michel, les deux représentants de l'ancien régime, sont incapables d'aimer leurs femmes, leur autrui, eux-mêmes. Or, pourquoi ce malheur, pourquoi cette souffrance?

Parce qu'ils l'ont choisi? Parce que, comme l'homme des tonneaux percés, ils vivent leurs

²⁷¹ *Ibid.*, p. 281.

²⁷² Houellebecq, *Op.cit.*, 1991, p. 144.

²⁷³ Il faut noter que la mère, Janine Ceccaldi, ne fait pas partie de cet amour féminin. Chez elle, c'est plutôt l'amour égoïste, (masculin?) qui est évoqué, ainsi que celui l'amour de soi-même, engendré par la vague hippie à laquelle elle appartient et dont elle était l'un des précurseurs.

²⁷⁴ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 285.

²⁷⁵ Après la mort d'Annabelle, Michel, écrasé par le deuil a eu une révélation: « il allait travailler [...] », *Les Particules élémentaires*, p. 289.

²⁷⁶ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 313.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 308.

vies dévorées de désirs qui ne peuvent jamais être assouvies? Parce que la *loi du sang*, ou bien les *circonstances entrelacées*, la déterminent? Michel Houellebecq nous donne au moins deux autres explications possibles. La première, psychologique, est impossible à échapper : tout est la faute *de la mère dénaturée* :

Pour expliquer la sortie misérable de Bruno et Michel, Janine Ceccaldi est mis en scène comme la mère cruelle responsable de la souffrance de ses deux fils. Grâce à la décision qu'elle a fait d'abandonner ses fils en faveur de sa réussite personnelle, Janine est tenue comme responsable.

En quête de sa libération personnelle, dite sexuelle, Janine quitte ses fils, l'un après l'autre, quelque temps après leur deuxième anniversaire afin de vivre en tant que femme libre et libérée.

Or, les premières années de la vie d'un enfant sont conçues comme une période très sensible pour son développement émotionnel : dans cette période l'attachement de la mère joue un rôle très important pour l'évolution saine du petit être.

Une grande littérature psychologique soutient cette perspective, et Houellebecq n'hésite pas à accentuer ce même rapport: « La privation du contact avec la mère pendant l'enfance produit de très graves perturbations du comportement sexuel chez le rat mâle, avec en particulier inhibition du comportement de cour. »²⁷⁸ Ce qui n'est pas une exagération par rapport au comportement de Bruno et de Michel auquel cette observation de l'éthologie est directement transférable²⁷⁹ : « tandis que Bruno s'abîme dans une quête désespérée du plaisir sexuel, la vie amoureuse de Michel continue d'être impitoyable. »²⁸⁰

Nous savons à quel point Bruno est obsédé par le plaisir corporel. Or, « on jouit en même temps qu'on souffre – puisque on boit quand on a soif »²⁸¹. Ainsi, prendre du plaisir ce n'est pas être heureux. » Et, c'est vrai, Bruno n'est pas un homme heureux. Sa soif, sa faim, le substitut maigre d'une mère aimante, ne cesse pas de le brûler : son vide le creuse de plus en plus. Il cherche à remplir ce vide par manger et par boire autant que possible. Or, ce n'est pas assez. Il n'y a jamais assez pour Bruno. Car, l'être insatiable n'est jamais rempli. L'enfant abandonné n'est jamais soulagé.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 59.

²⁷⁹ Étant donné que Bruno et Michel sont des hommes, et nullement des rats, une telle comparaison pourrait être un peu curieuse. Or, étant donné que Houellebecq lui-même ne cesse pas d'utiliser des références du monde des animaux quand parlant des hommes (il utilise, par exemple, le terme animal alfa pour identifier le male, l'homme le plus fort dans une groupe, l'animal oméga pour le plus faible etc.), une telle comparaison n'est pas seulement acceptable, mais même fort vraisemblable.)

²⁸⁰ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 322. (Dernière page)

²⁸¹ Canto-Sperber *Platon, Op.cit.*, 1993, p. 242-243.

Comme son frère, Michel a mal vécu la séparation de sa mère. Comme son frère vit-il, lui aussi, une souffrance profonde. Ses blessures sont, comme nous le savons, aussi graves, mais se manifestent, au pair de sa génétique, son milieu et ses expériences personnelles, très différemment:

Très tôt dans sa vie, à l'âge de dix-huit mois, Michel est laissé tout seul, avec rien qu'un "grand barbu, visiblement ivre" pour le garder:

Dans la chambre [...] régnait une puanteur épouvantable ; le soleil pénétrant par la baie vitrée éclairait violemment le carrelage noir et blanc. . [Michel] rampait maladroitement sur le dallage, glissant de temps en temps dans une flaque d'urine ou d'excréments. Il clignait des yeux et gémissait continuellement. Percevrant une présence humaine, il tenta de prendre la fuite [...] terrorisé, le petit être tremblait ²⁸²

Sa mère est allée s'amuser sur la plage. Cet épisode sert à illustrer le fond psychologique derrière l'homme reclus, éloigné de ses émotions, de sa famille, du monde. Son mépris pour l'homme, *cette nature sauvage*, à laquelle il appartient, son angoisse; *il tenta de prendre la fuite*, sa vie émotionnelle dévastée, *réellement il ne pouvait plus aimer*, son idée que la volonté libre n'existe pas; *il rampait maladroitement sur le dallage*, sa conviction que la vie se trouve hors de son contrôle ; *glissant de temps en temps dans une flaque d'urine ou d'excréments*, son souffrance; *Il clignait des yeux et gémissait continuellement*, son angoisse ; *terrorisé, le petit être tremblait*, ²⁸³ enfin, toute sa personnalité, peut être retrouvée, expliquée, à partir de cet épisode, cet abandon (absolu) d'amour maternel. Voilà donc l'explication psychologique derrière la souffrance particulière de la vie de Bruno et Michel : ils souffrent parce que leur mère les a abandonnés. Or, Michel Houellebecq nous donne également des explications socioculturelles ; il cible aussi, comme nous l'avons déjà montré, l'esprit individualiste, dit égoïste, de la société occidentale.²⁸⁴ Ainsi, pour comprendre la souffrance de Bruno et Michel, deux perspectives sont mises en scène : l'une psychologique, l'autre socioculturelle : deux approches qui se retrouvent au sein de *la mère dénaturée*.

Tout est la faute de la Mère

Nous savons que, traditionnellement, *la Mère* symbolise l'idée de l'amour inconditionné.

²⁸² Houellebecq, *Op.cit.*, 1998 , p. 30-31.

²⁸³ *Ibid.*, p. 30-31.

²⁸⁴ Voir « Le domaine de la lutte » ci-dessous.

Cependant, en faveur de sa libération personnelle, Janine rompt avec cette convention et abandonne ses deux fils sans aucun souci pour leur bonheur. Janine incarne ainsi la véritable anti-thèse d'amour maternel traditionnel.²⁸⁵

Nous avons vu comment son égoïsme joue un rôle essentiel pour comprendre l'évolution émotionnelle de Bruno et Michel, et explique, en grande partie, leurs problèmes profonds quant à la vie sexuelle et amoureuse. Janine représente ainsi l'explication psychologique derrière la souffrance de ses fils. Or, son caractère englobe aussi d'autres explications essentielles.

Au cœur de l'histoire de Janine se trouve la transition de *Janine* la mère à *Jane* le précurseur de l'âge hippie²⁸⁶ et la maîtresse de *de Meola*.²⁸⁷ Cette transition va de pair avec un remplacement absolu des valeurs traditionnelles : celle de l'amour d'autrui, en faveur de l'amour de soi ; celle de la société traditionnelle avec l'esprit individualiste, égoïste.

Janine/Jane représente (-nt) donc le champ de bataille entre la société traditionnelle (dans laquelle appartient *la mère Janine*), et la société individualiste, égoïste (dans laquelle règne les valeurs américaines de *Jane le hippie*). Un champ sur lequel règne *la solitude et l'amertume* ; voire *la souffrance*.

Nous avons vu que autant que Janine fournit l'explication psychologique derrière la souffrance de ses fils, Jane incarne un microcosme des valeurs socioculturelles valides de l'époque. De cette façon, Janine/Jane incarne(nt) un miroir de l'esprit du temps ; la lutte entre l'ancien régime et le nouveau.

En outre, le caractère complexe de Janine/Jane sert à expliquer comment les individus sont formés par à la fois leur histoire individuelle (leur mère) et le système social (leur société/époque actuelle) auquel appartiennent. Deux paramètres par rapport auquel l'homme n'a aucun pouvoir, aucun choix, mais auquel il est abandonné au gré des circonstances entrelacées : d'une mère, d'une société, d'une époque. Somme toute ; d'après la logique du roman, le résultat demeure, très psychanalytiquement correcte, le même : L'origine de la souffrance (culturelle, émotionnelle) de Bruno et de Michel, de l'homme moderne, se trouve au berceau même de la civilisation occidentale, notamment au sein de la mère dite *dénaturée*.

²⁸⁵ Tirée de mon dossier *Sexe, science et souffrance dans Les Particules élémentaires*, printemps 2003.

²⁸⁶ « Jane Ceccaldi [...] appartenait à la décourageante catégorie des précurseurs », p. 25 dans *Les Particules élémentaires*.

²⁸⁷ De Meola était l'un des fondateurs principaux de la vague hippie aux États-Unis pendant les années soixante.

Mort et Souffrance

Réussir sa mort est vraiment un but. Houellebecq

Nous avons vu que d'après le roman le cœur de la souffrance se trouve au sein de la mère dénaturée. Or, une telle conclusion, des connotations largement autobiographiques²⁸⁸, n'est pas satisfaisante. Elle n'est pas satisfaisante parce qu'elle n'explique pas les raisons pourquoi la mère est devenue dite dénaturée. La question demeure : pourquoi une telle mère? Pourquoi une telle culture égoïste ?

Or, *Les Particules élémentaires* raconte que c'est devenu ainsi parce que « la vie vous brise le cœur ».²⁸⁹

Nous voilà aux portes de la souffrance existentielle dans *Les Particules*, voilà pourquoi « les sentiments d'amour, de tendresse, et de fraternité humaine avaient dans une large mesure disparu »²⁹⁰ ; pourquoi la mère abandonne ses enfants, et l'homme fait « le plus souvent preuve d'indifférence, voir de cruauté. »²⁹¹

Parce que: « ...en définitive la vie vous brise le cœur. [...] Au bout de compte il n'y a plus que la solitude, le froid et le silence. Au bout de compte, il n'y a plus que la mort »²⁹²

Or, disent *Les Particules*, « l'homme n'est pas fait pour accepter la mort: ni la sienne, ni celle des autres. »²⁹³

Finalement, donc, nous sommes au cœur de la souffrance dans *Les Particules élémentaires* : la mortalité de l'homme.

Suivant la logique du roman, l'homme occidental souffre parce qu'il va mourir. Il souffre parce qu'il ne peut pas accepter la mort : la séparation totale de l'espace humain. Une séparation qui est, comme nous le savons maintenant, « *l'autre nom du mal* », l'autre nom de la souffrance.

Or, d'après le roman, ce n'était pas toujours comme cela : auparavant Dieu soulageait l'idée de la mort. Aujourd'hui sa place est remplacée par ce que le roman appelle une *conscience accrue de notre mortalité* :

²⁸⁸ Michel Houellebecq a, lui-même, été abandonné par sa mère en faveur de sa réussite professionnelle, et il a été élève par sa grand-mère. Houellebecq a ouvertement critiqué sa mère pour ce choix.

²⁸⁹ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 291.

²⁹⁰ *Ibid.*, p. 7.

²⁹¹ *Ibid.*.

²⁹² *Ibid.*, p. 291.

²⁹³ *Ibid.*, p. 285.

Pour l'occidental contemporain, [...] La pensée de la mort constitue une source de bruit de fond (...) À d'autres époques, le bruit de fond était constitué par le Seigneur. Aujourd'hui il est constitué par l'attente de la mort. C'est ainsi.²⁹⁴

C'est ainsi, dit le roman, parce que, quelque part dans l'histoire de l'homme la religion est écartée des vies humaines.²⁹⁵ Dès lors, l'homme a décidé de se créer dans sa propre image, et, sur la route, Dieu est perdu. Avec la perte de Dieu de la conscience humaine, l'homme a perdu sa religion. Ainsi l'homme a perdu son pied parce que « comment une société pourrait-elle subsister sans religion ? »²⁹⁶

La présence de Dieu et la loi morale

Ce qui décide de la valeur d'une religion, c'est la qualité de la morale qu'elle permet de fonder. Houellebecq.

Auparavant, dans les temps religieux de l'Occident, quand « le bruit de fond était constitué par l'attente du royaume du Seigneur »²⁹⁷ Dieu représentait deux choses fondamentales pour l'homme occidental : l'espoir de la vie éternelle (sous la forme du Salut), et la crainte du refus du Salut (par le biais du purgatoire). Ces deux, l'espoir et la crainte, se réunissaient à partir de ce que l'on peut appeler *la loi morale*.

Cette loi peut être vue comme une base de liaison entre l'homme et autrui, et une raison derrière laquelle le comportement humain pouvait se fonder sur la solidarité, la compassion et, quelquefois, aussi sur l'amour d'autrui.

Dans une telle société religieuse, c'était la présence du Seigneur qui imposait la loi morale aux hommes. C'était également Lui qui punirait, si la loi n'était pas suivie. La disparition de Dieu du monde occidental allait donc de pair avec la disparition de la (base de) loi morale : dès lors, l'homme n'avait plus l'intimidation du Seigneur pour diriger son comportement terrestre, ni l'espoir du Salut, ni la menace d'un refus du Salut, car il n'y en avait aucun. Ainsi se fait-il, d'après la logique du roman, que l'homme a perdu son pied. Il a perdu son pied parce que *la loi morale*, c'est-à-dire la compassion d'autrui, a disparu de la société moderne.

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 82.

²⁹⁵ Écarté en faveur de la rationalité de la Science : « le progrès de la science et du matérialisme ont sapé les bases de toutes religions traditionnelles ». [Or.] « aucune société ne peut subsister sans religion. » [...] la science moderne entraîne à sa suite l'individuation, [...], *Les particules élémentaires*, p. 162

²⁹⁶ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 162.

²⁹⁷ *Ibid.*, p. 82.

Nous avons vu que la disparition de Dieu a profondément changé les paramètres du comportement humain ; qu'elle a bouleversé son ontologie ; après la perte de Dieu, les hommes « s'étaient trouvés plongés dans la détresse et dans le doute »²⁹⁸

Auparavant Dieu représentait la présence d'espoir de vie éternelle. L'absence de Dieu va de pair avec l'absence de cet espoir. Son absence va également de pair avec la présence de la mort dans l'existence humaine.

Cette menace de la mort, de la fin absolue, a rendu la vie beaucoup plus fragile (elle est si limitée, et la seule qu'il n'y a pas un salut, ni un paradis céleste dont l'homme peut rêver) Ainsi se fait-il que c'est la mort (ni Dieu, ni la religion) mais « la conscience accrue de la mort »²⁹⁹, qui, dès lors, domine l'existence humaine.

Autrement dit, parce que la vie est devenue si fragile, il est devenu tellement important de profiter *au maximum* de cette existence limitée. Ainsi la vie est devenue un champ de bataille pour prolonger le temps sur terre. Ce qui donne lieu à celui de la nature ;

Dans l'ordre de la nature, il n'y a pas d'autre droit que la force. Cette force donne le droit d'avoir plus que les autres. C'est cette même force de la nature qui vaut dans l'ordre social, où la seule loi qui vaille n'est pas la loi positive, mais la loi de la nature³⁰⁰

ou bien ce que Pierre Courcelles appelle « la guerre des egos », le combat des individus.

Le but de cette guerre, c'est la réussite individuelle ; de se distinguer d'autrui, de se séparer autant que possible de lui, afin de le surpasser. De cette manière se fait-il que la guerre des egos donne lieu à la séparation des hommes ; l'homme regarde son frère comme un objet à vaincre au lieu de le regarder comme son frère. Sur la route les « sentiments d'amour, de tendresse et de fraternité humaine »³⁰¹ sont disparus ; c'est-à-dire que la liaison, *la pratique du bien*, est disparu : la souffrance s'installe.

De cette manière, la mort, et la peur qu'engendre la mort, se mettent à la base de la séparation individuelle : « L'augmentation de l'individualisme [s'est] produite par une conscience accrue de la mort. »³⁰²

D'après le roman donc, la présence de l'existence individuelle est intimement liée à la présence de la mort : la séparation absolue. Or, disent *Les Particules*, « la séparation est

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 299

²⁹⁹ *Ibid.*, p. 160.

³⁰⁰ Canto-Sperber, *Op.cit.*, 1993, p. 13.

³⁰¹ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 7

³⁰² *Ibid.*, p. 160.

*l'autre nom du mal ; c'est, également, l'autre nom du mensonge »*³⁰³

Le néant de l'existence individuelle

Nous venons de voir que *Les Particules élémentaires* établit la séparation comme un mensonge. Ainsi, suivant la logique du roman, l'existence individuelle dont souffre l'homme du XX siècle, n'est qu'un mensonge : «[...] le moi est une illusion ; il n'empêche que c'est une illusion douloureuse...»³⁰⁴

En outre, le roman se force de *scientifiquement* nous convaincre que la séparation des individus n'est qu'un mensonge : Michel découvre que les ADN du monde et de Mars sont les mêmes : « l'ADN des bactéries martiennes semblait exactement identique à l'ADN des bactéries terrestres. »³⁰⁵ Ce qui implique, d'après lui, qu'il y a des structures partagées dans tout l'univers ; que tout vient de la même source, que tout est entrelacé, interdépendant.

Voilà pourquoi l'existence individuelle n'est qu'une « *création mentale* »³⁰⁶, parce que en réalité « il n'y a pas de *silence éternel des espaces infinies*, car il n'y a en vérité ni silence, ni espace ni vide. [...] le monde humain est rond, lisse, homogène et chaud comme un sein de femme. »³⁰⁷

Cette perspective holistique est soutenue par des énoncés telles que « *l'amant entend l'appel de son aimée, par delà des océans et les montagnes ; par delà des montagnes et des océans, la mère entend l'appel de son enfant* »³⁰⁸.

Nous déduisons donc que la *vraie* réalité humaine, c'est une réalité de liaison : « *il n'existe en effet qu'un entrelacement magnifique, immense et réciproque* »³⁰⁹

Néanmoins, et comme nous venons de voir, à cause de la mort, (et la peur qu'elle engendre) l'homme poursuit l'idée de l'existence individuelle : l'homme a peur de mourir. Alors tente-t-il de prolonger sa vie autant que possible au détriment de celle de son frère, dont il s'éloigne de plus en plus.

De cette manière, le roman présente une mise en scène de l'absurdité de la vie humaine. Au lieu de dépasser le concept du *moi* et vivre le monde « lisse homogène et chaud

³⁰³ *Ibid.*, p. 302.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 66.

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 124.

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 302.

³⁰⁷ *Ibid.*, p. 310.

³⁰⁸ *Ibid.*, p. 302.

³⁰⁹ *Ibid.*.

comme un sein de femme»³¹⁰, l'homme du XXe siècle n'éprouve que des « *espaces vides de séparation et du silence éternel* »³¹¹, en bref « *le néant de l'être individuel.* »³¹²

Puisque l'idée de l'existence individuelle est intimement liée à la mort, c'est la mort qu'il faut franchir, la mort qu'il faut dépasser afin de dépasser la souffrance : pour en finir avec la séparation il faut en finir avec la mort. C'est ainsi, nous dit *Les Particules*.

Nous avons vu que la mort est tenue comme responsable. Nous avons également vu que la peur qu'engendre la mort se met à la base de l'existence individuelle ; le malaise de l'homme occidental. Ainsi se fait-il que pour vaincre la souffrance, il faut vaincre la mort.

Afin d'abandonner la souffrance et vivre le bonheur, il faut une autre base d'existence, une nouvelle ontologie. Une ontologie sans mort, et, ainsi, de bonheur illimité.

*Le troisième règne*³¹³ du fragment serait un tel lieu – ou bien, un tel état.

Le troisième règne

Le troisième règne, celui de *la nouvelle loi*, représente une image hyperbolique de ce que la vie humaine, libérée du joug de la mort, et ainsi de la séparation de l'existence individuelle, pourrait être, le potentiel qu'elle porte en soi : *nous avons écarté leur univers de mort [...] aujourd'hui nous vivons dans un halo de joie [...]*. Une telle libération conditionne une

³¹⁰ *Ibid.*, p. 310.

³¹¹ *Ibid.*, p. 310.

³¹² *Ibid.*, p. 286.

³¹³ Ce règne porte aussi des ressemblances au troisième stade de Kierkegaard dans sa philosophie de stades de vie ou philosophie de sphères d'existence élaborées dans sa *Traité du désespoir*. Dans cette philosophie de stades, le premier stade appartient à l'esthéticien ; celui qui vit dans l'instant. Le deuxième stade est celui de l'éthique, le moraliste qui vit dans le temps. Le troisième stade ; c'est le stade religieux où « l'homme vit en rapport avec l'éternité où l'instant comme la durée temporelle n'ont plus désormais d'importance qu'au regard de l'éternité. Il est le stade exigé, et pour nous, qui vivons dans le temps, refusé. » Søren Kierkegaard, *Traité du désespoir* (traduit du danois par Knud Ferlov et Jean Jacques Gateau, Introduction de Jean Jacques Gateau, Paris, Gallimard, 1949, p. 2.

Ce troisième stade ressemble dans son caractère et sa description à celui des après-midi inépuisables des particules élémentaires du fragment du roman ; un lieu ou un état sans temps, sans avenir, mais avec le bonheur de l'instant éternel. Or, en effet, Bruno, Michel et le Nous peuvent tous être regardés comme représentant des sphères d'existence différente : dans une telle perspective Bruno, celui qui vit dans l'instant : "tu veux que je te branle maintenant ou après? Maintenant!" , incarne l'esthéticien. Michel, celui qui vit dans le temps, qui est "consciente que les jours commença à décroître", représente l'éthique – le moraliste, tandis que le nous peut être vu comme un représentant de la troisième sphère où l'homme vit en rapport avec l'éternité, où l'instant, comme la durée temporelle n'a plus désormais d'importance qu'au regard de l'éternité, ou bien des après-midis inépuisables.

nouvelle perception du monde, une nouvelle ontologie, c'est-à-dire le remplacement du *je* (*objet / individu isolé*) par un *nous* (état social) ou bien ce que le narrateur (à l'aide d'Auguste Comte) appelle le « remplacement d'une ontologie d'objets [individus] par une ontologie d'états [sociaux/nous]. »³¹⁴ Un tel remplacement est, d'après le narrateur décisif pour l'établissement des relations positives entre hommes: « seule une ontologie d'états, en effet, est en mesure de restaurer la possibilité pratique des relations humaines ».³¹⁵ Parce que seulement une ontologie de collectivité peut créer le sens d'amitié, de fraternité « nécessaire pour restaurer les conditions de possibilités de l'amour. »³¹⁶

Or, pour obtenir une ontologie d'états au lieu d'objets isolés, il faut que l'homme change sa façon d'être, de vivre même. Il faut que l'homme dépasse son cadre individuel, qu'il rejette l'idée d'existence individuelle, afin de pouvoir s'envoler, *baigner*, dans la solidarité de l'humanité.

C'est cela qu'il essaie de faire, Michel Houellebecq, à travers ses descriptions de la société occidentale à l'aube du nouveau millenium ; à partir de son roman il espère de nous faire réagir, agir, pour altérer le trajet noir qu'a embarqué l'humanité : « Cela fait cinq siècles que l'idée du moi occupe le terrain ; il est temps de bifurquer. »³¹⁷

C'est également cela que fait son alter ego Michel Djerzinski : à partir de son travail, un vrai rachat scientifique, Michel rompt le déterminé ; il fait le choix originel de la part de l'humanité et prépare le champ pour la vie éternelle. Ensuite la relation entre être et autrui est alternée, et profondément améliorée dans une telle mesure que l'on ne peut pas le décrire qu'à partir des métaphores de *joie immédiate et féconde* ;³¹⁸ image de ce que l'homme rincé de ses angoisses, de sa peur, pourrait vivre : *le meilleur des mondes*.³¹⁹

Dans un tel monde, sans mort, sans la menace épouvantable de la mort, « le bruit de fond »³²⁰ disparaît de l'existence humaine. Sans « la conscience accrue de la mort »³²¹ les hommes peuvent s'égarer dans la légèreté de l'existence éternelle. « *Parvenus à destination* »³²² ils demeurent là où le temps est arrêté, là où le temps n'existe plus, parce que la mort n'existe plus. Et parce que la mort n'existe plus, il n'y a plus de la souffrance.

³¹⁴ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 298.

³¹⁵ *Ibid.*, p. 298.

³¹⁶ *Ibid.*, p. 302.

³¹⁷ *Ibid.*, p. 48.

³¹⁸ *Ibid.*, p. 10.

³¹⁹ Aldous Huxley, *Le meilleur des mondes*, Paris, PLON, 1932, 1977.

³²⁰ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 82.

³²¹ *Ibid.*, p. 160.

³²² *Ibid.*, p. 10.

Dans un tel monde l'homme accepte autrui comme son frère (au lieu de son demi-frère), parce qu'il sait qu'il est une particule des particules élémentaires de la réalité *homogène et chaude comme le sein d'une femme*.³²³

Dans un tel monde l'humanité comme *les embryons congelés*, se développe envers l'être accompli ; cet être qu'ils portent au fond d'eux, *dans leur rêve*, et *dans la musique*³²⁴. Dans un tel état, l'état du *troisième règne*, l'homme ne craint plus la mort, parce qu'après la mort il y a l'esprit, et l'esprit *monta vers la joie*.³²⁵

La souffrance dans *Les Particules élémentaires*

Il chercha son ancienne peur et ne la trouva plus. « Où était-elle ? Quelle mort ? »
Il n'y avait pas de peur, parce qu'il n'y avait pas de mort. Tolstoï.

Au début de notre mémoire, nous avons dit que notre projet à nous était d'approfondir les idées sur la souffrance telles qu'elles se présentent dans l'univers romanesque des *Particules élémentaires*, afin de mettre en relief l'importance de sa contrepartie ; la bonté perdue.

À l'aide des personnages Bruno et Michel nous avons vu que *Les Particules élémentaires* est, de fait, un roman sur la souffrance. Une souffrance intimement liée à la séparation et l'ontologie objectivante de l'Occident. Une ontologie que le roman tient pour responsable : responsable du fait que les hommes sont réduits aux particules élémentaires « se sentant isolés, séparés les uns des autres ». ³²⁶

Responsable de la séparation de l'homme donc. Une séparation qui est, d'après *Les Particules*, « [...] l'autre nom du mal »³²⁷, l'autre nom de la souffrance.

En faisant connaissance avec les demi-frères, nous avons fait connaissance avec l'univers romanesque des *Particules élémentaires*. Dans cet univers nous avons rencontré une souffrance personnelle : la séparation, premièrement vécue comme l'abandon maternel. Nous avons également rencontré une souffrance culturelle : l'homme atomisé, éloigné d'autrui au nom de l'existence individuelle.

Or, suivant la logique du roman, ces deux ; la souffrance personnelle et la souffrance culturelle, ne sont que des symptômes du malaise au plus profond de la sagesse de l'homme :

³²³ *Ibid.*, p. 310.

³²⁴ *Ibid.*, p. 9.

³²⁵ *Ibid.*, p. 131.

³²⁶ van Eersel, *Op.cit.*, 2003, p.2.

³²⁷ Houellebecq, *Op.cit.*, 1998, p. 302.

sa mortalité.

Nous en avons déduit que pour en finir avec la souffrance il faut en finir avec la mort.

Sans la mort l'homme peut vivre l'amour du *troisième règne*, *baigner dans la joie immobile et féconde* de ce lieu, ou plutôt cet état *de liaison* ; des *entrelacements infinis*, ou bien , au titre néoplatonicien ; Le Bien.

Ainsi se fait-il que la plus haute mission de Michel du roman, c'est de vaincre le déterminé, afin de vaincre la mort. En apportant la vie éternelle aux hommes, Michel Djerzinski a rempli cette mission.

Dès lors Michel, l'homme qui « marchait le long de la rivière »³²⁸, « est entré dans la mer. »³²⁹

³²⁸ *Ibid.*, p. 88.

³²⁹ *Ibid.*, p. 304.

Après-propos : la bonté retrouvée

Au point extrême du monde occidental

Là où le ciel, la lumière et l'eau se confondent,

Michel est entré dans la mer.

Enveloppé, caressé, embrassé par la mer,

*Michel a regagné le royaume perdu, le fils rejeté a retrouvé la mère absente dans le sage
accueil de la Mer éternellement aimante :*

Dans la présence du ciel,

À proximité immédiate de la lumière immobile et féconde,

L'homme écarté, atomisé, l'être embryogénique,

A choisi de (laisser derrière la séparation afin de) retrouver le royaume perdu : le Bien

Dès lors Michel est entré dans la mer

il est parvenu à la destination

il a laissé derrière soi l'univers de la séparation

L'univers mental de la séparation

Pour vivre le monde homogène et chaud comme le sein d'une femme

Dans un halo de joie à proximité immédiate de la rivière

A proximité immédiate de la lumière

Baigne-t-il

Dans la joie immobile et féconde de la nouvelle loi

Des après-midis inépuisables

Les nôtres.

Les œuvres littéraires de Michel Houellebecq

H.P Lovecraft, Le Rocher, 1991. Rééd. Préfacée par Stephen King, 2005

Extension du domaine de la lutte, Maurice Nadeau, 1994.

Le sens du combat, Flammarion, 1996.

Rester vivant, suivi de *La Poursuite du bonheur*, Flammarion, 1997.

Interventions, Flammarion, 1998.

Les Particules élémentaires, Flammarion, 1998.

Renaissance, Flammarion, 1999.

Lanzarote, Flammarion, 2000.

Plateforme, Flammarion, 2001.

La possibilité d'une île, Fayard, 2005

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres citées et consultées:

- Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, Maurice Nadeau, 1994.
- Le sens du combat*, Paris, Flammarion, 1996.
- Rester vivant*, Paris, Flammarion, 1997.
- La Poursuite du bonheur*, Paris, Flammarion, 1997.
- Interventions*, Paris, Flammarion, 1998.
- Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998.
- H.P. Lovecraft, contre le monde, contre la vie*, Paris, Rocher, 1991.
- Bord, André, *Plotin et Jean de la Croix*, Paris, Beauchesne, 1996,
- Cabestan, Philippe, Tomes Arnaud, *Sartre*, Paris, Editions, Philo-philosophes, ellipses 2002.
- Comte, August, Martineau, Harriet, *The positive philosophy of August Comte*, New York, D. Appleton, 1853.
- Huxley, Aldous, *le meilleur des mondes*, (traduit par Jules Castier) Paris, Plon, 1932, 1977.
- Kierkegaard, Søren, *Traité du désespoir*, (traduit du danois par Knud Ferlov et Jean Jacques Gateau, Introduction de Jean Jacques Gateau,) Paris, Gallimard, 1949,1988.
- Pascal, Blaise, *Pensées*, Paris, Classiques Garnier, 1669, 1670,1999.
- Platon, *Gorgias*, présentation et traduction par Monique Canto-Sperber, Paris, GF Flammarion, 1987, 1993.
- de Rougemont, Denis, *L'amour et L'Occident*, Paris, Librairie Plon, 1939,1992.
- Sartre, Jean-Paul, *l'existentialisme est un humanisme*. (Présentation et notes par Arlette Elkaïm-Sartre) Paris, Gallimard, 1946,1996.
- Sartre, Jean-Paul, *Huis clos*, Paris, Gallimard, 1945,1995
- Sartre, Jean-Paul, *l'existentialisme est un humanisme*. (Présentation et notes par Arlette Elkaïm-Sartre) Paris, Gallimard, 1996.
- Tolstoï, Léon, *La mort d'Ivan Ilitch*, France, Gallimard, 1854, 1997.
- Articles :**
- Bessard-Banquy, Oliver, « Les particules élémentaires:roman génial ou bricolage douteux », *HESPERIS*, No 2 Automne 1998.
- Buvik, Per, « Faut-il brûler Michel Houellebecq ? », *HESPERIS*, No 4, Automne 1999.
- van Eersel, Patrice, « ENTRETIEN », *Nouvelles Clés*, le 24 Mai 2003.
- Jourde, Pierre, « Les particules élémentaires », *HESPERIS*, No 2, Automne 1998.
- Lundbo, Thomas, « Først, lidelsen », *Vinduet*, août 2000.

Site Internet:

André Alain Jean « Relever le défi », *Chroniques de la luxiotte*, septembre, 1998, <http://perso.wanadoo.fr.luxiotte/liseurs/livres1998/houellebecq01.htm>, accédé 12.05.03

Busnel François, « Le fabuleux destin de Michel H. » *L'Express*, le 30. août 2001, <http://livres.lexpress.fr/wo/wo>, accédée 11.05.03.

Courcelles Pierre « Polémique Lire Houellebecq », *Regards*, janvier 1999, <http://www.regards.ffr/archives/1999/199901/199901cre05.html>, accédé 12.05.03

Harang Jean-Baptiste, « Une île flottante », *Libération*, septembre, 2005, <http://www.liberation.fr/page.php?article=320384>, accédé 12.09.05.

Lundbo Thomas, « Godhetens gruoppvekkende apologet », *Vinduet*, août 2000, <http://www.vinduet.no/tekst.asap?id=217&p=y>, accédé 03.03.03

<http://www.chez.com/durru/trotsky/dzerjinski.htm>, accédé 30.09.2004

Sites de références philosophiques :

« Auguste Comte approfondi »/ la classification des sciences et la loi des trois états, <http://membres.lycos.fr/clotilde/> accédé le 12.05.2003

« Platon : la théorie de la connaissance »/la réminiscence: <http://www.yrub.com/philo/platon>, accédé 26.01.05.

« Plotin, Bibliographie en résumé », l'encyclopédie de l'Agora : Plotin, <http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Plotin>, accédé 22.01.05

« Plotin, Apport conceptuel », <http://perso.wanadoo.fr/sos.philosophie/plotin.htm>., accédé 22.01.05.

« Le temps et l'éternité chez Plotin », <http://pharisienlibere.free/pharisac/tcomme.html>, accédé 22.01.05

« La vie de Plotin », <http://perso.orange.fr/sos.philosophie/plotin.htm> / Apport conceptuel, accédée 26.02. 2007.

« Plotin, Nouvelle Acropole » / Plotin/ <http://www.acropolis.org/philosophes/fra/Plotin>, accédé 26.01.2005.

Dictionnaires consultés:

Blomgren, Einar et Rostrup, Fredrik, *Lingua : fransk-norsk/norsk-fransk ordbok*, Oslo, Universitetsforlaget, 1997.

Rey, Alain, *Le robert, Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2000.

Rey-Debove, Josette et Rey, Alain (éds), *Le nouveau Petit Robert*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2003.

